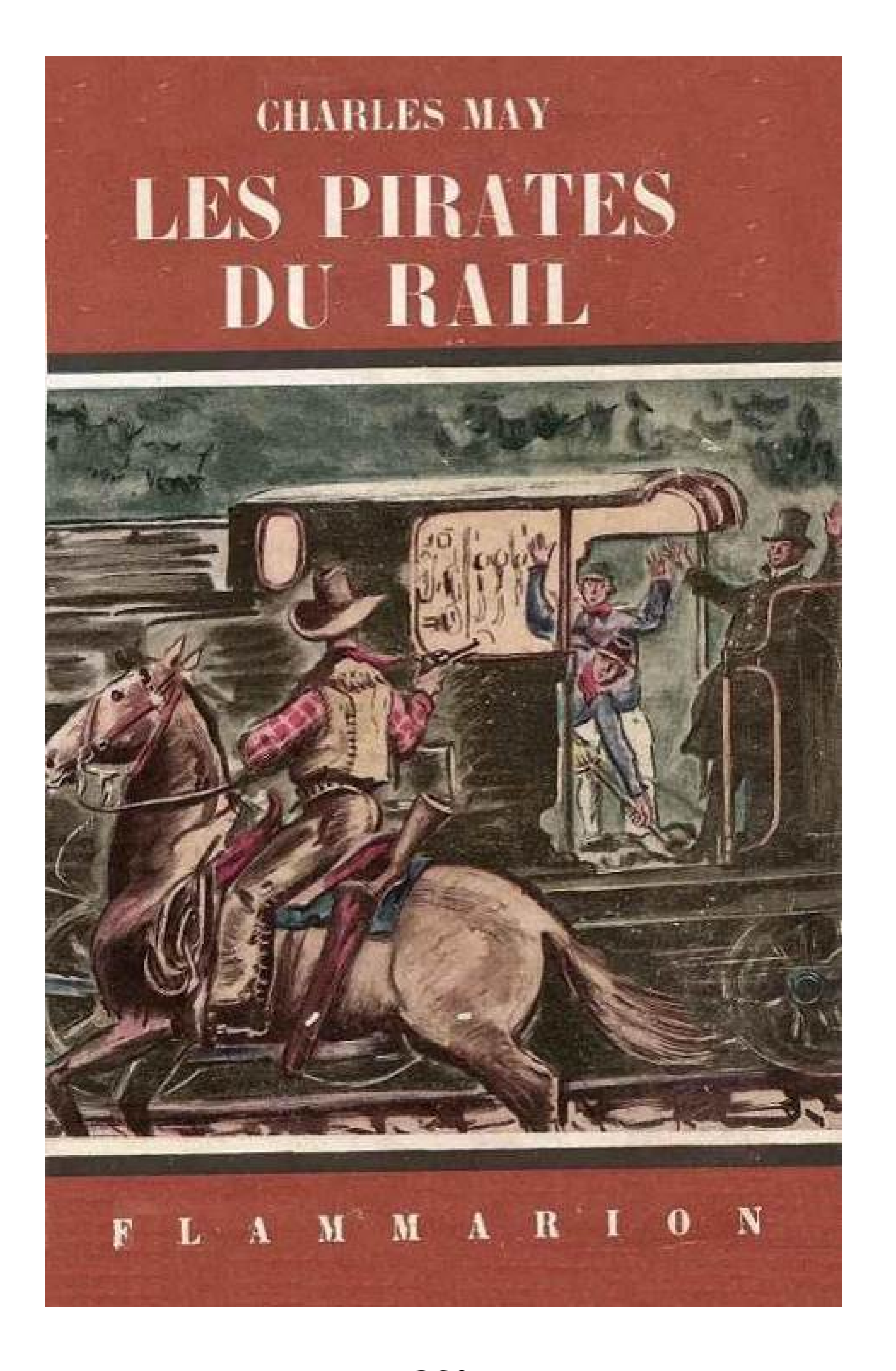
LES PIRATES DU RAIL



CHAPITRE PREMIER

LES « RAILTROUBLERS »

La Chambre des Représentants et le Sénat des États-Unis ont pris la résolution suivante :

ARTICLE PREMIER. – Le territoire où le Yellowstone River prend sa source, situé en partie dans l'État de Montana, en partie dans celui de Wyoming, ne saurait faire l'objet d'aucune transaction, ne devra être acquis ni colonisé par des particuliers, étant destiné à devenir un parc national pour le bien-être et l'agrément de la population. Quiconque, au mépris de cette disposition, viendrait s'établir sur ce territoire et s'en approprierait le sol serait considéré comme contrevenant à la loi et expulsé.

ART. II. – Ce parc national sera placé sous le contrôle exclusif du Secrétaire d'État à l'Intérieur, qui prendra tout décret ou arrêté nécessaire à la sauvegarde et à l'entretien de ladite région.

C'est avec un réel plaisir que je pris connaissance du texte de cette loi fraîchement promulguée. Le Congrès venait de faire ainsi un don magnifique au peuple des États-Unis d'Amérique.

Et pourtant tout le monde ne mesurait pas, tant s'en faut, l'importance de cette décision. Qu'est-ce que cela pouvait bien faire au peuple américain, se disait-on en haussant les épaules, de posséder un territoire complètement sauvage de 9.500 kilomètres carrés quelque part dans les Montagnes Rocheuses ? Quel bénéfice pouvait-on en retirer ?

Les sceptiques qui raisonnaient ainsi avaient cependant tort. Le parc que les autorités venaient de mettre à la disposition

des citoyens des États-Unis était un véritable Eldorado, sans pareil sur la terre.

C'est en 1856 que le général Warren avait reçu sur cette région les premiers rapports qui la représentaient comme la huitième merveille du monde. Bientôt, il avait organisé une expédition afin d'explorer personnellement ce pays de contes de fées. Cette tentative n'avait cependant pu aboutir, en raison de diverses difficultés, et ce n'est que dix ans plus tard que la mystérieuse contrée devait livrer son secret.

En 1871, le professeur Hayden put enfin mener à bien l'œuvre de prospection, et ses rapports, conçus pourtant dans un esprit positif et scientifique, respiraient un tel enthousiasme que les membres du Congrès décidèrent de faire bénéficier le peuple tout entier de ce don magnifique de la nature et de mettre en même temps ce nouvel éden à l'abri de la spéculation que ne manquait pas alors de faire naître en Amérique toute découverte d'une région tant soit peu intéressante.

Au delà des prairies infinies de l'Ouest, au delà des vastes plateaux de Black Hills, se dressent les murailles gigantesques des Montagnes Rocheuses, bâties, dirait-on, par un peuple de cyclopes. C'est derrière cette imposante chaîne de montagnes que l'on découvre le parc de Yellowstone, avec ses grottes et ses geysers d'origine volcanique. Le voyageur qui s'aventure dans ces parages affronte à chaque pas un nouveau péril. Le sol se dérobe souvent sous ses pieds, et il risque de choir dans les sources d'eau bouillante. Mais, d'autre part, ces gouffres effrayants peuvent offrir la guérison à des milliers de malades, puisqu'ils renferment des sources sulfureuses riches en ozone, et qui constituent le meilleur remède contre leurs maux. Quoi qu'il en soit, la beauté farouche de ces sites sauvages est impressionnante.

Ayant été obligé, pour une affaire de famille, de me rendre au Havre, je rencontrai dans ce port un ami d'Amérique, originaire de Saint-Louis, auquel me liaient bien des souvenirs

communs se rapportant à un voyage plein d'aventures dans les marécages du Mississipi. Mon ami, qui était fort riche, sinon richissime, m'offrit sans hésiter de payer mon voyage, au cas où il me serait possible de l'accompagner à Saint-Louis. Cette proposition éveilla en moi la nostalgie des étendues infinies de l'Ouest, et je ne pus résister à la tentation.

Je demandai aussitôt par télégramme qu'on m'expédiât mes armes et mon équipement de voyage, et, cinq jours à peine après cette rencontre, nous nous embarquions ensemble à destination du Nouveau Monde.

Nous passâmes dans les forêts du bas Missouri les semaines qui suivirent notre arrivée en Amérique, puis, mon ami ayant été rappelé à Saint-Louis, je me rendis à Omaha City, où je pris le Pacific Railway, qui devait m'emporter une fois de plus dans l'Ouest.

Ce n'est pas sans raisons que j'entreprenais ce voyage. Je connaissais déjà la région des Montagnes Rocheuses, depuis les sources du Frazer jusqu'au Hellgate, ainsi que la région s'étendant entre Nordpark et le désert de Mapimi. Cependant je n'avais pas encore eu l'occasion de faire le trajet Hellgate-Nordpark, qui couvre un territoire s'étendant sur six degrés de latitude. Or cette région était considérée comme l'une des plus intéressantes des Montagnes Rocheuses, encore qu'elle soit à peu près inconnue, puisque, seuls, quelques chasseurs indiens et trappeurs intrépides pouvaient se vanter de l'avoir parcourue. Je me proposais donc de l'explorer à mon tour.

L'entreprise était, certes, tentante, mais non sans danger. Du moins étais-je assez bien équipé pour la risquer. Une seule chose me manquait pour pénétrer dans ces régions que les Yankees appellent *dark and bloody grounds* (territoire sombre et sanglant) : un cheval dévoué et résistant. La monture qui m'avait conduite jusqu'à Omaha ne remplissait guère ces conditions, et je dus la vendre. En prenant le train, j'avais cependant bon espoir de trouver mon affaire une fois sur place.

À cette époque, certains secteurs du Pacific Railway n'étaient exploités que de manière intermittente, et, à bien des endroits, les travaux de construction n'étaient pas entièrement achevés, notamment les gros ouvrages comme les viaducs et les ponts. Les ouvriers de la compagnie, lorsque leur chantier était par trop éloigné d'une agglomération, logeaient dans des camps fortifiés, à cause de la menace des attaques de la part des Indiens. En effet, les Peaux-Rouges voyaient de mauvais œil la construction de la voie ferrée qui devait traverser leurs terrains de chasse, et ils entravaient méthodiquement la continuation des travaux.

Mais les constructeurs du Pacific Railway comptaient encore d'autres ennemis, plus redoutables même que les Peaux-Rouges.

À cette époque, les prairies de l'Ouest étaient le refuge de nombreux hors-la-loi rejetés par les États de l'Est déjà civilisés. Ces dangereux individus formaient souvent des bandes criminelles, dont les exploits étaient parfois plus néfastes que les attaques des tribus sauvages.

On appelait ces malfaiteurs les *railtroublers*, c'est-à-dire destructeurs du rail, parce qu'ils s'attaquaient volontiers à la voie ferrée pour détrousser les voyageurs en pleine savane.

La population de l'Ouest était à tel point indignée des agissements de ces bandits qui mettaient à mort tous ceux qui tombaient en leur pouvoir, sans épargner les femmes, les vieillards ni les enfants, que, dès que l'un d'eux était capturé, on l'exécutait sans autre forme de procès.

Le jour où je pris le train à Omaha était un dimanche. Aucun de mes compagnons de voyage n'attira d'abord spécialement mon attention. Le second jour de mon voyage à Fremont je vis pourtant monter dans mon compartiment un individu dont l'aspect excita ma curiosité. Comme il vint s'installer juste en face de moi, je pus l'observer à loisir.



Ses manières et sa mise avaient je ne sais quoi de comique qui pouvait prêter à rire, mais j'avais déjà trop souvent rencontré dans le Wild-West de ces personnages à l'aspect fantasque pour que celui-ci excitât mon hilarité.

L'homme était de petite taille, mais si gros que son corps tendait à adopter la forme d'une boule. Il portait un manteau en peau de mouton, dont le poil, bien fourni jadis, ne subsistait plus que par rares touffes, qui évoquaient des oasis perdues dans le désert.

Ce manteau avait dû être confectionné à la mesure du voyageur. Mais soit que celui-ci eût considérablement grossi depuis, soit que la peau de mouton se fût rétrécie sous l'effet des intempéries, le manteau était devenu beaucoup trop court et étroit et ne pouvait même plus se boutonner ; quant aux manches, elles s'arrêtaient à peine aux coudes.

Sous cet étrange pardessus, l'homme portait une veste et une culotte de cuir, primitivement noire, mais qui maintenant brillait de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et était si criblée de taches que je la soupçonnai de servir souvent de nappe et de serviette de table. Cette culotte découvrait des jambes bleuies par le froid. En glissant plus bas, le regard rencontrait une paire de chaussures si épaisses qu'elles semblaient destinées à défier l'éternité. Elles étaient faites de cuir brut et pourvues d'une semelle impressionnante, avec des clous énormes ; ainsi chaussé, on devait pouvoir écraser un crocodile sous ses pas.

Le couvre-chef de mon nouveau compagnon de voyage n'était pas moins étrange que le reste de son accoutrement, ayant perdu, au cours du temps, non seulement toute forme et toute couleur, mais encore une partie de son bord.

Autour de sa taille, que son embonpoint laissait à peine deviner, était nouée une sorte d'écharpe en guise de ceinture, où étaient accrochés un pistolet d'un modèle antédiluvien et un couteau de chasse ; il y pendait également une blague à tabac,

une cartouchière, une petite glace de bazar, une gourde et un jeu de fers à cheval démontables, enfin un étui dont le contenu devait rester pour moi longtemps un mystère et qui renfermait, ainsi que je finis par l'apprendre, un nécessaire à raser, objet d'un raffinement inouï dans le Wild-West.

Ce qui frappait le plus cependant, chez mon compagnon de voyage, c'était son visage. Celui-ci était rasé de près et semblait sortir des mains du coiffeur. Les joues rubicondes étaient si pleines et si rondes que c'est à peine si, parmi les coussins de graisse, on remarquait un petit nez camus et une paire d'yeux noirs et vifs.

Lorsque le bonhomme parlait ou souriait, ses lèvres se retroussaient sur des dents d'une blancheur éclatante, que, d'ailleurs, à tort ou à raison, je soupçonnais d'être fausses. Le menton s'ornait, à gauche, d'une énorme verrue en forme de cornichon, qui contribuait à accentuer l'effet comique produit par ce curieux personnage.

L'homme ne devait pas ignorer l'impression qu'il faisait sur des étrangers, mais il ne semblait en être aucunement gêné et affichait un superbe mépris à l'égard de l'opinion d'autrui.

Il tenait entre ses jambes, qu'il avait courtes et épaisses comme celles d'un éléphant, un fusil d'un modèle ancien et qui ressemblait, comme un œuf à un autre œuf, à l'arme favorite de mon vieil ami Sam Hawkens, que je n'ai pas besoin de présenter aux lecteurs de mes aventures[21].

En entrant dans le compartiment, le chasseur m'avait salué d'un bref : *« Good day », Sir*, mais à part cette formule banale de politesse, il ne semblait pas s'apercevoir de ma présence. Quant à moi, mon compagnon de voyage m'intéressait vive-

---

[21] Voir *Winnetou* et *Le Trésor des Montagnes Rocheuses*.

ment, et je ne cessais de l'observer du coin de l'œil, aussi discrètement que possible, bien entendu.

Une heure plus tard, cependant, ce fut lui qui rompit le silence en me demandant la permission d'allumer sa pipe. Tant d'égards de sa part me surprit passablement, car un vrai chasseur de l'Ouest ne se soucie guère de savoir si ce qu'il fait a ou n'a pas le don de plaire aux autres.

– Fumez donc si le cœur vous en dit, répondis-je. Du reste, je vous tiendrai compagnie. Me permettez-vous de vous offrir un de mes cigares ?

Ce disant, je sortis de ma poche un étui de cuir et le lui présentai.

– *Thank you, Sir, you are very kind*. Je préfère cependant ma pipe. Ces rouleaux de feuille que vous appelez « cigares » sont une chose bien trop raffinée pour les gens de mon espèce.

Mon compagnon de voyage portait à son cou, suspendu à un cordon à la manière des trappeurs, un petit brûle-gueule d'aspect fort peu engageant. Il le prit et le bourra consciencieusement de tabac. Je m'empressai de lui offrir du feu, mais il refusa l'allumette que je lui tendais et tira de la poche de sa veste un de ces petits instruments répandus dans l'Ouest et que l'on appelle « punk » C'est une sorte de briquet primitif dont, avec un peu d'adresse et d'expérience, on parvient non sans peine quelquefois à enflammer l'amadou.

– C'est bien aimable à vous, me dit-il, mais comme dans la savane on ne trouve pas de bureaux de tabac, et, partant, pas d'allumettes, j'aime autant ne pas prendre ces habitudes de facilité.

Pendant une bonne minute, il se débattit contre son « punk » avant de réussir enfin à en faire jaillir une flamme. Ayant remporté cette petite victoire, mon compagnon de voyage se renferma de nouveau dans son mutisme et ne manifesta pas

la moindre envie de renouer notre conversation. Il fumait sa pipe avec délices, absorbé tout entier par cette opération. L'odeur de la fumée me révéla que son tabac contenait une forte proportion de barbe de maïs. Je ne m'en étonnai qu'à moitié, l'expérience m'ayant appris qu'en matière de tabac, comme en toute autre chose, les goûts diffèrent souvent.

À la première station, je descendis du train pour me dégourdir un peu les jambes, et mon compagnon en fit autant. Je le vis se diriger vers un wagon de bestiaux, attaché en queue de notre convoi et à l'intérieur duquel je remarquai un cheval. Le chasseur allait sans doute rendre visite à sa monture. En effet, il s'arrêta devant la portière entr'ouverte et s'assura que son cheval supportait bien le voyage.

Il remonta ensuite dans le compartiment et ne desserra plus les lèvres jusqu'à notre arrivée à Chayenne, station située au pied des Black Hills.

– Vous allez sans doute à Denver pour y prendre la ligne du Colorado ? me dit-il enfin.

– Point du tout, fis-je, je reste au contraire dans ce train.

– *Well !* dans ce cas, nous continuerons à faire route ensemble.

– Vous avez encore un long voyage à faire dans l'Ouest ? demandai-je.

– Cela dépend. Je ne suis pas encore fixé sur l'endroit où je descendrai. Je me déciderai en cours de route. Et vous ?

– Moi, je pense me rendre à Ogden City.

– Tiens, tiens. Alors, vous faites du tourisme ?

– Si vous voulez.

– Et vous vous proposez sans doute de visiter la cité des Mormons ?

– Oui, à l'occasion. Mais ce n'est pas le but de mon voyage : je vais aux monts du Windriver et aux Trois-Trétons.

Il me dévisagea d'un air incrédule.

– Aux Trois-Trétons ? Pas possible ! Seuls les vrais chasseurs de l'Ouest osent s'aventurer dans cette région. Je suppose que vous n'y allez pas seul, au moins. Vous rejoignez d'abord des amis ?

– Ma foi non. J'ai l'habitude de voyager seul.

Le petit homme replet eut un sourire amusé. Il me demanda :

– Ainsi, vous êtes bien décidé à aller tout seul aux Trois-Trétons ? Vous ignorez sans doute que ces montagnes sont infestées de Sioux et d'ours gris. Vous courez, en y allant, de gros dangers.

– Et cela serait-il que je ne verrais pas pourquoi je ne devrais pas y aller, du moment que j'en ai envie.

– Parce que c'est par trop imprudent, permettez-moi de vous le dire. Puis-je vous demander quelle est votre profession ?

– Je suis écrivain.

Mon compagnon manifesta un vif étonnement.

– Écrivain, dites-vous. C'est bien quelqu'un qui fait des livres ?

– Très exactement.

– Et vous en avez déjà fabriqué quelques-uns, dans votre vie ?

– Plusieurs même.

– C’est peut-être pour écrire un nouveau bouquin que vous allez aux Trois-Trétons ?

– Vous l’avez deviné.

Le petit homme replet eut un accès d’hilarité. Pas plus que mon ami Sans-Ears il ne pouvait concevoir qu’un homme dont le métier était de tenir la plume s’aventurât dans le cœur du Wild-West pour en affronter les terribles périls et, qui plus est, sans escorte !

– Très bien, fit-il en reprenant son sérieux. Si je comprends bien, vous vous apprêtez à écrire un ouvrage sur les Trois-Trétons, et vous vous y rendez pour vous documenter sur place, comme on dit ?

– Telles sont en effet mes intentions.

– Je vous en félicite. Mais puisque vous êtes écrivain, vous avez dû voir dans des livres des images représentant un ours gris ou un Indien sur le sentier de la guerre ?

– Bien sûr ! J’en ai vu plusieurs de ce genre.

– Et ces images ne vous ont jamais donné le frisson ?

– Non, jamais. Pourquoi ?

– Je me le demande moi-même, puisque je vois que vous avez pris la précaution d’emporter un fusil. Cela prouve suffisamment que vous avez l’intention de vous défendre. Car c’est bien un fusil que je vois là, dans le filet, au-dessus de votre tête, enveloppé dans une couverture ?

– En effet, c’est un fusil.

– Eh bien ! me permettez-vous de vous donner un conseil ?

– Je vous en prie.

– Mon conseil, le voici descendez du train à la prochaine station, prenez-en un autre en sens inverse et rentrez vite chez vous.

– Merci. Et, maintenant, puis-je vous demander à mon tour ce qui vous incite à me donner un tel conseil ?

– Ce qui m'y incite ? Mais le bon sens, bien sûr. Je ne dis pas, vous avez l'air d'un garçon solide, mais, à tout prendre, vous feriez mieux de vous contenter de la chasse à l'escargot et de laisser aux gens de l'Ouest la chasse à l'ours gris. Croyez-moi, c'est un drôle d'animal. Qui s'y frotte s'y pique, je puis vous le dire en connaissance de cause. Évidemment, les lectures vous ont un peu tourné la tête, et vous voudriez imiter les exploits des célèbres chasseurs du Wild-West. Méfiez-vous, jeune homme, il pourrait vous en cuire.

– Vraiment ? fis-je d'un air candide. La région est donc tellement dangereuse ?

– Plus que vous ne pensez. Et, si vous aviez l'imprudence d'y aller, vous ne tarderiez pas à vous en apercevoir à vos dépens. Mais, au fait, puisque vous êtes écrivain, vous avez lu sans doute les livres de Fenimore Cooper.

– Je pense bien.

– Bas de Cuir et Le dernier des Mohicans ?

– Je les ai lus tous les deux étant enfant.

– Je m'en doutais. Et vous avez entendu parler peut-être aussi des célèbres chasseurs de l'Ouest ?

– De ceux du temps de Fenimore Cooper ?

– Non, de ceux d'aujourd'hui.

– Je ne vois pas très bien à qui vous-voulez faire allusion, fis-je.

– Voulez-vous que je les nomme ? Eh bien ! ces célèbres chasseurs s'appellent : Winnetou, Old Firehand, Old Shatterhand, Old Death, Sans-Ears, le gros Walker et « Perche » Hilbers.

– Oui, ces noms ne me sont pas inconnus.

Le petit homme ne se doutait sûrement pas que, si je l'amusais, il m'amusait encore davantage.

– Je vois, dit-il, après une minute de réflexion. Eh bien ! si vous voulez avoir mon opinion, jeune homme, ces récits des aventures du Wild West sont une lecture dangereuse, et, si cela dépendait de moi, je les interdirais. Je le répète, ces livres sont un véritable fléau pour la jeunesse.

– Je ne suis pourtant pas un adolescent, risquai-je. Et je ne...

– Ne protestez pas, vous pouvez être sûr que j'ai raison. Tout le monde ne peut pas imiter les hauts faits de nos Westmen. Winnetou, le chef des Apaches, est capable de soutenir la lutte contre une trentaine de gaillards de votre espèce ; Old Firehand atteint sans peine d'une balle un moustique qu'il a choisi dans un essaim, et quant à Old Shatterhand il abat l'ours gris d'un seul coup de poing. Résignez-vous à l'avance, vous n'arriverez jamais à les égaler.

J'étais agréablement flatté d'entendre mon nom cité dans ce palmarès du Wild-West, mais je n'en laissais rien paraitre et écoutais les démonstrations de mon compagnon d'un air respectueux.

– J'ai, en effet, bien peur de ne jamais pouvoir les imiter, fis-je avec un soupir de regret.

– N'y comptez pas, poursuivit-il. Eh bien ! si l'un de ces trois chasseurs me disait qu'il va explorer les Trois-Trétons, je lui répondrais que l'entreprise est difficile, mais qu'après tout il

a des chances de la mener à bien. Mais quand c'est vous, jeune homme, qui m'exposez un tel projet, je souris. Après tout, sans vous vexer, vous n'êtes qu'un littérateur.

– Sans doute, mais...

– Et d'abord avez-vous seulement un cheval ?

– Ma foi, non !

Le petit homme replet fut pris d'un accès de rire.

– Ah ! ah ! ah ! Vous en avez de bonnes ! L'honorable apprenti Westman part à la conquête des Trois-Trétons et n'a même pas pensé à se pourvoir d'une monture. C'est donc à pied que vous comptez gagner cette région ?

– Pas du tout : simplement, je pensais que je pourrais acheter un cheval quelque part, en cours de route.

– Ah ! vraiment ?

– Ou, éventuellement, en capturer un dans la savane.

– De mieux en mieux ! Et vous vous imaginez que cela se fait comme ça, en un tour de main ?

– En un tour de main, ce serait trop dire, mais je n'aurais pas été le premier à réussir cet exploit.

– Bon, bon. Et c'est pour cela que vous vous êtes muni de ce lasso que vous portez en bandoulière. Voilà ce que j'appelle être prévoyant ! Mais votre lasso, je vous l'affirme, ne vous permettra pas plus de capturer un mustang qu'une mouche.

– Pourquoi pas ?

– Parce que vous êtes ce qu'on appelle un chasseur de dimanche, ou pour mieux dire un greenhorn. Là !

Ce mot, dans le langage des chasseurs de l'Ouest, est synonyme de novice, avec une forte nuance péjorative. Dans la bouche de mon compagnon de voyage, ce terme de mépris appliqué à ma personne était un argument massue destiné à m'écraser.

– Pourquoi diable me prenez-vous pour un greenhorn ? fis-je. Je vous fais vraiment cet effet-là ?

– Parbleu ! cela saute aux yeux ! Vous êtes tiré à quatre épingles, on dirait que vous sortez d'un grand magasin. Vos bottes brillent comme si vous n'aviez d'autres soucis que de les cirer. Vos leggings, flambant neuves, sont en peau de renne de première qualité. Vous arborez une chemise qu'une squaw indienne a mis quinze jours à broder, et je parie que vous avez payé votre chapeau au moins douze dollars. Vos armes aussi sont astiquées avec soin, mais je jurerais que vous ne vous êtes encore jamais servi de votre couteau Brownie, et que vous n'avez pas encore tiré un coup de votre Colt. Savez-vous seulement tirer à la cible ?

– Un peu. Un jour il m'est même arrivé de gagner une bouteille de champagne à la foire, avec une balle bien placée.

– Une bouteille de champagne à la foire ! Je vois le genre. Eh bien ! mon cher greenhorn, trêve de plaisanteries ! Rentrez tranquillement chez vous et oubliez vos projets insensés. N'importe quel chasseur de l'Ouest vous donnerait le même conseil. Un Old Shatterhand et un Old Firehand, par exemple, ne manquent jamais de...

– Excusez-moi, dis-je en l'interrompant. Qui est donc cet Old Shatterhand dont vous me parlez ? Est-il actuellement dans l'Ouest ?

– Vous m'en demandez trop. Je ne suis pas au courant de tous ses déplacements. La dernière fois que je suis passé à Fox-Head, j'ai rencontré le célèbre Sans-Ears – un chasseur comme

on n'en voit pas beaucoup, même dans le Wild-West, – qui m'a dit avoir fait route avec Old Shatterhand à travers la Californie. Il m'a raconté aussi que son ami venait de s'embarquer quelques jours auparavant pour l'Afrique. Il allait visiter, paraît-il, les régions inexplorées du Sahara.

– Il entreprenait sans doute un voyage de longue durée ? demandai-je.

– Sans doute. On ne fait pas le trajet d'Amérique en Afrique pour une excursion de quelques jours.

– Pourquoi surnomme-t-on ce chasseur Old Shatterhand, La Main-qui-frappe ? demandai-je.

– Parce que, comme je vous l'ai déjà dit, il abat d'un seul coup de poing l'ennemi le plus redoutable.

Décidément, s'il avait voulu me flatter, mon aimable compagnon de voyage n'aurait pu s'y prendre autrement.

– Oui, jeune homme, reprit-il après un moment de silence. Dans le Wild-West, il est bon d'avoir le poing solide. Ce ne sont pas les occasions de s'en servir qui manquent. Eh bien ! regardez un peu vos mains. On dirait les mains d'une demoiselle tant elles sont fines et blanches. On voit tout de suite qu'en fait de couteau c'est le coupe-papier que vous maniez le plus souvent.

– Pourtant je m'exerce parfois au maniement des armes, protestai-je.

– Allons ! allons ! vous voulez rire. Moi, je vous parle sérieusement. Encore une fois, rentrez chez vous, le Wild-West n'offre pas de distractions aux gentlemen de votre espèce.

Là-dessus il ralluma sa pipe qui s'était éteinte entre temps et s'enveloppa d'un épais nuage de fumée pour bien marquer qu'il n'avait plus rien à ajouter à ce qu'il venait de me dire si éloquemment.

De mon côté, j'estimai que la plaisanterie avait assez duré et je n'essayai pas de renouer notre entretien. Au cours de mes voyages dans le Wild-West, quand il m'arrivait de ne pas être reconnu par un Westman que le hasard me faisait rencontrer, je me faisais passer volontiers pour un novice, ou, selon l'expression en usage dans ces régions, pour un greenhorn. Les conseils que ces chasseurs endurcis me donnaient sur un ton généralement condescendant et la pitié qu'ils marquaient au pauvre débutant pour lequel ils me prenaient étaient toujours une source d'amusement pour moi. Cependant j'avais rarement ri d'aussi bon cœur, intérieurement du moins, qu'en écoutant les objurgations apitoyées de mon gros compagnon de voyage.

Ce qu'il venait de me dire m'intéressait d'ailleurs vivement, et cela pour plusieurs raisons. Ainsi j'étais surpris de voir à quel point les chasseurs du WildWest étaient au courant de mes projets et de mes déplacements. De mon voyage en Afrique, je n'avais parlé pourtant qu'à mon ami Winnetou, le chef des Apaches, et à Sam Hawerfield, mieux connu dans la savane sous le sobriquet hétéroclite mi-français mi-anglais de Sans-Ears. J'étais sûr que Winnetou n'avait confié mes intentions à personne. Ainsi, une parole qui avait dû échapper à Sam au cours d'une conversation avait suffi pour que mon projet de voyage fût connu de tous. Les chasseurs de l'Ouest forment en effet une sorte de confrérie, ou, si l'on veut, une caste, dont l'accès est extrêmement difficile, mais à l'intérieur de laquelle chacun connaît les faits et gestes de tous les autres.

Le soleil disparaissait déjà à l'horizon lorsque nous arrivâmes à Sherman. Après un bref arrêt, notre train repartit et, ayant roulé toute la nuit, nous atteignîmes, aux premières lueurs de l'aube, la station de Rawlins.

Au delà de cette localité commencent à se profiler les premiers contreforts d'un pays montagneux et aride, que ne vient pas rafraîchir le moindre cours d'eau, et dont la seule végétation consiste en de rares buissons d'artemisia. C'est un véritable dé-

sert de rochers, une sorte de petit Sahara, les oasis en moins. La blancheur crue du sol, due aux sels qu'il contient, fatigue les yeux. Pourtant, de cette contrée désolée qu'on dirait ravagée par quelque cataclysme préhistorique ayant fendu les rocs et labouré le sol de larges sillons, se dégage une impression étrange qui ne manque pas de grandeur. Par endroits, on se croirait devant un paysage lunaire.

Durant de longues heures, notre convoi parcourut cette région désertique. Nous dépassâmes les stations de Carbone et de Greenriver, situées à 846 milles à l'ouest d'Omaha. Enfin, le paysage changea peu à peu, et bientôt le train s'engagea entre deux montagnes couvertes de forêts denses, évoquant certains coins de Suisse.

Au sortir d'une verte et riante vallée, dont la vue nous avait plongés dans le ravissement, notre train se mit à grimper péniblement une côte aboutissant à un plateau, lorsque, tout à coup, nous ressentîmes un choc violent, accompagné d'un fracas assourdissant. Les valises tombèrent des filets, tandis que la locomotive sifflait à toute vapeur. Nous bondîmes de nos sièges, nous nous précipitâmes aux portières et constatâmes que le convoi s'était brusquement arrêté à la suite d'un coup de frein brutal. Que s'était-il donc passé ?

Presque aussitôt des cris se firent entendre, et je descendis du train pour chercher la raison de tout ce branle-bas.

Un spectacle désolant s'offrit à ma vue. Notre locomotive avait stoppé à une dizaine de mètres d'un convoi déraillé. La voie était jonchée de débris à moitié consumés et qui, par endroits, fumaient encore. Un rapide examen me révéla ce qui s'était passé.

Le train qui avait précédé le nôtre sur cette voie transportait des ouvriers à leur lieu de travail et comportait, en outre, plusieurs wagons de marchandises. Il avait été attaqué au cours de la nuit par des pirates du rail, que l'on appelle dans la savane

les *railtroublers*. Les agresseurs avaient déboulonné les rails, ce qui avait précipité le train hors de la voie et l'avait fait rouler en bas du remblai. Après avoir provoqué cette épouvantable catastrophe, les malfaiteurs avaient attaqué les rescapés et les avaient exterminés jusqu'au dernier. Puis, s'étant emparés de tout ce que le train transportait de précieux et ayant détroussé leurs victimes, ils avaient mis le feu aux wagons. Aucun voyageur ne semblait avoir survécu au drame.

C'était pour nous une chance inouïe que notre mécanicien ait aperçu assez tôt les tragiques débris qui encombraient la voie pour freiner à temps.

L'émotion de mes compagnons de voyage était indescriptible. Tous, ils avaient quitté leurs compartiments et se pressaient autour des wagons du convoi attaqué, dont il ne subsistait que la charpente de fer, affreusement tordue. Le premier mouvement de chacun avait été de porter secours aux victimes de l'accident, mais il avait fallu se rendre à l'évidence : rien ne restait à sauver. Tout ce que nous pouvions faire, c'était de réparer la voie aussi vite que possible afin de pouvoir reprendre notre voyage.

À cette époque, où les accidents de ce genre étaient assez fréquents aux États-Unis, tout train devant effectuer un parcours tant soit peu important transportait quelques ouvriers spécialistes de la voie ferrée, munis des outils indispensables à la réparation des rails.

Lorsqu'ils eurent compris la situation, les voyageurs entourèrent le chef du convoi, le pressant de questions. Chacun était impatient de savoir si nous allions tenter quelque chose pour mettre la main sur les auteurs de cet horrible attentat. Le chef du train déclara de façon catégorique qu'il n'en avait ni le temps ni la possibilité. Déjà la réparation de la voie lui occasionnerait un retard de plusieurs heures sur l'horaire prévu, le déblaiement surtout étant une opération assez laborieuse. Il nous assura cependant qu'il ferait en sorte que le train pût repartir le jour

même. Quant à la poursuite des *railtroublers*, c'était l'affaire de la justice.

Tandis que la plupart des voyageurs contemplaient le spectacle tragique du train détruit, je quittai la voie pour rechercher les traces des malfaiteurs.

Le terrain était plat, couvert d'une herbe assez haute, et seuls quelques arbustes coupaient la monotonie du paysage.

Je me mis à inspecter le terrain méthodiquement, pas à pas, et à trois cents mètres environ du remblai, je remarquai enfin que le sol était foulé à un endroit entouré d'arbustes. Tout portait à croire que plusieurs hommes y avaient fait halte, soit pour se reposer, soit pour attendre quelque chose et, un peu plus loin, je découvris même l'endroit où leurs chevaux avaient été attachés.

Je me penchai attentivement sur la terre dans l'espoir d'y déceler des indices qui permettraient de tirer des conclusions quant au nombre des bêtes, de leurs cavaliers et à la composition de la cavalcade.

Après de laborieuses recherches, je finis par découvrir plusieurs indications intéressantes, dont l'ensemble me permit de faire quelques déductions concrètes.

Encouragé par ce premier succès, je poussai plus loin mes investigations, m'éloignant toujours du remblai, bien décidé à garder pour moi-même les résultats de ma petite enquête.

Lorsque je revins enfin vers la voie ferrée, en décrivant un demi-cercle, je me trouvai face à face avec mon amusant compagnon de voyage qui, poussé sans doute par le même sentiment que moi, venait lui aussi d'effectuer une tournée d'inspection à gauche du remblai, alors que, moi, je m'étais dirigé à droite.

Il fut passablement surpris de me voir surgir à l'improviste devant lui et à plusieurs centaines de mètres de notre wagon et s'écria :

– Tiens ! c'est vous ! Que cherchez-vous ici ?

– Ce que je cherche ? Mais ce que n'importe quel Westman chercherait à ma place. La trace des railtroublers, bien entendu.

– Ah ! Ah ! et vous l'avez trouvée, votre trace ?

– Ma foi, j'ai bien l'impression que oui. Et même j'ai pu recueillir quelques indices intéressants.

– Ah vraiment ? Je parie que vous avez déjà une version de l'affaire ?

– Ce serait trop dire. Certes, j'ai bien quelques idées là-dessus, mais je ne dispose pas encore de données suffisantes pour pouvoir me prononcer d'une façon définitive.

Le gros chasseur eut un sourire narquois.

– Vous parlez, jeune homme, comme les héros de vos romans d'aventures. Mais cela ne m'en impose pas. Pourquoi ne pas me dire franchement que vous n'avez rien trouvé du tout ? Nous avons affaire à des bandits fieffés, qui connaissent l'art de camoufler une piste. La preuve, c'est que moi, qui ne suis pourtant pas un novice, je n'ai rien découvert du tout. Alors vous n'allez pas me raconter que le premier greenhorn venu peut se montrer plus malin !

– Il n'est pas impossible pourtant, risquai-je, qu'un greenhorn soit doué d'une meilleure vue que là vôtre, soit dit sans vous offusquer.

– Ça par exemple !

– Le fait n'aurait rien d'extraordinaire, il me semble.

– Plaisantez à votre aise.

– Je ne plaisante pas. Êtes-vous sûr seulement d'avoir cherché du bon côté ? Vous vous êtes borné à explorer la partie du plateau qui est à gauche de la voie ferrée. Or point n'est besoin d'avoir des galons de Westman pour se rendre compte que de l'autre côté du remblai le terrain se prête beaucoup mieux à l'embuscade.

– Ah ! vous m'en apprenez ! Et pourquoi, je vous prie ?

– C'est bien simple. À gauche, le sol est à peu près nu, tandis qu'a droite des bouquets d'arbustes offrent çà et là d'excellentes cachettes.

Il me dévisagea avec étonnement, hocha la tête et dit :

– Ma foi, ce que vous venez de dire n'est peut-être pas plus bête qu'autre chose. Les rats de bibliothèque de votre espèce ont parfois des idées. Eh bien ! qu'avez-vous donc trouvé ?

– Plusieurs choses.

– Et encore !

– J'ai découvert, par exemple, que les railtroublers ont campé sous les arbustes que vous voyez d'ici et qu'ils avaient attaché leurs montures à ces coudriers, un peu plus loin.

– Tous mes compliments, jeune homme, dit le petit homme replet d'un ton mi-ironique, mi-sérieux. Et avez-vous pensé, au moins, à dénombrer leurs bêtes par la même occasion ?

Cette question était évidemment destinée à apporter la preuve de mon inexpérience. Car, au ton de sa voix, on devinait que mon interlocuteur était sûr que ma réponse serait négative. Comment, en effet, un greenhorn, à supposer même que la chance ait favorisé ses recherches, eût-il pu penser à se livrer à un tel examen ?

– Ils avaient vingt-six bêtes, répondis-je, imperturbable.

Le petit homme replet fronça les sourcils. Il me prenait pour un mystificateur, c'était évident.

– Vingt-six ? répéta-t-il, incrédule. Et sur quoi basez-vous cette affirmation ? Je ne pense pas que ces chevaux aient défilé devant vous pour vous permettre de les compter à votre aise ?

– Non, vous l'avez bien dit, ils n'ont pas défilé devant moi. Mais ils n'en ont pas moins laissé leurs traces sur le sol. Et les empreintes révèlent bien des choses à quiconque sait les lire.

– C'est votre cas, je suppose ?

– Parfaitement. C'est ainsi que je sais que, sur les vingt-six bêtes, huit seulement étaient ferrées. Quant aux cavaliers, ils étaient vingt-trois blancs et trois Indiens.

– De mieux en mieux !

– Ce n'est pas tout. Les empreintes m'ont révélé encore que le chef de la bande est un blanc qui boîte de la jambe droite.

– Et il a une verrue sur le nez, vous oubliez de l'ajouter ! fit mon compagnon de plus en plus ironique.

– Ça, je n'en sais rien. D'ailleurs, pour le moment, ce n'est pas ce qui compte. Ce qui est certain, c'est qu'il monte un mustang, qui est un étalon bai. L'un des trois Peaux-Rouges qui l'accompagnent est un chef de tribu. Je ne saurais dire en toute certitude de quelle tribu il s'agit, mais certains indices me portent à croire que c'est un Sioux de la tribu des Ogellalahs. Il a pour monture un cheval moreau.

L'assurance avec laquelle j'avançais toutes ces précisions semblait avoir jeté le trouble dans l'âme du gros chasseur. Il écoutait ma démonstration bouche bée et paraissait ne pas en croire ses oreilles. Comment diable le greenhorn que j'étais à ses yeux avait-il pu réunir tout ce faisceau de faits en si peu de temps ?

– *All devils !* s'écria-t-il enfin. Non, non, ce n'est pas sérieux. Vous avez l'imagination un peu vive, mon jeune ami !

– Je ne pense pas qu'un peu d'imagination soit un défaut, même dans le Wild-West, ripostai-je. Mais, en l'occurrence, je puis vous assurer que ce n'est pas mon imagination qui m'a suggéré tous ces détails. Ce que je viens de vous dire est inscrit sur le sol que j'ai examiné.

– Inscrit sur le sol ! Voyez-moi ça !

– Et vous êtes libre de lire ces traces à votre tour, si vous croyez que j'ai menti.

Il réfléchit une seconde, puis :

– J'admets, à la rigueur, que vous puissiez dénombrer d'après ces empreintes les sacripants qui ont causé ce malheur, encore que ce soit assez douteux. Mais, quand vous prétendez déduire de ces traces la couleur de la robe des montures, et même celle de la peau des cavaliers, alors, mon jeune ami, je ne marche plus ! Et vous allez encore plus loin : vous vous faites fort de déterminer la tribu à laquelle ces Peaux-Rouges appartiennent. Enfin, pour comble, vous déclarez du ton le plus naturel que le chef des bandits est boiteux ! Alors, vous comprenez, je commence à me demander si vous ne vous payez pas un peu ma tête.

– Quelle idée ! protestai-je, je ne l'oserais jamais !

L'homme me scruta du regard comme pour pénétrer mes pensées les plus secrètes. Puis il haussa les épaules :

– Eh bien ! nous allons voir. Venez avec moi. Je saurai bien si un greenhorn de votre espèce est capable de débrouiller une piste.

Il se dirigea à vive allure vers l'endroit que je lui avais indiqué, sans se départir de son sourire incrédule et moqueur. Je le laissai passer devant moi et le suivis en traînant un peu.

Lorsque je le rejoignis à l'endroit que j'avais reconnu pour avoir servi de campement aux agresseurs du convoi, il était tellement absorbé dans l'examen des empreintes qu'il ne s'aperçut même pas de ma présence.

Fouillant le fourré jusque dans ses moindres recoins, il se penchait sur chaque branche, sinon sur chaque feuille, tâtait et examinait le sol pouce par pouce. Ce n'est qu'au bout d'un quart d'heure qu'il leva enfin la tête et s'approcha de moi.

– Vous avez raison, Sir, dit-il. Ils étaient effectivement vingt-six. J'ai compté la trace des chevaux et j'ai constaté que dix-huit d'entre eux n'étaient pas ferrés. Tout cela est parfaitement exact. Mais tout le reste, jeune homme, n'est que pure fantaisie, et je vous conseille de ne pas recommencer la plaisanterie.

– Voilà la deuxième fois que vous m'accusez de plaisanter. Je vous parle pourtant le plus sérieusement du monde. D'ailleurs, vous-même vous avez certainement tiré de ces traces plus que vous venez de l'admettre.

– Certainement, reconnut-il. J'ai constaté qu'ils sont venus de cette direction-là, qu'ils ont effectivement campé ici et qu'ils sont partis par là. Mais c'est bien tout, et vous n'en savez pas plus long.

– Voulez-vous me suivre un peu, Sir, proposai-je. Je tâcherai de vous montrer comment un greenhorn de mon espèce, comme vous dites, peut interpréter les empreintes quand il s'en donne la peine.

– Je serais bien curieux de voir ça, jeune homme. Allons !

– Regardez d'un peu plus près la trace de ces chevaux. Trois de ces bêtes sont restées un peu à l'écart. Elles étaient couplées non point par l'encolure, mais par la croupe, à la manière indienne. Donc, on peut en conclure, sans grand risque de se tromper, qu'elles étaient montées par des Peaux-Rouges.

Le petit homme replet se pencha et vérifia soigneusement les empreintes des chevaux, puis les arbustes auxquels ils avaient été attachés. Le sol était humide, et les empreintes nettement tracées. Pour un observateur initié, la lecture devait en être assez facile. Or mon compagnon de voyage n'en était sûrement pas à sa première lecture de piste.

– *By God !* s'écria-t-il. Il y a du vrai dans ce que vous me dites là. À tout prendre, ces trois chevaux appartiennent sûrement à des Indiens.

– Maintenant, approchez-vous un peu de cette flaque d'eau. Ici, nos Peaux-Rouges ont fait un brin de toilette. Ils se sont lavé la figure et se sont enduits ensuite de nouvelles couleurs. L'eau est colorée et semée de plaques grasses.

– Ah ! Ah ! Vous croyez ?

– Sûrement. Ils ont appliqué leurs couleurs sur une couche de graisse d'ours. Voyez-vous, par là, sur le sol, ces empreintes circulaires ?

– Oui.

– Ce sont les traces des pots de couleurs. Il faisait chaud et la peinture avait un peu fondu au soleil. Il suffit de voir ces gouttes de peinture noire par terre. Tenez, là on distingue même une goutte de peinture rouge et deux gouttes de peinture bleue.

– *Yes*, je les vois...

– Eh bien ! quelle est la tribu indienne dont les couleurs de guerre sont le noir, le rouge et le bleu ?

– Les Ogellalahs.

– Vous voyez vous-même que ce n'est pas de la fantaisie.

Le petit homme replet ne répondit pas, mais son visage exprimait le plus profond embarras. Je poursuivis :

– Voulez-vous me suivre maintenant jusqu'à cet arbuste. En arrivant ici, notre bande de railtroublers s'est d'abord arrêtée à cet endroit marécageux. L'empreinte des sabots est encore remplie d'eau.

– Oui, en effet.

– Vous constatez aussi que deux d'entre les cavaliers ont poussé plus loin.

– C'est exact.

– Vous êtes d'accord pour admettre qu'il s'agit de deux chefs qui conduisent l'expédition ?

– Ou de deux éclaireurs.

– De deux chefs partis en éclaireurs en laissant les autres au campement, rectifiai-je. La logique la plus simple vous l'indique. Regardez maintenant la trace des sabots dans la boue, ici.

– Je l'avais déjà remarquée.

– Tant mieux. Alors, je vous apprendrai rien en vous disant que l'une des bêtes était ferrée, tandis que l'autre ne l'était pas. Les empreintes de cette dernière présentent d'ailleurs une curieuse particularité.

– Laquelle ?

– Les sabots de devant ont laissé une empreinte moins profonde que ceux de derrière. C'est là un détail révélateur. Qu'en concluez-vous ?

– Que la bête était montée à l'indienne, grommela le petit homme replet d'un air maussade.

– C'est exactement ce que je me suis dit. Regardez maintenant les traces de l'autre bête. Nul doute qu'elle fût montée par un blanc. Les sabots étaient ferrés, et ce qui est plus remar-

quable encore, ceux de devant, contrairement à l'autre bête, se sont enfoncés plus profondément dans le sol. Cela saute aux yeux, n'est-ce pas ?

– Certes, mais je voudrais savoir comment.

– Vous allez le savoir. Maintenant écoutez bien. Après avoir fait côte à côte quelques pas, les chevaux se sont mordus.

– Tiens ! À quoi voyez-vous ça ?

– À leurs empreintes, comme le reste. À cet endroit, la monture de l'Indien a bondi sur celle du blanc. Examinez un peu le sol et vous ferez à votre tour la même constatation.

– Bondi peut-être, mais mordu ? Je ne vois pas...

– Mais si, mais si. Regardez donc ces crins que je tiens dans ma main. Je les ai trouvés tout à l'heure, en arrivant sur les lieux. Ils proviennent de la crinière du cheval bai, celui du blanc, et ils lui ont été arrachés par l'autre bête qui l'a mordu.

– Savoir !

– Un peu plus loin, j'ai trouvé deux autres crins, noirs ceux-là. Ce sont des crins provenant de la queue. De la disposition des empreintes, il ressort que le cheval de l'Indien a mordu l'autre du côté de la crinière. Le cavalier indien a serré la bride, et son cheval a dépassé celui du blanc. C'est alors que ce dernier, furieux, lui a arraché quelques crins de la queue. Il les a gardés quelques instants entre ses dents, puis il les a rejetés. De tout cela, il est facile de déduire que l'Indien monte un cheval moreau et le blanc un cheval bai. J'ajouterai encore qu'il y a de fortes chances pour que ces montures soient des étalons, car les bandits viennent sûrement de loin, et il n'y a que des étalons pour se battre ainsi après une longue traite.

– Bien, bien, mais je ne vois pas en quoi tout cela peut vous avancer, grogna le petit homme replet.

– Vous allez le voir. Un peu plus loin, le blanc a mis pied à terre pour grimper sur le remblai de la voie.

– Oui, je vois très nettement les empreintes. Le sol est argileux.

– Dans ce cas, vous pouvez constater que les empreintes du pied gauche sont beaucoup plus profondes et mieux tracées que celles du pied droit. Le pied gauche semble supporter tout le poids de l'homme. Quelle est donc la conclusion qui s'impose, d'après vous ?

Mon compagnon de voyage était déjà convaincu, mais il ne voulait pas avoir l'air de me céder trop facilement.

– Cela peut vouloir dire bien des choses, répondit-il avec un geste vague.

– Pour moi, je n'en vois qu'une seule ; l'homme traîne la jambe droite : il boite.

– C'est possible.

– C'est certain.

– Admettons.

– Enfin, poursuivis-je, j'ai encore constaté que les deux bandits se sont montrés très imprudents.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils ne se sont pas donné la moindre peine pour camoufler leurs traces. Or ce manque de précautions ne peut s'expliquer que de deux façons.

– À savoir ?

– Ou bien nos deux compères étaient bien certains qu'une fois leur forfait accompli ils auraient assez de temps pour se

mettre à l’abri, loin d’ici, ou bien ils comptaient rejoindre par la suite, à quelque distance d’ici, des complices plus nombreux.

– Je penche vers la première hypothèse, car rien ne semble justifier la seconde.

– Une fois de plus, nous ne sommes pas d’accord. C’est la première hypothèse qui ne me séduit pas, au contraire, car la piste indique très nettement que les bêtes étaient à bout, ce qui n’est pas étonnant, puisqu’elles venaient sûrement de fournir un gros effort. Avec des montures aussi mal en point, les bandits ne pouvaient guère songer à aller très loin, du moins pas tout de suite. Mais ce n’est pas tout.

– Que voulez-vous dire ?

– Un autre argument, qu’un simple raisonnement m’a suggéré, me fait également pencher pour la seconde hypothèse. Il est assez rare de voir trois Indiens se joindre à une vingtaine de blancs : les Peaux-Rouges sont trop méfiants pour cela. Dans ces conditions, je ne serais pas surpris d’apprendre que nos rail-troublers étaient attendus dans les montagnes du Nord par un fort contingent de guerriers rouges, que, depuis, ils ont eu tout le temps de rejoindre.

Le petit homme replet se gratta le menton, visiblement perplexe. Puis il me toisa de la tête aux pieds et s’écria :

– Assez plaisanté ; et maintenant dites-moi qui vous êtes en réalité.

– Je vous l’ai déjà dit. Je suis homme de lettres, et j’écris des récits de voyages.

– *Pshaw !* J’ai déjà entendu ce refrain-là, mais cette fois ça ne prend plus. Vous n’êtes ni un rat de bibliothèque, ni un greenhorn, malgré vos bottes astiquées et votre équipement de chasseur du dimanche.

J'esquissai un geste de protestation, mais il ne se laissa pas interrompre.

– Je vous répète que je ne suis plus dupe de vos histoires. Même parmi les chasseurs qui connaissent à fond la savane, on peut compter sur les dix doigts ceux qui savent lire une piste comme vous venez de le faire.

– Pourtant, je n'ai découvert que des choses bien simples. Je suis persuadé que vous-même, en vous donnant un peu plus de peine…

– Allons, allons, pas de flatteries. Jusqu'ici, je pensais, effectivement, qu'il ne me restait plus grand'chose à apprendre dans ce domaine, mais auprès de vous, mon cher monsieur, je rougis de mon ignorance.

– Vous auriez bien tort.

– Peut-être, mais là où je n'ai pas tort du tout, c'est de ne pas vous croire lorsque vous voulez vous faire passer pour un gratte-papier.

– Et pourtant je vous affirme, pour la troisième fois, que de mon métier je suis écrivain. Tout au plus connais-je un peu la savane, ayant fait dans le passé quelques excursions dans le Wild-West. J'ai eu la chance d'avoir pour compagnons quelques chasseurs avertis, qui m'ont initié à la vie de la savane et m'ont inculqué les éléments de l'art de lire les empreintes :

– Et tout cas, vous y excellez aujourd'hui. Mais, au fait, vous allez vraiment aux Monts du Windriver ?

– Certainement.

– Ne m'en veuillez pas si j'insiste pour vous démontrer combien votre projet est insensé. Pour s'aventurer dans ces parages, il ne suffit pas, croyez-m'en, de savoir interpréter les empreintes. Aussi au risque de vous fâcher, il faut que je vous dise carrément que vous n'avez aucune chance de réussir.

– Et pourquoi ?

– Parce que, pour une telle expédition, il aurait fallu prendre un tas de précautions que vous avez négligées.

– Je voudrais savoir lesquelles ?

– D'abord, il aurait fallu vous procurer une monture. Pas la première monture venue, bien entendu, mais un cheval à toute épreuve, ayant la résistance d'un chameau, la vitesse d'un lièvre, l'intelligence et la fidélité d'un chien.

– Pour remplir ces conditions, dis-je en souriant, j'aurais mieux fait d'emmener toute une ménagerie. Mais, rassurez-vous, cette bête rêvée, je l'aurai dès que j'en aurai besoin.

– Félicitations ! Serait-il trop indiscret de vous demander où vous vous proposez de la trouver ?

– Oh ! fis-je d'un geste négligent. On peut toujours s'acheter un cheval à une station de chemin de fer. Et...

– Sûrement, mais, si vous comptez sur les haridelles que les maquignons vous refilent, vous êtes fichu d'avance.

– N'importe quelle haridelle sera assez bonne pour me conduire dans la savane. Une fois là-bas, je n'aurai plus qu'à capturer un mustang à ma convenance.

– Vous croyez ça ? À la bonne heure ! Et vous vous sentez aussi de taille à dresser votre capture de façon à en faire une monture comme il vous en faut une pour ce voyage ?

– Je peux toujours essayer.

– C'est ça, essayez donc ! Mais il faudrait d'abord être sûr de trouver des mustangs là où vous allez.

– Vous semblez oublier que nous arrivons dans le Wild-West à l'époque où, précisément, buffles et mustangs s'en vont vers le nord, à la recherche de nouveaux pâturages. Ou je me

trompe fort, ou je rencontrerai plus d'un troupeau de mustangs d'ici les Trois-Trétons.

– Peut-être bien, dit le petit homme en haussant les épaules. Reste la difficulté de la capture. Je comprends maintenant pourquoi vous vous êtes muni d'un lasso...

– Dame ! j'en aurai besoin, en effet.

– À condition que vous sachiez vous en servir. Mais il y a aussi le dressage. Vous sentez-vous assez fort pour cela ?

– Ma foi, je ferai de mon mieux. Il m'est déjà arrivé de mettre à la raison des bêtes récalcitrantes.

– Je veux bien, fit-il d'un ton sceptique. Enfin, quand on va aux Trois-Trétons, il faut être absolument sûr de son coup de fusil. Êtes-vous bon tireur ?

– Je crois vous avoir dit que j'ai même gagné une bouteille de mousseux à une fête.

– Oui, oui, je me rappelle, dit-il avec un sourire indulgent. Néanmoins, je serais content de voir comment nous maniez un fusil. N'allez pas imaginer que je veuille vous faire subir un examen, mais j'ai une petite idée derrière la tête.

– Vraiment ? Vous m'intriguez.

– Je ne vous ferai pas languir longtemps. Allez donc chercher votre fusil, que vous avez emmailloté comme un nourrisson, et revenez ici. Je vous dirai alors ma petite idée.

Les manières du petit homme replet étaient fort amusantes. La perspective d'un examen à passer devant ce chasseur sceptique et incrédule me paraissait assez séduisante. Certes j'aurais pu couper court à ses railleries en lui révélant simplement mon nom, mais ce quiproquo m'amusait. J'avais toujours le temps de lui dire que je n'étais autre que cet Old Shatterhand dont il parlait avec tant de considération et auquel il semblait

s'intéresser si vivement. Enfin, si mon compagnon de voyage avait une idée derrière la tête, j'en avais une, de mon côté, d'autant plus que, depuis un long moment déjà, je croyais avoir deviné son identité.

– Ce sera comme vous voudrez, Sir, répondis-je. Nous allons faire quelques exercices de tir.

Ce disant, je remontai dans notre wagon pour chercher la couverture, dans laquelle j'avais enveloppé mes armes à feu, et j'allai rejoindre mon compagnon.

Je le trouvai entouré d'une vingtaine de personnes. J'allais donc passer mon examen devant un véritable jury.

Par bonheur, j'ignorais ce que c'était que le trac.

CHAPITRE II

SUR LA PISTE DES BANDITS

Assister à une séance de tir est une des distractions favorites des Yankees, en particulier de ceux de l'Ouest. Un certain nombre de voyageurs avaient eu vent, Dieu sait comment, de ce qui se préparait, et ils étaient accourus pour ne pas manquer le spectacle. D'autres les suivirent, et bientôt une nombreuse assistance forma cercle autour de nous, fort impatiente de voir comment j'allais m'en tirer.

Je dépliai ma couverture et sortis ma carabine.

– *Behold !* C'est une carabine Henry ! s'écria mon compagnon. Tous mes compliments ! Combien de coups consécutifs pouvez-vous en tirer ?

– Vingt-cinq.

Cadeau d'un de mes grands amis, armurier de la Nouvelle-Orléans, ma carabine Henry était un fusil à répétition ultra-moderne, dont on aurait cherché en vain l'équivalent à l'époque. C'était un véritable chef-d'œuvre de perfection, et très peu de chasseurs de l'Ouest pouvaient s'enorgueillir d'une telle arme. En effet, l'inventeur n'avait jamais consenti à répandre ce modèle d'une efficacité redoutable, car il craignait qu'il ne contribuât ainsi à rendre plus sanglants encore les massacres dont le Wild-West était, à cette époque, le théâtre.

– Vingt-cinq coups ! s'écria le gros chasseur. Mais c'est une arme extraordinaire. Je ne serais pas fâché d'en avoir une pareille.

– Je possède un autre fusil qui m'est encore plus cher, dis-je. Tenez, regardez ce « tueur d'ours ».

Ce disant, je sortis de la couverture mon autre arme, fusil robuste et puissant.

– *Pshaw !* fit mon compagnon, après y avoir jeté un coup d'œil distrait. C'est une arme honnête, certes, et surtout astiquée avec soin, comme tout ce que vous avez sur vous, mais j'en donnerais dix comme celle-là pour avoir l'autre.

Et il se reprit à admirer la carabine Henry.

– Question de goût, fis-je, tranquillement.

– De goût, mais surtout de jugeote, répliqua le chasseur, très sûr de lui. Tenez, votre fameux tueur d'ours ne vaut même pas ma vieille carabine Kentucky, dont le canon est tout rouillé, et qui ne m'a pas quitté depuis vingt-cinq ans.

– Quand vous aurez vu la marque de ce tueur d'ours, vous changerez peut-être d'avis, dis-je en lui tendant le fusil.

Il me rendit ma carabine Henry, examina soigneusement mon tueur d'ours et eut un sifflement admiratif.

– Je vous dois toutes mes excuses, Sir. Vous n'avez pas tort. Ce fusil de modeste apparence est effectivement une arme de choix. Je n'ai entendu parler que d'un seul exemplaire de ce modèle, et il paraît qu'il appartient à Old Shatterhand. Où diable avez-vous pu vous procurer une pareille merveille ?

– C'est encore un cadeau.

– Vous avez des amis généreux et qui s'y connaissent en armes. Mais êtes-vous sûr qu'il ne s'agit pas d'une contrefaçon ? Les fusils de cette marque ne courent pas la savane. Il y a longtemps qu'on n'en fabrique plus, et celui-ci me paraît tout neuf. Je ne crois pas qu'il ait déjà beaucoup servi.

– J’ai de bonnes raisons pour le croire authentique, fis-je. En tout cas, il est excellent. Nous allons l’essayer, si vous le voulez bien. Désignez-moi une cible s’il vous plaît.

– Commencez donc par le charger.

– Inutile, c’est déjà fait.

– Vous l’avez sans doute rempli de plomb. Eh bien ! je vous propose de viser cet oiseau perché sur la branche que voici.

Ce disant il pointa un arbre à une soixantaine de mètres de distance.

– Allons allons ! c’est bien trop loin ! protesta l’un des spectateurs.

– Je pourrais toujours essayer, déclarai-je.

Je sortis précautionneusement de la poche de mon gilet mon étui à lunettes, et j’essuyai posément mes verres avec mon mouchoir. Ces préparatifs, que j’avais prolongés à dessein, causèrent une véritable explosion de rire chez mon examinateur.

– Ah ! ah ! ah ! s’esclaffa-t-il en se tenant les côtes. C’est ça ! ne vous gênez donc pas, frottez encore un peu mieux vos verres, astiquez donc aussi la monture pendant que vous y êtes. Ah ! ces rats de bibliothèque ! Ça fait de drôles de tireurs !

La plupart des voyageurs souriaient, mais, quant à moi, je ne me départis pas de mon sérieux.

– Pourquoi riez-vous, Messieurs, demandai-je avec candeur et dignité. Dans ma profession, on a souvent la vue faible. On ne compulse pas impunément des bouquins pendant les longues soirées d’hiver. C’est précisément pour nous autres qu’on a inventé les verres. J’aurais tort de ne pas m’en servir, car j’estime qu’il vaut mieux viser juste avec des lunettes que de manquer son coup.

Ayant achevé le nettoyage de mes verres, je pliai mon mouchoir avec le même soin et le remis dans la poche de ma veste...

– Très juste, opina le petit homme de plus en plus amusé. Le dévoreur de livres parle d'or. L'ennui, c'est que, pendant qu'il essuyait ses verres, l'oiseau s'est envolé.

– Tant pis ! fis-je, résigné. Nous trouverons bien une autre cible.

– Certes ! mais si, avant chaque coup de feu, il vous faut cinq minutes pour sortir vos lunettes, les nettoyer et les ajuster, je ne donne pas cher pour votre scalpe dans le Wild-West.

L'oiseau que le petit homme replet m'avait désigné comme cible était, entre temps, venu se poser sur une autre branche, à environ deux cents mètres de nous. J'aurais pu l'abattre sans grande difficulté. Mais, à ce moment, j'entendis au-dessus de nos têtes un chant d'alouette. Je levai le regard et épaulai.

– Êtes-vous d'accord pour cette alouette ? demandai-je.

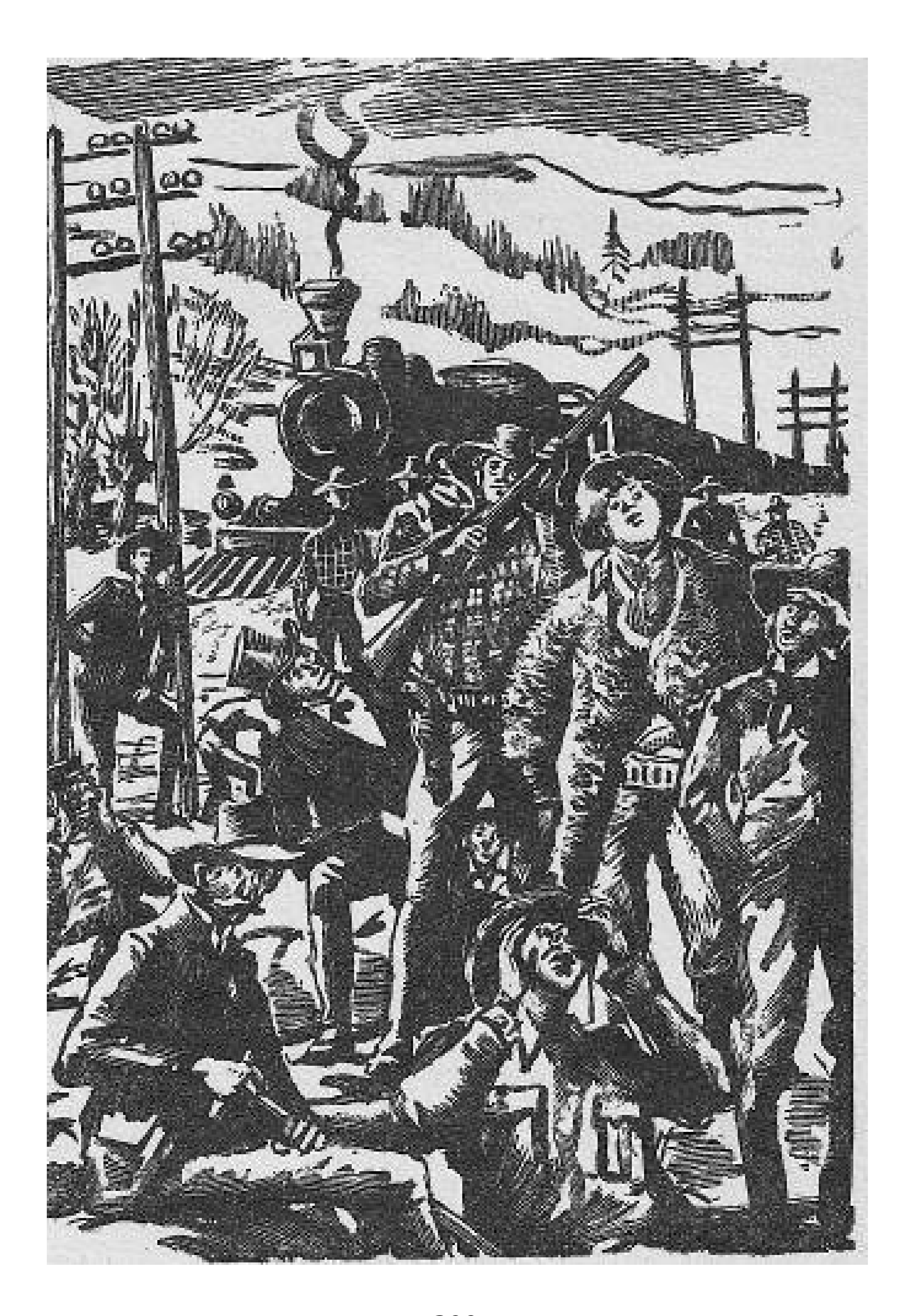
– Vous n'y pensez pas, jeune homme ! s'écria mon compagnon. À cette hauteur, un Sans-Ears lui-même raterait son coup.

– Laissez-moi faire, dis-je, tout en appuyant sur la gâchette.

Le coup partit, et il y eut quelques secondes de silence. Puis le petit homme s'écria, tout joyeux :

– Au revoir, petit oiseau ! Vous lui avez fait peur, et il s'est envolé. Décidément, vous êtes trop sûr de vous-même.

– Croyez-vous ? Eh bien ! je m'en vais vous montrer à quoi servent les lunettes. Mon alouette est tombée près de la voie ferrée, au pied de ce buisson que vous apercevez à une centaine de mètres d'ici.



Aussitôt, quelques spectateurs se précipitèrent dans la direction indiquée pour vérifier ce que je venais de dire. Ils ne tardèrent pas à revenir, et l'un d'eux nous tendit l'alouette, que ma balle avait traversée.

Le gros chasseur la prit pour l'examiner et s'écria :

– Sapristi ! Il l'a réellement touchée. Et non pas avec du plomb, mais avec une vraie balle !

– Un Westman rougirait de tirer un oiseau avec du plomb, dis-je… j'abandonne ce sport aux enfants et aux débutants.

– Mais vous ne vous rendez pas compte, mon jeune ami, que vous venez de réussir là un coup magnifique, fit mon compagnon. Évidemment, c'est un coup de chance, comme il n'en arrive pas souvent.

– Je suis prêt à tenter la chance encore une fois, dis-je. Choisissez une autre cible.

– Ça va ! ça va ! grommela-t-il. Ce n'est pas la peine de recommencer. Je crois que vous me faites marcher. Venez donc un peu avec moi, j'ai deux mots à vous dire.

Il me prit par le bras et m'emmena un peu à l'écart du groupe des spectateurs.

Nous fîmes quelques pas le long du remblai, puis nous nous dirigeâmes vers l'endroit où les empreintes laissées par les railtroublers se détachaient avec netteté sur le sol. Arrivés là, il sortit de sa poche son portefeuille, en tira un morceau de papier, le déplia, puis il s'agenouilla et le posa sur une des traces.

– *Well*, c'est exactement ce que je m'étais dit, fit-il pensif. Vous m'avez suggéré une idée qui s'avère juste.

– J'en suis bien heureux. Et puis-je savoir laquelle ?

– Je m’en vais vous le dire. Mais dites-moi d’abord : êtes-vous très pressé d’aller aux Trois-Trétons ?

– Pressé serait trop dire.

– Alors vous pouvez remettre cette expédition à un peu plus tard ?

– Si c’était nécessaire...

– Je crois que cela en vaudrait la peine.

– Eh bien ! je vous écoute, je suis maître de mon temps.

– C’est parfait. Avez-vous déjà entendu parler de Fred Walker ?

– Plus d’une fois.

– Et que savez-vous de lui ?

– On dit que c’est un chasseur courageux, connaissant fort bien la montagne et qui parle couramment, je crois, plusieurs dialectes indiens.

– Eh bien ! Fred Walker, c’est moi.

– Je l’avais deviné. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

– Vous me voyez ravi de faire la vôtre. J’espère que nous aurons l’occasion de nous mieux connaître par la suite. Voici donc de quoi il s’agit. Je suis à la recherche d’un certain Haller, avec qui il me tarde d’avoir une petite explication.

– Et vous voulez me demander de vous y aider ?

– Précisément. Ce gaillard s'est mis, il y a quelque temps, à la tête d'une bande de *bushrangers*[22] qui infeste la savane. Au cours de son existence, plutôt mouvementée, il a eu à plusieurs reprises maille à partir avec la police. J'ai certaines raisons de lui en vouloir, et, comme j'ai appris qu'il avait choisi l'Ouest pour théâtre de ses exploits, j'ai décidé d'aller le retrouver.

– Croyez-vous, demandai-je, qu'il soit pour quelque chose dans cet attentat contre le train ?

– J'en ai maintenant la preuve. Haller boîte du pied droit, et je viens de constater que l'empreinte de la monture du chef blanc des railtroublers correspond exactement à celle du sabot de son cheval, que j'ai eu autrefois l'occasion de calquer.

– C'est intéressant.

– N'est-ce pas ? Eh bien ! à moins qu'il s'agisse d'une coïncidence extraordinaire, Haller est l'auteur de cet attentat.

Une idée me traversa brusquement l'esprit.

– Vous dites bien Haller ? Connaissez-vous aussi son prénom ?

– Il s'appelle Sam, c'est-à-dire Samuel. Bien entendu, comme tous les individus louches, il a plusieurs noms de rechange, mais celui-ci est le vrai.

– Samuel Haller. Ce nom ne m'est pas inconnu. N'aurait-il pas travaillé comme comptable chez Rallow, le roi du pétrole ?

– Si, si, c'est bien lui.

– Il paraît qu'il a mangé la grenouille, puis, quand la chose à été découverte, il s'est enfui en emportant toute la caisse.

---

[22] Bandits de grand chemin.

– Les choses se sont passées un peu différemment, mais, en fin de compte, cela revient au même. Ce n'est pas Haller qui a emporté l'argent, mais le caissier en chef. Il a persuadé le malheureux de se joindre à lui pour cette opération fructueuse. Puis, lorsqu'il a obtenu ce qu'il voulait, il l'a attiré dans un guet-apens pour l'assassiner.

– Mais ce Haller a été arrêté, si je me souviens bien.

– Oui, le crime a été vite découvert, et la police a pu l'arrêter aussitôt. Malheureusement, il s'est évadé de la prison après avoir abattu deux de ses gardiens.

– Je me rappelle tout cela, les journaux en ont parlé...

– Il a essayé de s'embarquer pour la France, mais, quelques minutes avant le départ de son bateau, il a été repris à la Nouvelle-Orléans. Pendant qu'on l'emmenait en prison, il s'est échappé une seconde fois, tuant un inspecteur de police. C'est alors qu'il a gagné le Wild-West, dans l'espoir de se refaire, car, bien entendu, de son magot il ne lui restait plus un cent. Depuis il commet crime sur crime, et il est grand temps de mettre un terme à sa carrière.

– Vous avez décidé de le capturer ?

– Je me suis juré de le prendre, mort ou vif.

– Vous avez sans doute un compte personnel à régler avec lui.

Le petit homme replet se tut un instant, puis dit :

– Si vous voulez ; mais je n'en parle pas volontiers. Je vous le dirai peut-être un jour, quand nous nous connaîtrons mieux. Car, comme je l'ai dit tout à l'heure, j'espère que nous ferons plus ample connaissance.

– Je l'espère moi aussi, dis-je d'un ton assez réservé.

Le gros chasseur ne sembla pas sensible à l'intonation voulue de ma voix et continua, volubile :

– Je me félicite du hasard qui m'a permis de prendre précisément ce train et de retrouver ainsi, grâce à vous, la trace du bonhomme. J'aurais, certes, de toutes façons, fini par mettre la main sur lui, mais, sans votre concours, j'aurais perdu un temps précieux.

Et comme je protestais, il renchérit :

– Si, si, ne dites pas le contraire. Votre aide m'a été inappréciable... Ainsi, vous avez découvert que le chef des railtroublers montait un cheval moreau. Ce détail m'a mis sur la bonne voie. Je vous dois une fière chandelle... Je vais me lancer immédiatement à la poursuite des bandits.

– Vous êtes un homme de résolutions rapides, fis-je.

– N'est-ce pas ? Eh bien ! voulez-vous m'accompagner ?

– Je ne vois pas en quoi un greenhorn de mon espèce pourrait vous être utile, dis-je sans quitter ma réserve.

– *Pshaw !* oubliez tout ce que je vous ai dit, je vous en prie, et ne m'en gardez pas rancune. Que voulez-vous, quand on est tiré à quatre épingles comme vous, il faut s'attendre à être traité en novice. J'ai rencontré bien des gens dans ma vie, mais je n'avais encore jamais vu personne poser des lunettes sur son nez pour tirer sur un oiseau. Je reconnais m'être trompé sur votre compte, et je vous en demande pardon. Vous ne m'en voulez plus, j'espère.

– N'en parlons plus.

– Alors, venez-vous avec moi ?

Je préférai ne pas m'engager pour le moment.

– Ne feriez-vous pas mieux de vous joindre à ceux qui vont arriver bientôt de la station la plus proche pour donner la chasse aux auteurs de l'attentat ?

– Oh ! je sais à quoi m'en tenir sur leur compte. Quelques dizaines d'ouvriers de la voie, flanqués d'un petit détachement de soldats. Cela ne me dit rien de faire bande avec eux. Un chasseur de l'Ouest vaut mieux qu'une centaine de ces gaillards-là.

– Pourtant beaucoup d'oies viennent à bout d'un cochon, comme disent les Indiens.

– Non, non, vous ne me persuaderez pas. Je suis bien décidé à ne pas les attendre. Quant à vous, je ne veux pas vous influencer, car j'aurais tort de vous cacher que l'expédition comporte quelques risques. Dans ce genre d'aventures, la vie d'un homme ne tient souvent qu'à un fil. Mais, comme j'ai vu que vous n'aviez pas froid aux yeux, je me suis dit que peut-être cette entreprise vous tenterait.

– Elle me tente, en effet, répondis-je. Seulement je n'ai pas l'habitude de me mêler des choses qui ne me regardent pas. Je ne connais pas du tout votre Samuel Haller, je n'ai aucun compte personnel à régler avec lui, et puis...

– Et puis ? insista Walker. Allez jusqu'au bout de votre pensée.

– Eh bien ! je me demande si ma compagnie vous conviendra.

Le petit homme replet cligna malicieusement de l'œil.

– Vous voulez dire que vous n'êtes pas sûr de vous plaire en ma compagnie. Je ne puis répondre à cela qu'une chose : le gros Walker n'est pas homme à se lier d'amitié avec n'importe qui et surtout pas à première vue. Mais, quand il donne son amitié à quelqu'un, vous pouvez être sûr qu'il s'agit d'un garçon tout à

fait exceptionnel et digne d'une confiance absolue. Ses amitiés sont rares, mais solides.

– Je suis un peu comme vous, fis-je. Moi non plus, je ne me lie pas facilement. Le plus souvent et le plus volontiers, je voyage seul. J'estime qu'on ne saurait être assez prudent dans le choix d'un compagnon de voyage.

– Ce n'est pas moi qui vous contredirai.

– Il arrive parfois, insistai-je, qu'on s'endorme dans la savane auprès d'un compagnon de voyage, persuadé qu'on est en sécurité. Et on ne se réveille plus jamais pour cette bonne raison que, pendant la nuit, votre compagnon vous a tranché la gorge pour s'emparer de ce que vous possédez.

C'en était trop. Le gros Walker se fâcha sérieusement :

– *Zounds !* jura-t-il. Si c'est toute la confiance que je vous inspire, alors vraiment...

– Ne vous emportez pas, monsieur Walker, je n'ai pas pensé à vous. Vous êtes un honnête homme, c'est inscrit sur votre visage.

– Alors à quoi rime donc tout ce que vous me racontez ?

– J'ai parlé d'une façon générale, sans faire allusion à vous, qui, non seulement êtes un honnête homme, mais qui avez encore pour mission de poursuivre les criminels. Car je n'ignore pas, monsieur Walker, que vous appartenez à la police.

Le petit homme replet pâlit.

– Quelle drôle d'idée ! balbutia-t-il.

– Une minute, monsieur Walker, mes idées sont peut-être drôles, mais ces idées, j'y tiens. Depuis dix minutes, j'ai la certitude que vous êtes policier... Ce n'est pas un déshonneur, et vous avez tort de protester avec une telle véhémence. Ne sont

admis dans la police que des hommes parfaitement honorables, à ce que je sache. Je reconnais d'ailleurs bien volontiers qu'à en juger d'après votre extérieur vous n'avez rien d'un policier. Et c'est tant mieux, car, si vous aviez l'air d'un policier, vous seriez un bien piètre détective.

– Pourtant, je vous assure...

– Allons donc. Permettez-moi de vous donner à mon tour un bon conseil : tâchez, à l'avenir, d'être un peu plus circonspect, afin que d'autres ne puissent soupçonner ce que je viens de deviner. Si jamais le bruit commençait à se répandre dans la savane que le gros Walker parcourt le Wild-West pour le compte de la police secrète, afin de mettre la main sur quelques individus en rupture de ban avec les autorités, il respirerait bientôt, comme disent les Apaches, le parfum des fleurs du côté de la racine.

– Je vous affirme que vous faites erreur, protesta-t-il encore, mais de plus en plus mollement.

– Tatata ! jouons cartes sur table et nous nous entendrons mieux. Très franchement, votre proposition me séduit, et la perspective de donner une bonne leçon à ces railtroublers m'enchante. Quant aux dangers dont vous me parlez, ils ne sont pas pour m'arrêter. Quand on aime la sécurité par-dessus tout, on reste tranquillement chez soi au lieu de venir dans le Wild-West. Seulement, s'il y a une chose dont j'ai horreur, c'est jouer à cache-cache. Quand je décide de faire route ensemble avec quelqu'un, il faut que je sache très exactement à qui j'ai affaire.

Le gros Walker fronça les sourcils, réfléchit une seconde, puis dit en me regardant droit dans les yeux :

– C'est entendu, Sir, je vous donnerai satisfaction. J'ai, en effet, l'honneur d'appartenir au *Private Detective Corps* de Saint-Louis, à la tête duquel se trouve l'inspecteur en chef Sanler. On m'envoie parfois en service commandé dans la savane,

avec la mission de poursuivre des malfaiteurs qui, comme on dit, ont pris le maquis. Je mène une existence parfois très dure, mais je ne ménage pas mes efforts pour remplir convenablement les tâches qu'on me confie. Mon métier, je le sais, répugne à certains, chose que je comprends aisément ; toutefois j'estime que je n'ai pas à rougir de ma profession, puisque je n'accepte que les missions que je juge dignes de moi.

– Je n'ai aucun parti pris à l'égard de votre profession, dis-je, encore que vous soyez le premier chasseur de la savane qui ait mis son expérience au service de la police.

– C'est bien possible, car je n'en connais pas d'autre. J'ai d'ailleurs des raisons assez particulières de faire ce métier. Je vous en parlerai un jour, quand nous aurons plus de temps devant nous. En tout cas, c'est une bien triste histoire, puisqu'il s'agit de la fin tragique de deux êtres qui me furent très chers.

Que de fois n'ai-je pas entendu de semblables paroles dans la savane ! La plupart des chasseurs célèbres, et les meilleurs d'entre eux, ont choisi l'existence pleine de dangers du Wild-West à seule fin de venger quelque crime qui avait frappé leurs familles et détruit leur bonheur.

– Maintenant que vous savez à qui vous avez affaire, reprit Walker, répondez-moi ouvertement voulez-vous, oui ou non, vous joindre à moi ?

– Tope-là ! voici ma main. Soyons bons amis, monsieur Walker, et espérons que nos efforts conjugués porteront leurs fruits.

– Merci. Je ferai, en tout cas, tout ce qui est en mon pouvoir. Mais ne m'appelez plus « monsieur » Walker, mais simplement Fred, comme tous mes amis. C'est plus simple et aussi plus court. Et, moi, puis-je savoir à mon tour votre nom ?

Je me nommai, en oubliant volontairement d'y ajouter mon surnom, le seul sous lequel j'étais connu dans la savane. Je

pensais, en effet, que j'aurais toujours le temps de lui révéler mon identité tout entière.

– Appelez-moi désormais Charles, ajoutai-je. Mais tenez, voici que la réparation de la voie est terminée. Le train va sans doute pouvoir repartir.

En effet, quelques voyageurs remontaient déjà en voiture.

– C'est bien, nous allons partir nous aussi de notre côté. Mais d'abord je vais chercher Victory.

– Victory ? Qui est-ce ?

– C'est mon cheval. Il ne paie pas de mine, mais il a de solides qualités, et je tiens beaucoup à lui. Il me porte depuis une dizaine d'années, et je n'accepterais pas de l'échanger contre le meilleur coursier du monde. À propos, avez-vous laissé des bagages dans le compartiment ?

– Non, rien. J'ai tout ce que je possède sur moi. Prévenons-nous nos compagnons de voyage que nous allons les quitter ?

– C'est complètement inutile. Moins ils seront renseignés, mieux cela vaudra.

Il s'approcha du wagon de marchandises où se trouvait son cheval et demanda au contrôleur de l'ouvrir. Le remblai était à cet endroit étroit et élevé, et je me demandais comment il allait procéder pour faire descendre sa bête. Cependant Walker ne parut pas embarrassé le moins du monde et s'écria :

– Hep ! Victory, *come on !*

À l'appel de son maître, Victory passa la tête dans l'ouverture et sembla explorer le terrain. Puis, rejetant ses grandes oreilles en arrière, il prit brusquement son élan, sauta avec une souplesse étonnante et, la seconde d'après, il atterrissait au bas du remblai.

Les témoins de cette scène ne purent réprimer un cri d'admiration, tant la performance de cette bête était remarquable. Victory sembla apprécier cet hommage, agita sa queue et fit entendre un hennissement joyeux.

Le nom de Victory convenait d'ailleurs assez mal à cette bête, d'aspect en somme minable. Âgée d'au moins quinze ans, sinon davantage, avec ses oreilles tombantes, ses poils clairsemés et ses côtes saillantes, la monture de mon nouvel ami présentait une singulière ressemblance avec la vieille Tony de Sans-Ears, dont j'ai longuement parlé dans un précédent ouvrage. Mais, au cours de mes longues pérégrinations dans la savane, j'avais appris à me méfier des apparences, et je ne doutai pas que, du moment que Walker tenait tant à lui, Victory devait être un cheval d'élite, sobre, intelligent et courageux. Mon impression devait, d'ailleurs, être confirmée par la suite.

Victory était sellé et harnaché, ce qui permit à Walker de le monter aussitôt. Nous nous dispensâmes de prendre congé de nos compagnons de voyage, et nous quittâmes le convoi sans rien révéler à personne de nos intentions : Je dois d'ailleurs dire que notre départ passa à peu près inaperçu. D'un naturel peu curieux, les Américains se mêlent rarement des affaires des autres. Nos compagnons ne nous connaissant point, nos projets ne pouvaient les intéresser.

Après avoir fait quelques centaines de pas, Walker s'arrêta.

– Vous voyez, maintenant, Charles, que c'est tout de même regrettable de ne pas vous être pourvu d'une monture. Nous faisons une drôle de caravane ensemble, et nous sommes réduits à n'avancer que bien lentement. Je ne demanderais pas mieux que de vous céder Victory de temps en temps, mais il ne se laisserait jamais monter par vous... Je suis la seule personne qu'il ait jamais toléré sur son dos.

– Il consentira peut-être à faire exception pour moi, risquai-je.

– J'en serais ravi, mais je suis sûr du contraire. Vous arriverez peut-être à vous mettre en selle, mais, aussi bon cavalier que vous puissiez être, cette bête têtue profitera de votre premier moment d'inattention pour vous désarçonner.

– Alors tant pis, j'y renonce. D'ailleurs, je ne tiens pas à engager une lutte avec votre cheval : cela nous fatiguerait trop tous les deux.

– C'est exactement ce que je pense. Ainsi, vous êtes condamné à aller à pied jusqu'à ce que je puisse vous capturer un mustang. Cela nous fera perdre du temps, mais tant pis ! Tiens, entendez-vous la locomotive siffler ? Tout le monde a repris sa place, le train va repartir.

En effet, le mécanicien donna de la vapeur, les roues s'ébranlèrent, et le « cheval de feu », comme disent les Indiens, prit son élan. Accélérant peu à peu son allure, il disparut bientôt à l'horizon, et seul un panache de fumée révéla encore un instant son passage dans le silence de la savane.

Nous poursuivions notre chemin, et je m'efforçais de régler mon pas à l'allure de Victory.

– Ne vous époumonez pas, dit Walker. Je vais retenir un peu ma bête, et nous marcherons plus doucement...

– N'en faites rien, répondis-je. J'ai toujours beaucoup pratiqué la course à pied, et les marches forcées ne sont pas pour m'effrayer. Un jour, je me suis amusé à essayer de rééditer l'exploit du coureur de Marathon, et, ma foi, j'ai fait mes quarante kilomètres en bien moins de trois heures. Évidemment, cela m'a passablement éreinté, et je n'aurais pas pu recommencer tout de suite. Ce que je fais maintenant est bien moins difficile.

– Donnez-moi au moins vos fusils, ils sont bien lourds.

– Un bon chasseur ne se sépare jamais de ses armes. Allons, continuons.

– *Well*, allons-y.

Je jetai ma couverture sur mon épaule, passai mes fusils en bandoulière et, côte à côte avec Victory, je m'engageai sur la piste des bandits.

La poursuite des railtroublers commençait...

CHAPITRE III

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

La piste des railtroublers était si nette que nous n'avions aucune peine à la suivre. Perpendiculaire à la ligne de chemin de fer, elle descendait le plateau dans la direction de l'est, puis s'engageait résolument vers le nord.

Nous la longeâmes à marche forcée jusqu'à midi. Nous fîmes halte alors pour nous restaurer un peu et laisser Victory paître à sa guise et se délasser. Nous n'avions que fort peu de provisions de bouche, car aucun de nous n'avait songé à s'en munir. Peu importait d'ailleurs, car un chasseur de l'Ouest, du moment qu'il possède un fusil et des cartouches, ne risque pas de mourir d'inanition dans la savane. Or ma cartouchière était pleine, et j'avais des armes de choix. Nous consommâmes donc sans scrupules les derniers sandwiches, certains qu'au cours de l'après-midi nous pourrions nous procurer de la nourriture.

La région que nous traversions était fortement boisée et accidentée. La piste, que nous avions reprise, longeait maintenant une petite rivière. Le sol était, par endroits, couvert d'une herbe dense, où l'empreinte des chevaux était parfaitement visible, si bien que nous pouvions suivre notre chemin sans nous arrêter une seule fois.

Vers la fin de l'après-midi, j'aperçus sur la berge un raton laveur et épaulai aussitôt. Ma balle le coucha mort, et le problème du dîner se trouva du coup résolu, car ce petit mammifère, que les Américains appellent *racoon*, a une chair succulente, très appréciée des chasseurs de l'Ouest.

À la tombée de la nuit, nous fîmes halte près d'un ravin, dont l'entrée était cachée par un écran de cotonniers...

Après avoir inspecté les environs, nous jugeâmes que nous pouvions, sans crainte d'être découverts, allumer un feu et faire rôtir notre viande. L'endroit était si bien abrité qu'il nous parut inutile de monter la garde à tour de rôle pendant la nuit, précaution que je n'aurais pas négligée si notre campement avait offert moins de sécurité.

Nous fîmes un excellent repas et nous nous étendîmes sur l'herbe après que Fred eut donné des soins à son fidèle Victory.

Le lendemain nous repartîmes dès l'aube et, dans les premières heures de l'après-midi, nous atteignîmes l'endroit où les bandits avaient passé la nuit. Nous constatâmes immédiatement qu'ils avaient allumé en pleine savane plusieurs feux de camp, sans le moindre souci de se dissimuler. Or il leur aurait suffi de faire quelque huit cents mètres de plus pour gagner un fourré qui leur aurait offert un campement bien plus discret.

Il était donc évident que les bandits ne faisaient pas grand cas de leurs éventuels poursuivants, ce qui semblait confirmer mon hypothèse sur leurs projets futurs.

Après s'en être éloignée légèrement pour raccourcir une boucle, la piste rejoignait de nouveau la rivière, dont le lit serpentait au milieu d'une plaine où la savane faisait place peu à peu à la forêt vierge.

Nous examinâmes alors la piste. Elle datait de la veille au soir ; les railtroublers avaient donc une journée d'avance sur nous. Nous étions, par conséquent à distance suffisante pour ne pas risquer une rencontre de nuit, et, comme la région semblait complètement déserte, nous nous sentions pour l'instant en parfaite sécurité.

Nous étions occupés à chercher un lieu propice pour y passer la nuit quand, tout à coup, un bruit me fit sursauter.



Débouchant d'un massif, montant un cheval noir et en conduisant par la bride un autre, lourdement chargé, un Indien venait de surgir à une trentaine mètres devant nous.

Il nous aperçut aussitôt, glissa prestement de son cheval et se plaça derrière lui, de sorte que sa monture formait un bouclier vivant au cas où nous aurions essayé de tirer sur lui. De son côté, il mit son fusil en joue et le braqua sur nous.

Toute cette scène se passa en bien moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire, de sorte que je ne pus même pas distinguer ses traits et que, seule, sa silhouette frappa mon regard.

Avec une souplesse qui contrastait avec sa corpulence, Fred imita l'exemple du guerrier rouge et se rangea derrière Victory. Quant à moi, faute de cheval, je perdis deux précieuses secondes, le temps de me précipiter vers les arbres les plus proches et de me placer derrière un tronc.

Ce retard, si minime fut-il, faillit me coûter la vie, car déjà l'Indien avait fait feu dans ma direction et, si la balle était partie une fraction de seconde plus tôt, elle m'aurait traversé le cœur. Mais elle ne fit que traverser ma manche et alla se ficher dans le tronc de l'arbre.

La manœuvre de notre agresseur était parfaitement claire ; il s'était immédiatement rendu compte que j'allais me réfugier derrière un arbre et qu'une fois là je me trouverais dans une situation infiniment plus avantageuse que mon compagnon. S'il engageait la lutte contre ce dernier, je pourrais, en avançant à la faveur des arbres, l'attaquer dans le dos et l'abattre facilement.

J'allais déjà épauler mon fusil pour riposter au coup qui m'avait manqué de si peu, quand, tout à coup, je baissai mon arme.

Les chasseurs du Wild-West savent que, tels les êtres humains, chaque fusil possède sa voix propre. Il n'est certes pas facile de distinguer la détonation d'une arme à feu de celle d'une

autre, mais la vie dans la savane aiguise tous les sens et en particulier l'ouïe. Quand on a souvent entendu la voix d'un fusil, on finit par la reconnaître entre mille autres. Il arrive ainsi fréquemment que deux amis se reconnaissent à une distance qui ne leur permet même pas de se voir, grâce au timbre de leurs armes.

C'est justement ce qui venait de se produire. Le fusil qui avait failli m'ôter la vie, je le connaissais aussi bien que l'arme que je venais d'épauler. Il appartenait à Winnetou, le glorieux chef des Apaches, qui, le premier, m'avait initié aux secrets de la savane et qui, depuis, était devenu mon ami le plus cher.

Au même moment, cependant, un doute traversa mon esprit : si j'étais sûr de reconnaître l'arme, pouvais-je l'être aussi quant à l'identité du tireur. Winnetou aurait pu faire don de son fusil à un de ses congénères, car échanger ses armes avec un ami est chose assez fréquente dans le Wild-West, ou encore avoir été obligé de l'abandonner dans quelque dramatique aventure. Décidé à en avoir le cœur net, j'interpellai l'Indien dans le dialecte apache :

– *Toselkhita, shi shteke.* (Ne tire pas, je suis un ami.).

– *To tistsa ta ti. Ni penivil* (J'ignore qui tu es. Sors de ta cachette), répondit-il.

– *Ni Winnetou, natan shis inté ?* (N'es-tu pas Winnetou, le chef des Apaches ?)

– *Ha-au* (C'est moi), s'écria-t-il.

Aussitôt je bondis de derrière mon arbre et courus vers lui.

– Charlie ! s'écria-t-il.

Il ouvrit ses bras et me serra contre sa poitrine.

– *Charlie, chi chteke, chi nta-ye* ! (Charlie, mon ami, mon frère !) dit-il tout à la joie de nous retrouver. *Chi inta ni inta chi itchi ni itchi*. (Mes yeux sont tes yeux, mon cœur est ton cœur.).

Moi aussi j'étais profondément ému de cette rencontre. Rien n'aurait pu me procurer une joie plus grande. Winnetou était pour moi plus qu'un ami, un frère, comme si un même sang avait coulé dans nos veines.

Lorsqu'il eut dominé son émotion, il se tourna vers Walker, dont, sur le moment, il avait complètement oublié l'existence.

– *Ti-ti uts ?* (Quel est cet homme ?) me demanda-t-il en désignant le gros chasseur, qui se dirigeait vers nous, l'air épanoui.

– *Aguan ute ncho, ehi chteke ni chteke*. (C'est un brave homme qui est de mes amis, et qui sera aussi des tiens), dis-je.

– *Ti tenlye aguan ?* (Comment s'appelle-t-il ?)

– *The thick Walker*, dis-je en anglais pour présenter mon compagnon.

Fred tendit avec empressement la main à Winnetou, qui la serra vigoureusement.

– L'ami de mon frère blanc est aussi mon ami. Nous nous serions peut-être exterminés mutuellement, mais heureusement Charlie avait reconnu la voix de mon fusil, comme d'ailleurs j'aurais reconnu celle du sien. Que font mes amis dans ces parages ?

– Nous poursuivons nos ennemis dont la trace se voit encore sur l'herbe, répondis-je.

– Je venais justement de remarquer ces empreintes et je me proposais de les examiner. J'arrive de l'Est, et mon chemin mène le long de cette rivière. Quels sont donc les hommes auxquels vous donnez la chasse ?

– Un groupe de blancs accompagnés de trois Ogellalahs.

À ces mots Winnetou fronça les sourcils. Puis il posa la main sur le tomahawk qui brillait dans sa ceinture et dit :

– Les fils des Ogellalahs sont des crapauds. Ils se terrent dans des trous où ils se sentent en sécurité. Mais qu'ils sortent de leur repaire, et Winnetou les écrasera.

Puis il se tourna vers moi et d'une voix adoucie :

– Winnetou demande à son frère Charlie la faveur de l'accompagner. Il veut poursuivre ces lâches à ses côtés.

L'aide de Winnetou valait bien celle de toute une équipe de chasseurs. Nous n'aurions pu rêver concours plus précieux pour notre expédition.

– Le chef des Apaches est le bienvenu, il est pour nous comme le chaud rayon du soleil par une froide matinée d'hiver. Nous sommes heureux qu'il consente à nous accompagner.

– Mon arme, c'est votre arme, ma main, c'est votre main et ma vie, c'est votre vie, fit-il solennellement. J'ai parlé. *Howgh !*

L'Apache avait visiblement fait une grosse impression sur Fred. Ce magnifique type d'Indien, noble et racé, ne pouvait qu'inspirer une vive admiration à un chasseur de la savane.

D'une taille à peine, supérieure à la moyenne, rien en apparence ne révélait en Winnetou une vigueur exceptionnelle. Mais le corps était harmonieusement proportionné, les membres déliés et nerveux, les mouvements souples et précis.

Winnetou était vêtu et armé de la même façon que lorsque nous nous étions quittés, quelques mois auparavant, au bord du Rio-Pecos, au terme d'une chevauchée mouvementée à la poursuite de deux pirates de la savane.

L'équipement du chef des Apaches était fort simple : à sa ceinture, brillait un couteau Bownie, arme par excellence des hommes de l'Ouest ; à son cou pendait un sachet de remèdes et le calumet de paix fait de terre sacrée. Ses cheveux tressés étaient disposés en casque et surmontés d'une plume d'aigle, insigne des chefs. Il tenait à la main son fusil à double canon.

– Que mes frères prennent place près de moi, dit le jeune Indien, nous allons satisfaire aux usages de la savane et fumer ensemble le calumet de paix.

Il s'assit sur l'herbe, ouvrit une poche de sa ceinture, en sortit un peu de tabac mélangé à des feuilles de chanvre et en bourra son calumet. Nous nous assîmes à ses côtés.

La cérémonie qui allait se dérouler était, dans l'esprit de l'Apache, destinée à confirmer l'alliance que j'avais conclue autrefois avec lui ; je savais qu'il aurait été inutile de chercher à tirer de Winnetou la moindre précision sur ses projets avant d'avoir obéi à cet usage sacré de sa race. Certes je connaissais assez bien Winnetou pour savoir qu'il ne partageait plus les croyances superstitieuses de ses frères, propagées par des sorciers sans scrupules ; il continuait cependant à observer certaines coutumes indiennes et se faisait même un point d'honneur à rester fidèle aux traditions séculaires de son peuple.

Après avoir allumé sa pipe, il se leva, envoya une bouffée de fumée vers le ciel, une autre vers le sol et quatre vers les quatre points cardinaux. Puis, s'étant rassis, il me tendit le calumet en disant :

– Que le Grand Esprit entende mon serment : mes frères sont comme moi et je suis comme mes frères. Nous sommes amis, unis dans le chagrin et dans la joie.

Je pris le calumet et, me levant à mon tour, je tirai six bouffées de fumée, en imitant les gestes de mon frère rouge.

Après quoi, je pris la parole à mon tour :

– Le Grand Manitou que nous vénérons règne sur la terre et dans les cieux. Il est notre père à tous, nous sommes des frères et, en vrais frères, nous nous soutiendrons au moment du danger. Le calumet de paix a scellé à nouveau notre ancienne alliance.

Je passai alors le calumet à Walker, qui, à son tour, envoya la fumée dans les six directions et dit :

– J'ai devant moi le grand Winnetou, le chef illustre des Mescalleros, des Mimbrenios et des Apaches. J'ai avalé la fumée de sa pipe et je suis devenu son frère. Nous sommes unis maintenant par une alliance indestructible.

Il se rassit et rendit le calumet à l'Apache, qui continua à le fumer. Ayant ainsi satisfait à la coutume indienne, nous pouvions parler librement.

– Et maintenant, je prie mon frère Charlie de me raconter ce qui lui est arrivé depuis que nous nous sommes quittés. A-t-il connu de nombreuses aventures ?

Je lui dis brièvement, quitte à revenir plus tard sur les détails, que bien des choses m'étaient effectivement arrivées depuis notre séparation. Il saisit que ma réticence était due à la présence de Walker, et aussitôt il changea de sujet.

– Comment mon frère a-t-il découvert la piste des Ogellalahs ?

Je relatai en quelques mots les circonstances dans lesquelles nous avions découvert l'attentat sur la voie ferrée et notre résolution de châtier les coupables. Puis je demandai à mon tour.

– Puis-je, à mon tour, savoir pourquoi mon frère Winnetou a quitté le wigwam de son père et poussé si loin dans le terri-

toire de chasse des Sioux ? Les relations entre Apaches et Sioux sont assez tendues à ma connaissance.

Il tira une bouffée de son calumet avant de me répondre :

– L'orage précipite sur la terre l'eau des nuages, mais le soleil l'attire à nouveau vers les hauteurs. Ainsi en va-t-il dans la vie des hommes. Que peut dire Winnetou des lunes à jamais révolues ?

Dans le langage des Indiens, ainsi que dans celui de certains peuples d'Orient, lune est synonyme de mois, ce qui est fort compréhensible.

Sa réponse vague ne me satisfit cependant pas et j'insistai pour avoir plus de précisions. Il me les fournit avec cette concision qui lui était propre :

– Un chef des Sioux avait gravement outragé Winnetou. Celui-ci se lança à sa poursuite et prit son scalpe. À son tour, il fut alors poursuivi par les guerriers sioux, mais il effaça ses traces et revint vers les wigwams de ses ennemis. Là il réussit à ravir leurs trophées, qui se trouvent maintenant sur le dos de la monture du chef mort. Voilà.

En ces quelques phrases dépouillées et presque sèches, le jeune Indien résumait toute une épopée. Des semaines durant, il avait chevauché dans la trace de son ennemi, des bords du Rio Grande dans le Sud jusqu'au Milk River dans le Nord, à travers la prairie et la forêt vierge, puis, après l'avoir abattu dans un combat loyal, il avait pénétré dans le camp fortifié d'une tribu hostile, risquant cent fois la mort et les pires tortures. Et le ton presque impersonnel et indifférent sur lequel il évoquait cette héroïque aventure montrait bien la simplicité de ce guerrier intrépide.

Brusquement il changea de sujet :

– Mes frères blancs me disent qu'ils poursuivent des Ogellalahs et leurs alliés blancs, que mon frère Charlie appelle rail-troublers. Pourtant je ne vois qu'une seule monture pour eux deux.

– Je comptais justement m'en procurer une en capturant un mustang, dis-je.

– Le chef des Apaches a rencontré, à une demi-journée de marche d'ici, un troupeau de mustangs, mais ce serait une perte de temps que de chercher à le rejoindre. Mon frère Charlie fera mieux de prendre le cheval du chef Sioux. Il est dressé à l'indienne, mais il ne sera pas trop difficile à monter, je pense.

Une fois, déjà, Winnetou m'avait fait don d'un pur sang de grande valeur. J'éprouvais quelque scrupule à accepter à nouveau un cadeau aussi précieux.

– Je remercie de tout cœur mon frère rouge, répondis-je, mais je suis décidé à capturer un mustang. D'ailleurs la monture du chef Sioux est chargée et, sans elle, Winnetou ne pourrait transporter ses trophées.

Le chef des Apaches secoua énergiquement la tête :

– Winnetou n'accepte pas le refus de son frère. Charlie oublie que tout ce qui appartient à Winnetou lui appartient aussi. Quant aux trophées, de toutes façons, Winnetou ne peut les emporter dans la poursuite des Ogellalahs. Il va les enterrer ici et reviendra les chercher plus tard. Donc rien ne s'oppose à ce que mon frère blanc monte le cheval du chef Sioux. *Howgh !*

Persévérer dans mon refus, ç'aurait été froisser Winnetou. Force me fut donc d'accepter ce superbe cadeau.

Le cheval conquis par Winnetou était un coursier magnifique, à la crinière abondante, robuste et pourtant nerveux, dressé sans doute selon les meilleures méthodes indiennes.

– Quelle bête merveilleuse ! fit Fred admiratif. Vous ne trouveriez pas facilement sa pareille dans la savane. L'ennuyeux, c'est qu'elle ne soit pas sellée. Car je ne vous vois pas très bien assis sur le bât dont elle est harnachée.

– Ne vous en inquiétez pas, mon cher ami. Vous n'avez donc jamais vu des Indiens confectionner une selle avec un bât ? Je crois pouvoir y arriver moi-même, à condition de me procurer une peau de bête.

Winnetou m'approuva.

– Mon frère Charlie a raison. Dès demain, nous fabriquerons une selle convenable... Le chef des Apaches a relevé non loin d'ici la trace d'un loup de montagne, et nous l'aurons tué avant que le soleil se couche. Mes frères ont-ils quelques vivres ?

Je répondis affirmativement et il poursuivit :

– C'est parfait. Cela nous évitera une perte de temps et nous pourrons nous mettre immédiatement à la chasse au loup. Dès que nous l'aurons abattu, nous camperons et nous enterrerons les trophées sioux. Aux premières lueurs de l'aube, nous nous mettrons à la poursuite des railtroublers. Ils ont détruit le sentier du cheval de feu et provoqué la mort des innocents pour les piller. Selon la loi de la savane, ils méritent la mort, et c'est notre devoir de les châtier. Le Grand Manitou ne leur pardonnera pas leur crime, et il nous permettra de les atteindre. Howgh !

Nous quittâmes l'endroit où un heureux hasard nous avait si miraculeusement réunis, Winnetou et moi. Nous remontâmes un peu le cours de la rivière, puis nous nous enfonçâmes résolument dans la forêt, où nous ne tardâmes pas à découvrir la trace du loup. Après une brève poursuite, nous rattrapâmes l'animal, et Winnetou l'abattit d'un seul coup de fusil. Le loup appartenait à cette espèce que les Peaux Rouges appellent coyotes, mot qui figure dans tant de locutions indiennes.

Bientôt nous étions assis autour d'un bon feu de camp, occupés à confectionner une selle à mon usage. Le procédé ne m'était pas inconnu, mais, sans l'expérience et l'adresse de Winnetou, l'opération m'aurait donné bien du mal. Grâce à lui, en moins d'une heure, la selle fut prête et nous pûmes nous coucher. Par précaution, nous montâmes la garde à tour de rôle.

Le lendemain matin, nous enfouîmes les trophées de Winnetou : une somptueuse panoplie indienne et plusieurs de ces sachets de « remèdes » qui jouent un rôle si important dans la religion des Peaux-Rouges.

Après avoir marqué l'endroit d'un signe qui nous permettrait de le retrouver facilement le moment venu, nous repartîmes sur la piste des bandits. Ceux-ci auraient sans doute ri en apprenant que trois hommes avaient conçu l'audacieux projet de leur demander des comptes, à eux qui étaient dix-fois plus nombreux, et qu'ils étaient fermement résolus à les vaincre et à leur faire expier leurs crimes...

CHAPITRE IV

DEVANT LE CAMP ENNEMI

Dès le lendemain matin, quelques heures m'avaient suffi pour me rendre compte de l'excellence de ma monture. C'était un pur sang nerveux et plein de fougue, d'une endurance exceptionnelle par surcroît. Certes, un cavalier peu familiarisé avec les méthodes de dressage indiennes aurait eu du mal à le monter et aurait risqué de se laisser désarçonner à tout instant, mais, lors de mon séjour dans le camp des Apaches[23], j'avais eu l'occasion de m'initier à l'équitation indienne, si différente de la nôtre. Bientôt je sentis ma monture obéir à la moindre pression de mes genoux, et, de mon côté, j'appris si vite à prévoir et à comprendre les moindres réactions que bientôt monture et cavalier ne formèrent plus, en quelque sorte, qu'un seul être.

À plusieurs reprises, Fred Walker m'avait d'abord jeté des regards narquois, persuadé d'avance que je sortirais vaincu de cette lutte muette qui s'engage toujours entre un cavalier et une monture qui ne se connaissent pas, et c'est avec un étonnement non dissimulé qu'il constata peu à peu que le cheval sioux et moi nous faisions excellent ménage.

Ce n'était pas là, d'ailleurs, la seule source d'étonnement du chasseur-détective. Mon amitié avec le célèbre chef apache lui en imposait beaucoup et l'intriguait visiblement. Il se demandait sans doute par quel miracle ce nouveau venu de la savane que j'étais pour lui avait pu lier une aussi solide amitié avec un

---

[23] Voir *Le Trésor des Montagnes Rocheuses*.

des personnages les plus fameux du Wild-West. Il s'abstint cependant de me poser des questions, retenu en partie par une sorte de fierté, en partie par la discrétion professionnelle. Car la fameuse indiscrétion des Yankees ne s'applique qu'aux affaires, à la vie professionnelle, et ils se montrent au contraire tout réservés dès qu'il s'agit de la vie privée et des relations d'autrui.

De mon côté, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la résistance de Victory devant les épreuves auxquelles le soumettait cette course sur le sol rocailleux, qui aurait usé rapidement les forces d'un animal moins bien entraîné. Aussi, malgré toutes les difficultés du terrain, pouvions-nous avancer à une cadence assez rapide.

Vers midi, nous découvrîmes l'emplacement du campement de nuit des railtroublers, qu'ils avaient dû quitter six heures environ auparavant, à en juger par l'état de leurs traces. Ainsi donc l'avance qu'ils avaient sur nous se réduisait désormais assez vite.

La piste s'écarta bientôt de la rivière pour s'engager dans une gorge, au fond de laquelle serpentait un ruisseau. Nous nous restaurâmes à la hâte et, à notre tour, nous enfonçâmes dans le ravin.

Le chemin devenait de plus en plus malaisé et, sur le gravier que nous foulions, les traces disparaissaient souvent pendant plusieurs centaines de mètres pour ne réapparaître que lorsque les cailloux découvraient un peu de sol humide.

Winnetou se mit alors à examiner la piste avec plus d'attention, mettant même pied à terre de temps en temps pour la regarder de plus près. Je devinais ses pensées.

Lors d'une de ces haltes, il se tourna vers moi.

– *Uff !* Qu'en pense mon frère Charlie ? Où nous conduira ce sentier ?

– D’abord à la crête de la montagne, dis-je en souriant.

– Et après ?

– Après, il descendra l’autre versant de la montagne. Nous n’aurons d’ailleurs pas à le suivre pendant longtemps, car le moment où il faudra nous arrêter est proche.

– Mon frère blanc dit vrai, mais ne veut-il pas exposer plus clairement sa pensée ?

– Il faudra nous arrêter, car bientôt nous serons arrivés au terme de cette piste : le camp des Ogellalahs vers lequel se dirigent les railtroublers.

Winnetou acquiesça de la tête.

– Mon frère Charlie a le regard perçant de l’aigle et la subtilité du renard. Il a raison.

Ce disant, il remonta en selle et se remit en route. Mais, à partir de ce moment, nous ralentîmes notre allure.

– Que disiez-vous tout à l’heure ? demanda Walker en amenant Victory tout près de ma monture. Nous nous approchons déjà du camp des Ogellalahs ?

– C’est exact, nous n’en sommes plus loin. N’ai-je pas attiré, hier, votre attention sur ce fait extraordinaire que trois Peaux-Rouges se sont joints à un groupe d’une vingtaine de blancs ?

– Je ne vois pas le rapport.

– Pourtant, il en existe un, et, s’il vous échappe, vous m’obligerez à vous traiter à mon tour de greenhorn.

– *Haig-Ho !* Voilà qui est un peu fort ! Et pourquoi, s’il vous plaît ?

– Réfléchissez un peu. Ne croyez-vous pas qu'une petite bande de railtroublers risque trop à se livrer à sa criminelle besogne si elle ne peut compter sur l'appui de quelques complices rouges ?

– C'est évident !

– Mais ces complices rouges, qui sont nécessairement plus nombreux qu'eux, puisque la solution la plus simple est de s'assurer la protection d'une tribu, leur ont certainement posé des conditions. Vous êtes d'accord là-dessus, n'est-ce pas ?

– Cela tombe sous le sens.

– Ces conditions concernent évidemment le partage du butin. Toutes les fois que nos railtroublers commettent un crime, ils doivent probablement abandonner à leurs protecteurs une partie des objets ou de l'argent sur lesquels ils ont mis la main. Les trois Ogellalahs qui les ont assistés pendant l'attentat étaient sans nul doute chargés de recueillir la part des complices rouges.

– Mais pourquoi n'étaient-ils que trois ?

– Sans doute estimaient-ils que cet exploit ne justifiait pas un plus grand déploiement de forces. Mais cela ne signifie pas forcément que les Ogellalahs se contentent d'un rôle passif dans cette sinistre collaboration. J'ai d'ailleurs là-dessus une idée personnelle, dont je vous parlerai plus tard. En tout cas, je pense comme Winnetou que nos estimables frères de race ont rejoint, à un endroit dont nous ne sommes plus très éloignés, le gros des guerriers rouges dans le camp de ceux-ci. C'est là que le butin sera définitivement distribué et les projets de nouvelles campagnes débattus.

– Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il y aura de nouvelles campagnes ?

– Ma foi, rien n’encourage autant qu’un succès. Or cette expédition a tout l’air d’avoir bien réussi.

Le gros Walker fronça les sourcils. Puis d’un ton incrédule :

– Mon cher Charlie, vous vous égarez dans des considérations philosophiques... Souvent vos déductions sont assez ingénieuses, j’en conviens, et vous ne manquez certainement pas de perspicacité. Mais, dès que vous abandonnez le terrain des réalités pour vous lancer dans la spéculation pure, je ne vous suis plus.

– Pourtant ce que je viens de vous dire relève de la logique la plus simple. Ce n’est pas la première fois que je piste des bandits de la savane de cette espèce, bien que ce ne soit pas là mon métier. D’autre part, je suis assez familiarisé avec la mentalité des Indiens. Pour deviner leurs projets, il suffit d’ailleurs de se mettre à leur place et d’essayer de réfléchir un peu.

– Où voulez-vous en venir ?

– Eh bien ! une fois admis que les railtroublers, soutenus par les Ogellalahs ne s’en tiendront pas à ce premier crime, tâchons de chercher contre qui sera dirigé leur prochain attentat.

– Voilà maintenant que vous allez jouer à l’oracle.

– Pas du tout, je continue simplement à raisonner. À qui le personnel de notre train a-t-il annoncé la nouvelle de l’agression ? Il n’est pas difficile de deviner que c’est la station la plus proche qui a été alertée la première. Et les railtroublers l’ont certainement prévu, tout comme nous.

– Je vous l’accorde.

– À la nouvelle de l’agression, la plupart des hommes capables de porter les armes qui se trouvaient dans cette station ont dû se mettre en route vers le lieu de l’attentat, avec l’intention de poursuivre les criminels. Quelle conclusion faut-il en tirer d’après-vous ?

– Eh bien ! simplement qu'ils auront du mal à les rattraper, puisque les bandits et leurs acolytes rouges disposent d'une forte avance.

– Et, moi, j'en tirerai encore une autre : à savoir que la station la plus proche, celle d'Echo Cañon, est actuellement à peu près sans défense.

– *Egod !* Je commence à saisir le fond de votre pensée.

– À la bonne heure ! Ajoutez maintenant à cette hypothèse – puisque ce n'est là qu'une hypothèse – que les Ogellalahs ont déterré leurs tomahawks et qu'ils sont sur le sentier de la guerre. Nous en avons la preuve dans les traces de peinture qu'ils ont laissées sur le sol. Ils comptent donc faire la guerre aux blancs, et j'ai comme une idée que ce sont les habitants d'Echo Cañon qui seront visés les premiers. Mais assez discuté. Nous voici arrivés à la source de notre ruisseau. Nous allons maintenant avoir à monter une côte assez rude, et il nous sera difficile de parler.

Nous avancions à flanc de montagne sur un chemin escarpé et parsemé d'obstacles. Après une demi-heure de marche laborieuse, nous atteignîmes un plateau, et nos chevaux purent enfin souffler un peu. La piste descendait maintenant vers une vallée que nous gagnâmes rapidement. Les traces suivaient une ligne parallèle au cours d'eau qui longeait cette vallée, dans la direction de l'Est.

À quelque temps de là, les empreintes s'éparpillèrent en se multipliant. C'est là que les bandits avaient fait halte à midi. Les restes de leur repas, épars sur le sol, confirmaient notre hypothèse qu'ils étaient tout près du but de leur voyage. Des os à moitié rongés montraient qu'ils n'étaient pas soucieux de ménager leurs provisions, sûrs de pouvoir bientôt les renouveler.

La piste tourna vers le nord, traversa plusieurs vallées. À mesure que nous avancions, les traces devenaient plus fraîches.

Nous devions user maintenant de mille précautions, car, à chaque pas, nous risquions de nous heurter à l'ennemi.

Vers le soir, nous atteignîmes le sommet d'une montagne, après avoir longé un sentier étroit, à peu près impraticable. Nous y fîmes une brève halte pour permettre à nos chevaux de souffler, et Winnetou partit en avant en éclaireur. Brusquement, il arrêta sa monture et leva le bras.

– *Uff !* nous fit-il de loin en étouffant sa voix.

Nous accourûmes et tournâmes nos regards du côté que nous indiquait l'Apache.

À nos pieds s'étendait une vallée assez profonde, que nous aurions mis une heure environ à traverser. Elle était à peu près dénuée d'arbres, à l'exception de quelques buissons, mais entièrement couverte d'un vert tapis d'herbe.

Au milieu de la vallée se dressaient, disposées en cercle, une trentaine de tentes indiennes, parmi lesquelles régnait une grande animation.

– Voilà le camp des Ogellalahs, dit Winnetou.

Nous nous trouvions effectivement devant la forteresse de l'ennemi, et c'est avec un vif intérêt que nous observions les allées et venues des alliés des railtroublers.

Une dizaine de Peaux-Rouges étaient occupés à préparer un repas sur un feu de camp, cependant que d'autres s'affairaient autour des tentes. À l'extrémité du camp, nous aperçûmes le squelette d'un buffle dont la chair séchait, pendue sur des cordes attachées à des pieux.

À quelque distance du camp, les chevaux des guerriers paissaient paisiblement.

– Ils sont plus nombreux que je ne pensais, dit Fred en désignant les Indiens.

Il se mit en devoir de dénombrer les tentes, puis se tournant à nouveau vers moi :

– Il y a trente-deux wigwams, déclara-t-il. Cela correspond à environ cent cinquante guerriers.

Winnetou qui, depuis notre arrivée, contemplait silencieusement la vallée, les sourcils froncés, rectifia :

– Il y a au moins deux cents guerriers, en comptant les blancs.

– Comptons les chevaux, proposai-je. C'est l'indice le plus sûr.

Chacun de nous se mit à compter les bêtes, et nous obtînmes le chiffre de 205. Toutes étaient des chevaux de monte.

L'aspect du camp pouvait-il nous renseigner sur les intentions de ses occupants ? Dès le premier coup d'œil, plusieurs détails m'avaient frappé. C'était un camp provisoire, dressé au cours d'une étape d'un voyage. Les Ogellalahs ne s'y livraient sûrement pas à la chasse : la région était peu giboyeuse, et surtout on n'y rencontrait pas de buffle, animal auquel les Indiens donnent le plus volontiers la chasse.

Un autre détail attira également mon attention. Les tentes étaient entourées de nombreux boucliers. Or, cette arme défensive par excellence, si utile dans les combats entre tribus indiennes et même dans les engagements contre les blancs, ne peut que gêner le chasseur, chez qui le souci de se protéger est dominé par celui de la vitesse.

Le caractère général du camp confirmait ainsi mon hypothèse, basée sur la découverte des couleurs de guerre : les Ogellalahs s'apprêtaient à se mettre en campagne.

Un peu à l'écart se dressait un wigwam de proportions plus importantes que les autres et dont le sommet s'adornait de

plumes d'aigle. C'était là, évidemment, le logis du chef de la tribu.

– Mon frère Charlie croit-il que les Sioux resteront longtemps dans cette vallée ? me demanda Winnetou à voix basse.

– Certainement pas. Ils ne tarderont pas à plier leurs tentes.

– Vous êtes bien affirmatif, observa Walker.

– Et pour cause. Regardez bien ce squelette de buffle. Il dissipera vos derniers doutes, si vous en avez.

– Vous aimez bien parler par énigmes.

– Pas du tout. N'avez-vous pas remarqué que ces os sont presque blancs. Signe qu'ils ont été exposés au soleil pendant quatre ou cinq jours. Ce temps a largement suffi pour que la viande étalée sur ces cordes soit sèche à point.

– Je n'en disconviens pas. Et puis après ?

– Ainsi, les guerriers rouges ont suffisamment de provisions de bouche, et il n'y a pas de raisons qu'ils prolongent leur séjour dans ces parages. Et comme ils ne sont pas là pour le seul plaisir du camping...

– Après tout, vous avez peut-être raison. Tenez, regardez un peu cet individu qui sort de la tente du chef. Croyez-vous que ce soit un blanc ou un Ogellalah. Je ne le vois pas très bien ?

L'Apache avait dû se poser la même question, puisque, plongeant une main dans sa poche, il en tira une longue-vue, qu'il braqua dans la direction du wigwam orné de plumes d'aigle. Il était exceptionnel, à cette époque, de voir un Peau-Rouge se servir d'un instrument d'optique, et Walker ne manqua pas de manifester sa surprise. Il ignorait que Winnetou avait à plusieurs reprises visité les grandes cités de l'Est et con-

naissait bien les conquêtes de cette fameuse technique, dont les blancs tirent tant de gloire.

Après avoir ajusté sa longue-vue, le jeune Indien examina attentivement l'homme qui venait d'attirer notre attention. Son visage s'assombrit, il ôta la longue-vue de ses yeux et me la tendit sans un mot.

– Mon frère reconnaît-il ce visage ? fis-je en portant à mon tour la longue-vue à mes yeux.

C'était un Peau-Rouge, encore jeune, et d'une stature athlétique. Ses vêtements étaient plus riches que ceux des autres guerriers, et une plume d'aigle ornait sa coiffure.

– Cet homme est Ko-Itche, le chef félon, dit Winnetou avec mépris. Winnetou l'a plusieurs fois rencontré, il a même combattu contre lui et ses guerriers, mais il n'a jamais réussi à le capturer. Il a la ruse d'un renard et la cruauté d'un coyote. Ses mains sont souillées du sang de mille victimes, mais Winnetou vengera celles-ci. Il provoquera Ko-Itche en combat singulier et lui fendra le crâne avec son tomahawk.

J'avais rarement entendu le chef des Apaches parler d'un adversaire avec autant de violence. J'en conclus que Ko-Itche était un ennemi redoutable, parce que ne reculant devant aucun crime.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois que j'entendais prononcer le nom du chef des Ogellalahs. Plusieurs chasseurs de mes amis me l'avaient décrit comme un guerrier féroce, animé d'une haine farouche contre les blancs.

Ko-Itche signifie textuellement « la Bouche de Feu ». Ce nom, il le devait non pas, comme on pourrait le croire, à son fusil, mais à ses dons extraordinaires d'éloquence. On sait que les bons orateurs sont tenus en grande estime chez les Indiens, qui goûtent beaucoup les longues périodes rhétoriques et, pardessus tout, les métaphores pittoresques. Ko-Itche était passé

maître, disait-on, dans l'art d'enflammer ses auditeurs par ses harangues véhémentes.

Ayant examiné, l'espace d'une minute, les traits du chef Ogellalah, je passai la longue-vue à Walker.

– Voilà un gentleman dont nous ferions bien de nous méfier, dis-je. Il a, paraît-il, plus d'un tour dans son sac. Commençons toujours par nous dissimuler dans un fourré.

– Prudence est mère de sûreté, dit Walker, légèrement ironique.

– Selon un proverbe cher aux Indiens, ripostai-je, mieux vaut avoir peur que s'effrayer. Mais, rassurez-vous, je n'ai même pas peur. Simplement, le fait que les chevaux sont ici plus nombreux que les hommes me donne à réfléchir.

– Bah ! Une partie des guerriers est à l'intérieur des tentes, voilà tout, dit Walker en haussant les épaules.

– C'est fort possible, mais quelque chose me dit qu'un certain nombre d'entre eux rôdent aussi dans les alentours. Ko-Itche est un malin qui ne doit pas avoir l'habitude se laisser surprendre.

– Que mes frères m'attendent un peu, fit l'Apache. Winnetou ira chercher une cachette pour nous et nos montures.

Il disparut dans un fourré pour ne revenir qu'au bout d'un long moment en nous faisant signe de le suivre. Il nous conduisit à travers le sous-bois vers un taillis si épais que nous eûmes grand'peine à y pénétrer. C'était une cachette idéale, puisqu'elle comportait une petite clairière, où nous pûmes attacher nos chevaux.

Winnetou nous quitta presque aussitôt pour aller effacer notre piste, tâche fastidieuse et qui demande toujours du temps. Lorsqu'il revint près de nous, le soleil se couchait déjà à l'horizon.

Nous attendîmes dans la clairière que l'obscurité devînt totale. Étendus sur l'herbe épaisse et odorante, nous nous tenions prêts à bondir à chaque instant, au moindre bruit suspect, pour boucher les naseaux de nos montures, dont le hennissement pouvait risquer de trahir notre présence.

Enfin Winnetou se leva et déclara que le moment était venu de faire une tournée d'inspection. En effet, de l'endroit où nous étions, nous n'avions pas vue sur la vallée. Or il était essentiel de ne rien perdre de ce qui se passait dans le camp. Il partit donc et revint, au bout d'un quart d'heure, pour nous annoncer que les Ogellalahs avaient allumé plusieurs feux de camp.

– Il est évident qu'ils se croient en parfaite sécurité, déclara Fred. Ils seraient bien étonnés si on leur disait que trois gaillards sont là à les guetter.

– À n'en pas douter, acquiesçai-je. Certes, ils doivent deviner qu'ils sont poursuivis, mais, comme ils croient avoir affaire à ceux d'Echo Cañon, ils pensent avoir tout leur temps devant eux. De toutes façons, ils projettent de partir demain, à la première heure.

– Tant mieux, dit Walker. Cela nous permettra de faire tranquillement un petit somme d'ici là.

– Je trouve, moi, que nous avons mieux à faire qu'à dormir, fis-je. Et, d'abord, nous pourrions tâcher d'en savoir un peu plus long sur les projets des Ogellalahs.

– Winnetou va descendre dans la vallée pour les épier, fit l'Apache d'une voix calme.

– J'accompagne mon frère rouge. Fred restera ici pour surveiller nos montures. Nous laisserons nos fusils, qui ne pourraient que nous gêner. Nos tomahawks, nos couteaux et nos revolvers nous suffiront...

Le gros Fred approuva aussitôt mon plan. Sans vouloir le moins du monde l'accuser de lâcheté, j'avais déjà observé qu'il n'aimait pas à s'exposer quand ce n'était pas absolument indispensable. Or descendre dans la vallée et se glisser dans le camp des Ogellalahs était une entreprise assurément périlleuse.

Trois ou quatre jours seulement nous séparaient de la nouvelle lune. Pas une étoile ne brillait dans le ciel couvert de nuages. Silencieusement, nous nous glissâmes, Winnetou et moi, hors du taillis et gagnâmes notre poste d'observation de tout à l'heure.

– Maintenant, dit le chef Apache, nous allons nous séparer. Winnetou ira à droite, et son frère Charlie à gauche.

La seconde d'après, les ombres de la nuit s'étaient refermées sur lui.

De mon côté, avec d'infinies précautions, pour éviter de faire du bruit en heurtant un caillou ou en secouant trop fortement des branchages, je me mis à dévaler la pente de façon à aborder le camp ennemi par la gauche. Par moments, je devais avancer à tâtons tant l'obscurité était épaisse, et la descente qui, en plein jour, ne m'aurait guère demandé plus de cinq minutes, ne dura pas moins d'une heure. J'atteignis enfin le fond de la vallée, à quelques centaines de mètres du centre du camp.

Je m'aplatis alors dans l'herbe et, mon couteau entre les dents, je me mis à ramper vers la tente du chef. À chaque pas, maintenant, un nouveau danger me guettait. Mais je n'étais pas seul. De l'autre côté du camp, Winnetou, se glissant dans les hautes herbes, se dirigeait vers le même but...

CHAPITRE V

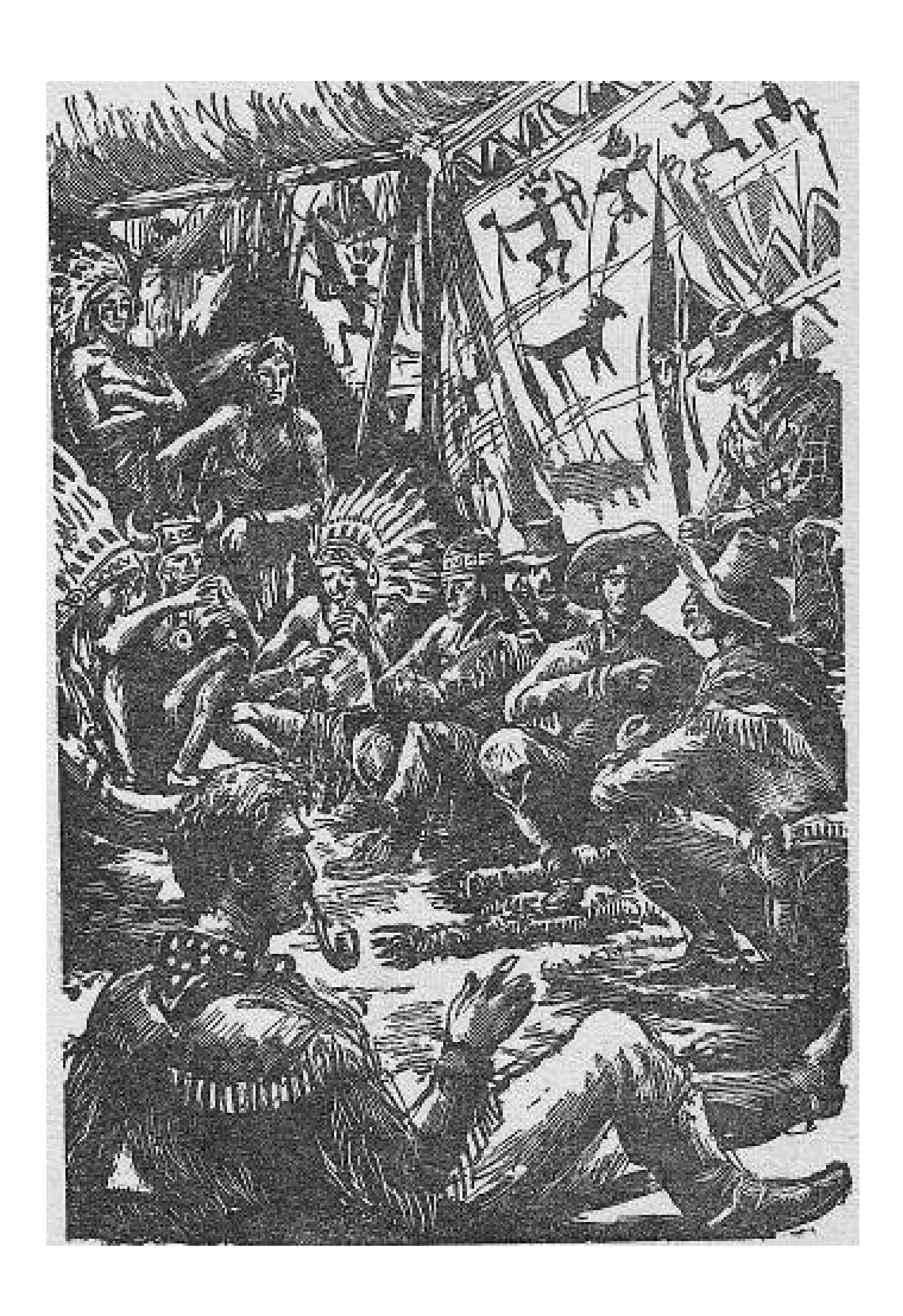
CONSEIL DE GUERRE CHEZ LES OGELLALAHS

Un feu qui flambait devant l'entrée du wigwam du chef éclairait les alentours. Afin de rester inaperçu, je pris soin de ne pas quitter la zone plongée dans l'ombre de la tente. J'avançais à la manière des quadrupèdes, en m'appuyant sur les mains et les genoux et en tâtant le terrain de crainte de heurter un objet et de provoquer un bruit qui aurait pu me perdre.

Par bonheur, le vent, qui était assez fort, soufflait dans la direction opposée à mon avance. Ainsi je n'avais pas à craindre d'être dépisté par l'odorat si sensible des chevaux indiens. À cet égard, la situation de Winnetou, qui avançait dans le sens contraire, était bien moins avantageuse que la mienne.

Pour franchir les deux cents mètres qui me séparaient de la tente, je mis un temps qui me parut infini. Je parvins enfin derrière la tente, me trouvant ainsi à quelques pas à peine des hommes assis en cercle autour du feu.

Je me rendis vite compte que je venais à point nommé pour assister à un conseil de guerre. Je distinguais nettement chacune de leurs paroles. Ils s'exprimaient dans cet anglais fortement mêlé d'expressions indiennes qui est le langage courant de la savane. Comme ils semblaient fort absorbés par la discussion, je m'enhardis à avancer la tête de derrière la tente pour pouvoir les observer en même temps que les écouter.



Les membres de cet étrange conseil de guerre étaient au nombre de huit : cinq blancs et trois Peaux-Rouges. Cependant, seuls les premiers prenaient une part active aux débats. Les Indiens, eux, se contentaient d'écouter et de hocher la tête de temps en temps. D'une manière générale, les Indiens, autant en raison de leur prudence innée qu'à cause de la sévère discipline à laquelle ils se soumettent, volontairement, dès leur jeune âge, évitent de s'exprimer librement, à haute voix, lorsqu'ils se trouvent autour d'un feu de camp et préfèrent communiquer entre eux par signes. Les Peaux-Rouges ne savent que trop bien qu'un feu de camp, telle une lampe les papillons de nuit, attire toujours les ennemis.

J'aurais d'ailleurs parié que ce feu devant la tente du chef avait été allumé par les blancs. La flamme, trop vive, projetait une lumière crue sur les environs, et il était à peu près certain que les Ogellalahs n'auraient pas commis l'imprudence d'éclairer le camp de cette façon.

Depuis un long moment déjà, un blanc conservait la parole. C'était un homme de haute taille, barbu, dont le front était traversé par une large cicatrice, trace d'un coup de couteau sans doute. La déférence avec laquelle on l'écoutait montrait qu'il s'agissait d'un des meneurs.

Une fois son exposé terminé, les autres lui posèrent des questions :

– À quelle distance d'ici se trouve Echo Cañon ? demanda l'un des railtroublers.

– À cent milles environ, répondit l'homme barbu. Deux journées et demie de marche au maximum. N'oubliez pas que le terrain est très mauvais et accidenté.

– Êtes-vous sûr seulement, patron, que notre calcul soit juste ? Et si la garnison d'Echo Cañon, au lieu de se lancer à

notre poursuite, est restée tranquillement dans ses baraquements ?

– Ce serait du propre, opina un troisième. Nous nous ferions joliment étriller !

Le barbu eut un petit rire méprisant :

– Aucun danger, fit-il. La garnison n'est sûrement pas restée à Echo Cañon, et, à cette heure-ci, elle est déjà à nos trousses. Nous avons laissé derrière nous une trace on ne peut plus nette, et vous pouvez être certains qu'ils sont en train de la suivre. Trente hommes ont perdu la vie dans l'accident, et nous avons pu nous emparer d'un butin considérable. Ils sont sûrement décidés à nous rattraper et à nous reprendre ce que, de notre côté, nous sommes décidés à garder.

Il y eut un petit silence, puis il ajouta avec un ricanement sinistre :

– Ils s'imaginent, ces imbéciles, qu'ils vont maintenant se venger de l'attentat. Ils sont à cent lieues de se douter que, si nous avons fait dérailler le train, c'est avant tout pour les attirer hors d'Echo Cañon, où les entrepôts regorgent de marchandises de prix et dont la caisse doit contenir des dizaines de milliers de dollars.

– Et la garnison représente combien d'hommes ?

– Entre cent cinquante et deux cents, fit le barbu, tous bien armés. Outre les cheminots et les gardes, il y a quelques marchands et employés, car la station compte plusieurs *stores*, et même des bars. Mais, je le répète, ce qui me paraît plus intéressant encore que les marchandises, c'est la caisse de l'administration régionale, car tous les paiements concernant les grands travaux entre Green River et Promontory, dans un rayon de deux cent trente milles, sont effectués à Echo Cañon. Et il ne s'agit pas seulement de salaires et de traitements, mais aussi du financement des travaux de construction.

– *High dau !* À la bonne heure ! Eh bien ! dis-nous ton idée jusqu'au bout, Rollins.

– Alors, écoutez-moi. Nous partirons demain, au petit jour. Nous prendrons d'abord la direction du nord, puis, après quelques heures de marche, nous nous diviserons en plusieurs petits groupes, de façon à dérouter nos poursuivants, qui ne sauront désormais quelle piste suivre.

– Ils feront comme nous : ils formeront plusieurs groupes, opina l'un des railtroublers.

– C'est possible, mais nous arriverons tout de même à les égarer en brouillant soigneusement nos traces. Et, pour plus de précaution, nous ferons encore quelques détours. Après quoi, nous mettrons tous le cap sur Greenfork. Là, nous serons de nouveau réunis, et nous n'aurons plus qu'à filer sur Echo Cañon, en évitant soigneusement les routes fréquentées. En partant demain dimanche à la première heure, nous sommes sûrs d'arriver à notre but avant mercredi matin.

– Il serait bon d'envoyer auparavant des éclaireurs.

– Cela va sans dire. Dès demain matin, une avant-garde, prenant le chemin le plus court, se mettra en route directement vers Echo Cañon. Arrivée à Panterhill, elle s'arrêtera pour nous attendre. Mon plan, comme vous voyez, est très simple.

– Et si, en dépit de toutes nos prévisions, une forte garnison restait à garder la station ? objecta un des bandits.

– Même en mettant les choses au pire et en supposant, ce que je ne crois pas vraisemblable, que tous les ouvriers et policiers restent à Echo Cañon, nous en viendrions à bout, car nous aurons l'avantage d'une attaque par surprise. Soyez sans crainte, le sort du combat sera décidé avant même que la lutte s'engage.

Je n'aurais certainement pu choisir un meilleur moment pour venir écouter les conciliabules des bandits. En l'espace d'un quart d'heure j'avais appris ce que je désirais savoir, et désormais tout ce que Rollins et ses acolytes pouvaient se dire ne présentait pour nous qu'un intérêt secondaire. Je n'avais plus aucune raison de prolonger ma présence au camp et décidai de revenir sur mes pas.

Prenant le plus grand soin à effacer mes traces, je me dirigeai vers l'endroit où je m'étais séparé de Winnetou. Comme il me fallait redresser l'herbe que j'aplatissais en rampant, ma progression était lente et pénible. Lorsque j'eus, enfin, regagné la lisière de la forêt, où je pouvais me sentir de nouveau en sécurité, et surtout reprendre la position debout, car j'avais les membres tout courbaturés, je poussai un soupir de soulagement.

Arrondissant mes mains autour de ma bouche, j'imitai le coassement du crapaud, signal convenu entre Winnetou et moi pour annoncer notre retour. Ce cri, venant de la forêt à cette heure de la nuit, ne pouvait paraître suspect aux Ogellalahs, puisque la région pullulait de ces batraciens. J'estimais qu'il était, en effet, urgent d'avertir mon ami de la réussite de ma mission : Winnetou n'avait aucune chance d'en apprendre plus long que moi et, en demeurant plus longtemps dans la vallée, il s'exposait inutilement.

Je me mis alors à remonter la côte et je regagnai sans obstacle le fourré, où Fred m'attendait déjà impatiemment.

– Eh bien ! quelles nouvelles rapportez-vous ? demanda-t-il, anxieux.

– Je vous raconterai tout par le menu, mais attendons d'abord le retour de Winnetou.

– Pourquoi attendre ? Je brûle d'impatience.

– Tâchez de freiner un peu votre curiosité, dis-je en riant. Je ne vous cacherai rien. Mais, de grâce, ne m'obligez pas à faire deux fois le même récit.

Force fut donc à Fred d'attendre Winnetou, qui, d'ailleurs, ne tarda pas à nous rejoindre. Bientôt nous entendîmes, en effet, le léger bruit des branchages écartés, et, l'instant d'après, la silhouette de l'Apache surgit des ténèbres.

– Est-ce bien mon frère Charlie qui m'appelait tout à l'heure ? demanda-t-il.

– Oui, c'est moi.

– Ainsi donc mon frère a pu mener sa tâche à bonne fin ?

– Oui, j'ai appris ce que je voulais savoir. Et le chef des Apaches a-t-il vu quelque chose d'intéressant ?

– Pas grand'chose. Il a perdu beaucoup de temps pour éviter les chevaux, et, au moment même où il arrivait près du feu de camp, il entendit le coassement du crapaud... Comme convenu, il rebroussa aussitôt chemin. Ainsi donc mon frère a pu surprendre les plans de l'ennemi ?

– Oui, j'ai eu de la chance.

– Mon frère blanc est un merveilleux éclaireur. Il a toujours réussi à percer les secrets de l'adversaire. Qu'il parle donc !

Je résumai fidèlement les propos échangés par les railtroublers autour du feu... Lorsque j'eus terminé mon récit, Fred vint me serrer la main.

– Toutes mes félicitations. Non seulement vous êtes un excellent éclaireur, comme dit Winnetou, mais encore vous avez fait preuve d'une étonnante perspicacité, puisque ce que vous avez entendu confirme en tous points votre hypothèse sur l'attaque d'Echo Cañon.

– Je n'ai pas grand mérite à l'avoir prévu. La chose allait de soi.

– Le chef des bandits s'appelle donc Rollins. Comment est-il ?

– Il a une cicatrice au front.

– Et vous avez dit qu'il portait la barbe ?

– Oui.

– Haller n'en portait pas, mais cela doit tout de même être lui, malgré sa barbe, car autrefois... La cicatrice provient d'un coup de couteau qu'il a reçu au cours de l'attaque d'une ferme, près de Leawenworth. Rollins est le quatrième faux nom que je lui connaisse. Qu'il porte la barbe ou non, qu'il se fasse appeler Pierre ou Paul, il finira bien par me tomber sous les pattes. Je l'aurai mort ou vif.

– Il faut tout de même tâcher de le capturer vivant. J'ai toujours évité de supprimer mes adversaires, si dangereux qu'ils fussent. J'ai érigé cette habitude en principe, et ce n'est que contraint et forcé que je me sers de mes armes. Et, même réduit à tirer, je me contente de mettre l'ennemi hors de combat au lieu de...

– Tout à fait comme Old Shatterhand, fit Fred en m'interrompant.

» Dans les moments les plus critiques, il évite de verser le sang humain et, quand il ne peut absolument pas faire autrement, il tire, mais en visant le bras droit ou les jambes de son adversaire. Mais, ce qu'il préfère, c'est encore terrasser l'ennemi de son redoutable coup de poing, qui a le pouvoir d'endormir les têtes les plus dures pendant une heure ou deux.

– *Uff !* s'écria Winnetou.

Le chef des Apaches venait seulement de comprendre que Walker ignorait encore que cet Old Shatterhand n'était autre que moi. Mais il eut vite fait de réprimer son étonnement et, comprenant que je voulais garder mon incognito, il resta silencieux. J'enchaînai aussitôt :

– Cependant, n'allez pas imaginer, Fred, que ma répulsion à verser le sang soit telle que je préférerais laisser ces bandits courir la savane plutôt que de les abattre. En agissant ainsi, je me rendrais en quelque sorte indirectement responsable des méfaits qu'ils pourraient commettre plus tard et du sang que, eux, n'hésiteraient pas à verser à la première occasion. Certes, nous pourrions nous lancer tout de suite à la poursuite des bandits et mettre à profit le premier moment favorable pour abattre leur chef, mais je crois qu'une telle fin serait presque trop douce pour un criminel dont la conscience est chargée de tant d'âmes. Non, j'ai un plan. Que Rollins et ses acolytes se dirigent donc tranquillement vers Echo Cañon, nous ne les en empêcherons pas.

– Et vous ne les empêcherez pas non plus d'attaquer la station sans défense ?

– Je n'ai pas dit cela. Il s'agit au contraire de les devancer et d'alerter la garnison d'Echo Cañon. Haller et ses complices y seront reçus avec tous les honneurs qu'ils méritent.

– *Well*, votre idée n'est pas mauvaise. À moins que la garnison d'Echo Cañon ne soit composée de poules mouillées, nous aurons ainsi le maximum de chances de capturer le bandit vivant. Seulement je crains bien que nous n'ayons affaire à forte partie. Ils sont nombreux, les gredins, et prêts à tout.

– Vous le saviez déjà lorsque nous avons décidé, à deux, de leur donner la chasse. À Echo Cañon, nous trouverons tout de même des alliés ; n'oubliez pas que c'est une place fortifiée.

– D'accord, mais je ne me fais pas d'illusions sur la valeur de nos alliés futurs. Tous ceux qui sont capables de combattre, ou presque, seront partis à la poursuite des bandits ; vous êtes le premier à l'affirmer.

– Aussi allons-nous tâcher de leur faire rebrousser chemin.

– Voilà qui est nouveau. Vous vous proposez donc d'aller au-devant d'eux ? Vous oubliez que, le temps de les avertir et de les ramener à Echo Cañon, les bandits occuperont déjà la place.

– Aussi faut-il faire le nécessaire pour que l'expédition retourne au plus vite à sa base.

– Et, pour cela, vous allez sans doute leur lancer un télégramme, à moins que vous ne disposiez d'un pigeon voyageur ?

– Eh bien ! non, Fred, ni l'un ni l'autre. Nous nous contenterons de fixer un message écrit bien en évidence à un arbre sur la piste qu'ils suivent.

– Reste à savoir si ceux d'Echo Cañon prendront au sérieux cet avertissement. Ils se diront peut-être que le message a été laissé là par les railtroublers afin de les égarer.

– Il faut donc que ce message soit rédigé de façon à leur inspirer entière confiance. Les membres de l'expédition auront sûrement entendu parler de deux voyageurs descendus du train sur le lieu de l'accident. Et, de toutes façons, notre piste, plus récente que celle des railtroublers, a dû attirer leur attention. Ce ne sont sûrement ni des enfants ni des imbéciles et, dans le nombre, il s'en trouvera un ou deux pour savoir interpréter ces traces et en déduire que nous les avons précédés dans la poursuite des bandits.

– Vous semblez bien sûr de votre fait.

– En tout cas, j'ai bon espoir. Je recommanderai à ces hommes d'éviter Greenfork et Panterhill, la première de ces localités étant le rendez-vous général de la bande, la seconde celui

des espions de Rollins, ainsi que je viens de l'entendre dans la vallée. Il ne faut pas que les bandits puissent se douter du retour de la garnison à Echo Cañon, aussi conseillerai-je aux poursuivants de gagner la station par le chemin du sud.

– Le plan de mon frère est parfait. Maintenant, nous n'avons plus de temps à perdre. Partons !

– Partir déjà ? Mais il fait nuit, objecta le gros Walker, qui, visiblement, n'aurait pas dédaigné un petit somme.

– Nous ne pouvons attendre, répondit l'Apache. Quand le soleil se lèvera, nous devrons être déjà bien loin.

– Et si les Ogellalahs découvrent que nous sommes passés par ici ? demanda Fred, toujours hésitant.

– Il n'y a pas de danger. Ils mettront immédiatement le cap sur le nord, sans remonter la vallée de ce côté.

Là-dessus, l'Apache se leva et alla détacher son cheval. Nous imitâmes son exemple et conduisîmes nos montures hors du fourré. Arrivés sur la pente, nous montâmes en selle et reprîmes dans le sens inverse le chemin que nous avions suivi à l'aller.

Ayant compris qu'il lui fallait décidément renoncer à dormir cette nuit-là, le gros Walker nous suivit sans enthousiasme et en poussant d'amers soupirs. Mais comme c'était, au fond, un vrai chasseur de la savane, il eut vite surmonté sa lassitude, et bientôt, il se mit à chevaucher gaillardement à nos côtés.

La nuit était complètement obscure et seuls les hommes du Wild-West pouvaient entreprendre cette course à l'aveuglette sur un terrain aussi difficile. Un cavalier européen aurait sans doute préféré conduire sa monture par la bride, mais les chasseurs de l'Ouest savent que, du cheval ou de l'homme, c'est le premier qui y voit le mieux dans l'obscurité.

Au cours de cette cavalcade pleine de difficultés, Winnetou, qui avançait en tête, donna toute sa mesure. Il nous conduisait par monts et par vaux, à travers des broussailles et des rochers, sans se tromper une seule fois de direction, sans s'écarter une seule fois de la piste invisible.

Ma monture se comporta admirablement pendant toute cette course et, si le vieux Victory n'était pas plus enchanté que son maître de cette traite nocturne, il s'en tira cependant fort bien.

Lorsque nous fûmes éloignés de quinze kilomètres environ du camp des Ogellalahs, nous ralentîmes un peu notre allure. L'aube commençait à poindre. Nous continuâmes encore pendant quelque temps dans la direction du sud, puis, ayant trouvé un endroit qui se prêtait particulièrement à la réalisation de mon plan, nous nous arrêtâmes. Un chêne séculaire, à la ramure imposante, barrait en quelque sorte le chemin. J'arrachai une feuille de mon carnet à dessin, traçai quelques lignes au crayon, puis attachai la feuille à l'arbre au moyen de deux clous improvisés avec deux bouts de bois bien taillés. Quiconque suivrait la trace des railtroublers ne pouvait manquer de remarquer ce message.

Après quoi, nous obliquâmes vers le sud-est.

À midi, nous dépassâmes Greenfork, en prenant soin de ne pas nous approcher du point où les Ogellalahs devaient se réunir. Ceux-ci allaient éviter sans doute la route fréquentée, où leur passage ne pouvait rester inaperçu, et avanceraient en pleine forêt. Nous, nous pouvions, au contraire, emprunter sans crainte le chemin le plus court.

Nous poursuivîmes notre marche toute la journée, ne laissant pas de répit à nos montures tant que le soleil se trouva au-dessus de l'horizon. Au moment où son disque rouge allait disparaître derrière les montagnes, nous nous trouvions à l'entrée d'une vallée profondément encaissée. En son milieu, nous vîmes

un lac alimenté par une rivière venant de l'est, qui, après l'avoir traversé, poursuivait son chemin vers l'ouest.

Nous étions sur le point de chercher un emplacement favorable, lorsque nous arrêtâmes brusquement nos montures, frappés par la beauté du paysage qui venait de surgir devant nous. La côte qui nous faisait face était déboisée et couverte de magnifiques champs de culture, tandis que, dans le pré, qui occupait une partie de la vallée, paissaient paisiblement de nombreux chevaux, moutons, vaches et chèvres.

Au pied d'un rocher escarpé se dressaient des baraquements et quelques maisons en bois, et son sommet était dominé par une chapelle surmontée d'une immense croix.

Cette vision inattendue, au milieu des montagnes, rappelait irrésistiblement un paysage suisse. Comment ce paisible et charmant hameau, sorti, aurait-on dit, du vieux continent, avait-il pu naître dans ce site sauvage des Montagnes Rocheuses ?

CHAPITRE VI

HELLDORF SETTLEMENT

Sur le rocher, près de la chapelle, nous aperçûmes plusieurs personnes, qui ne semblaient pas avoir remarqué notre arrivée. Elles nous tournaient d'ailleurs le dos, regardant vers l'ouest, où le soleil, déjà invisible, baignait le paysage de ses ultimes rayons. Tout à coup, le son cristallin d'une petite cloche retentit.

Nous assistions donc, dans ce paysage grandiose, à un service divin, célébré devant la chapelle en bois. D'un geste instinctif, je me découvris.

– Qu'est-ce que c'est ? me demanda Winnetou, à qui le sens de cette scène échappait complètement.

– C'est un *settlement*, une colonie, fit Walker.

– Winnetou a bien compris que c'est là une colonie, mais que signifient ces sons argentés ?

– C'est la cloche du soir : elle sonne l'Angélus.

– *Uff !* Mais Winnetou ignore ce que c'est qu'une cloche du soir, et c'est la première fois qu'il entend parler de l'Angélus.

– Je vous expliquerai cela tout à l'heure, dit Walker.

Lorsque le dernier son de la cloche se fut évanoui, un chant retentit sur le rocher. C'était un chant *a capella*, à quatre voix, et, dès les premiers accords, j'éprouvai un profond étonnement. Je ne pus en croire mes oreilles, et ma surprise se mua en stupéfaction lorsque je distinguai les paroles de ce chant !

La lumière du jour s'efface,
La nuit descend avec lenteur.
Ah ! si la souffrance du cœur
Pouvait aussi mourir sans trace !
Je dépose à tes pieds mon cœur.
Emporte-le jusqu'à ce trône,
Où Dieu reçoit, rouge couronne,
Les épines de mes douleurs.
Ave, ave Maria !

Je croyais rêver. C'était là un texte que j'avais composé moi-même. J'étais l'auteur de cet *Ave Maria*. Et, tandis que la suave mélodie s'insinuait dans mon cœur, une profonde et indicible émotion m'étreignait.

Plusieurs années auparavant, un de mes amis de Chicago, chef d'orchestre et compositeur bien connu dans cette ville, m'avait demandé de lui écrire les paroles d'un Ave Maria. Je m'étais acquitté volontiers de cette tâche, et lorsque, plusieurs semaines plus tard, j'avais assisté, pendant un concert, à la première audition de l'œuvre de mon ami, elle m'avait rempli d'une sincère admiration. Le public partageait sans doute mes sentiments, car le morceau avait eu un succès considérable.

Et voilà que maintenant j'entendais pour la seconde fois cette belle mélodie, loin de toute civilisation, en plein Wild-West, où je n'avais été accoutumé d'entendre que les chants de guerre sauvages des Peaux-Rouges. Et avec quelle perfection elle était exécutée par cette chorale des pionniers de l'Ouest !

Lorsque le dernier accord eut retenti au-dessus de la vallée, je pris ma carabine et tirai deux coups en l'air pour attirer l'attention des colons sur nous. Puis, éperonnant mon cheval, je m'élançai dans la vallée, traversai la rivière et me dirigeai tout droit vers les maisons de bois.

L'écho de mes coups de feu résonna longuement et fut cause d'une grande agitation parmi les colons. Les portes des

maisons s'ouvrirent, et des hommes, l'air inquiet, parurent sur le seuil. Mais il faut croire que mon aspect les rassura quelque peu, car ils s'avancèrent à ma rencontre sans trop de méfiance.

À l'entrée de l'une des maisons se tenait une brave vieille aux cheveux blancs. Ses vêtements étaient simples, mais propres, et la douceur de son visage, souriant et affable, reflétait cette sérénité d'âme qui est le privilège des consciences pures au terme d'une existence de labeur et de courage.

– *Good evening, grand mother !* (Bonsoir, grand'mère.) Ne craignez rien, je vous en prie, nous sommes d'honnêtes *backwoodsmen*. Me permettez-vous de mettre pied à terre ?

Elle acquiesça de la tête et répondit en souriant :

– *Wellcome, Sir*. Les honnêtes gens sont toujours les bienvenus parmi nous. Voici mon mari et mon fils Willy. Ils viennent à votre rencontre.

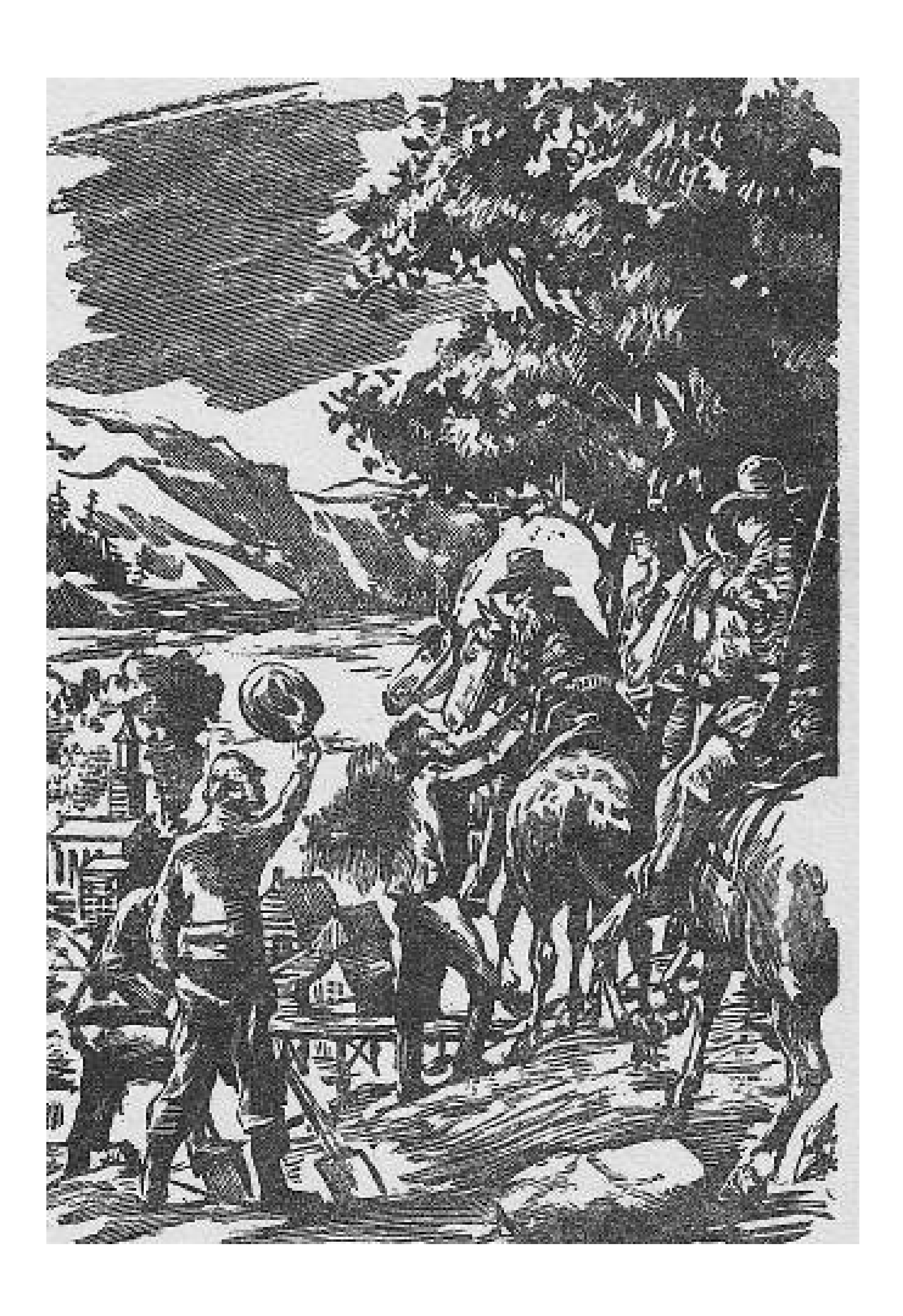
Les chanteurs, alertés par mes coups de feu, s'approchaient maintenant de moi à vive allure. À leur tête marchait un vieillard encore vert, suivi d'un solide gaillard, tous deux vêtus à la manière des trappeurs. Le vieillard me tendit cordialement la main et me salua en ces termes :

– Soyez le bienvenu à Helldorf Settlement ! C'est une joie pour nous de recevoir un voyageur. Descendez de votre cheval et venez vous reposer.

Je mis pied à terre, et nous échangeâmes une franche poignée de main.

– *Thank you, Sir*, dis-je. Je vous remercie de votre bon accueil. Serait-ce trop vous demander de donner l'hospitalité pour la nuit à trois voyageurs fatigués ?

– Cela va de soi. Vous trouverez dans ma maison tout ce qu'il vous faut.



À ce moment, un homme encore jeune, au visage ouvert, s'approcha de nous, me regarda attentivement et s'écria :

– C'est incroyable : Quelle bonne surprise ! Vous ne devinerez jamais, père Hillman, qui est notre visiteur.

Et comme le vieux nous regardait tour à tour, étonné, il vint vers moi, me serra vigoureusement la main, le visage rayonnant de joie :

– Je suis bien aise de vous revoir, Monsieur. Vous êtes bien l'auteur des paroles de l'*Ave Maria* que nous venons de chanter ?

C'était à mon tour de manifester ma surprise.

– Oui, en effet, mais comment me connaissez-vous ? Où nous sommes-nous rencontrés ?

– À Chicago. J'y faisais partie de la chorale dirigée par M. Balding, votre compatriote, qui est aussi le mien. C'est notre chorale qui a chanté votre œuvre en première audition... Vous souvenez-vous encore de ce fameux concert ? À cette époque, j'étais encore second ténor, mais, depuis, ma voix a baissé de registre, et je suis devenu baryton.

– Un ami de Bill !

– Son compatriote !

– Un poète !

– L'auteur de notre *Ave Maria*.

Ces exclamations joyeuses fusaient partout à la ronde. Hommes, femmes, enfants, vieillards se pressaient autour de moi. Chacun tint à me souhaiter la bienvenue, et je dus serrer des dizaines de mains.

Entre temps, Winnetou et Fred nous avaient rejoints. L'apparition du chef des Apaches suscita une grande sensation

parmi les colons, mais je m'empressai de dissiper l'inquiétude que la vue d'un guerrier rouge, armé de pied en cap, pouvait inspirer à nos paisibles hôtes.

– Permettez-moi de vous présenter Fred Walker, de mes amis, célèbre chasseur de la savane. Son compagnon est Winnetou, le grand chef des Apaches, qui vient vers vous en ami.

– Winnetou ! s'écria le vieux Hillman. J'ai entendu plus d'une fois parler de vos exploits ! C'est un grand honneur pour nous de recevoir votre visite.

Il ôta son chapeau, tendit la main à l'Apache et dit :

– *I am your servant, Sir.* (Je suis votre serviteur.)

Cette manière respectueuse de saluer le chef des Apaches était quelque peu exagérée et gauche, mais la joie du vieillard était à coup sûr sincère. Winnetou comprenait et parlait l'anglais fort bien. Il s'inclina à son tour, serra la main du colon et dit :

– *Winnetou is your friend. He loves the whites if they are good.* (Winnetou est votre ami. Il aime les blancs, quand ce sont de braves gens.)

Cependant une discussion amicale s'était élevée parmi les habitants de la colonie, qui se disputaient l'honneur de nous accueillir pour la nuit. Ce fut le vieux Hillman qui trancha les débats :

– C'est devant ma maison que les voyageurs se sont d'abord arrêtés, et, par conséquent, ils logeront tous les trois chez moi. Maintenant, permettez à nos hôtes de se reposer un peu, car ils ont derrière eux un long voyage.

Force fut aux autres de s'incliner. Nos bêtes furent conduites vers un hangar, qui servait d'écurie, tandis que nous étions introduits à l'intérieur de la maison. Une charmante jeune femme, l'épouse de Willy Hillman, nous y accueillit.

Cependant qu'on nous servait des rafraîchissements et de petits gâteaux salés destinés à nous ouvrir l'appétit, je me fis conter par le menu l'histoire du settlement dont nous étions les hôtes.

Tous les colons, cinq familles en tout, avaient autrefois habité Chicago et se connaissaient de longue date. Ils avaient longtemps caressé le projet d'acquérir une grande ferme pour l'exploiter en commun. Ils avaient amassé un peu d'argent dans la grande ville, mais, avant de fixer leur choix sur une région, avaient longtemps hésité. Un jour, cependant, un chasseur de l'Ouest leur avait vanté les richesses des Trois-Trétons et avait même ajouté que le sol renfermait des pierres rares, telles que l'agathe et l'opale. Le vieux Hillman, qui était lapidaire de son métier, avait été très impressionné par ce récit, et son enthousiasme pour les Trois-Trétons s'était communiqué aux autres... Ils étaient cependant assez prudents pour ne pas baser leur avenir sur la découverte de pierres rares ; ils avaient donc décidé de considérer cette affaire comme d'un intérêt secondaire et de s'attacher, avant tout, à fonder une exploitation agricole prospère et bien organisée.

Une fois la décision prise, le vieux Hillman était parti en éclaireur avec deux autres chefs de famille et, après plusieurs journées de recherche, ils avaient arrêté leur choix sur cette pittoresque vallée. Ils étaient alors retournés à Chicago pour ramener les autres dans ce qu'ils appelèrent leur settlement. Commença alors une existence très dure, faite de labeur et de privations. Il ne leur avait pas fallu moins de trois années d'un effort ininterrompu pour cueillir enfin les premiers fruits de leur travail.

– Avez-vous déjà eu l'occasion de pousser jusqu'aux Trois-Trétons ? leur demandai-je.

– L'automne dernier, mon fils Willy et son ami Bill, le jeune homme qui vous a rencontré à Chicago, ont essayé d'aller jusque-là pour faire l'ascension de la montagne. Mais ils n'ont

pas pu dépasser John Grace See. Au delà de ce lac, la forêt est trop sauvage et la montagne trop raide. Aussi ont-ils dû renoncer à leur projet et rebrousser chemin.

– Cela ne m'étonne pas, fis-je. Ce sont de robustes gaillards, mais point des hommes de l'Ouest.

– J'aurais cru pourtant mériter ce titre, après avoir passé trois ans dans cette région, dit Willy.

– Vous êtes devenus des colons, d'excellents colons même, mais on ne s'improvise pas Westman. Pour le devenir, il faut passer par un très rude apprentissage, qui vous manque forcément encore.

Comme cet argument ne semblait convaincre qu'à moitié Willy Hillman, je poursuivis :

– D'autre part, vous ne vous y êtes pas très bien pris pour votre ascension. Votre première grande erreur est d'avoir choisi l'itinéraire le plus court, celui qui s'approche le plus de la ligne droite. Or cette route ne sera pas praticable avant cinquante ans, tant elle est couverte de fourrés inextricables, repaires de loups et d'ours... Les précipices se succèdent, bordés de rochers abrupts, dont la seule vue donne le vertige et dont la surface glissante trahit le pied. Il faut y passer par des cañons dont chaque recoin peut cacher des Indiens hostiles. Un vrai Westman aurait suivi le cours du Salt River et du John Grace River, qui, tous deux, se jettent dans le Snake River. De là, vous n'aviez qu'à gagner les Snake River Mountains, les Treton Pass Mountains, puis le Treton Pass lui-même, et seulement ensuite les Treton Range, la chaîne des Trois-Trétons, qui s'étend sur une cinquantaine de milles anglais. Voilà pour votre itinéraire. L'autre erreur ; c'est de vous être lancés dans une entreprise aussi dangereuse à deux seulement. Ne m'en veuillez pas de formuler toutes ces critiques : elles me sont dictées par une sincère sympathie. Mais, au fait, avez-vous trouvé les pierres précieuses que vous y cherchiez ?

– Oui, quelques agathes, mais de très petite taille.

– Nous reviendrons peut-être sur ce sujet. Mon ami Winnetou connaît les Montagnes Rocheuses jusque dans leurs moindres recoins. Je vais m'informer auprès de lui.

Je savais que Winnetou ne parlait que rarement, et toujours à contre-cœur, des trésors que décelait le sol des Montagnes Rocheuses. Aussi, en lui posant la question, je craignais qu'il ne me répondît évasivement :

– Est-ce mon frère Charlie qui se propose d'aller à la recherche de l'or et des pierres ? demanda l'Apache d'un air grave.

N'ayant pas assisté au début de notre conversation, car il était passé dans les écuries pour jeter un coup d'œil sur nos chevaux, Winnetou ignorait pourquoi je l'interrogeais à ce sujet. Je m'empressai donc de lui expliquer de quoi il s'agissait.

Le chef des Apaches réfléchit longuement, puis s'adressant au vieux Hillman :

– Est-il permis à Winnetou d'exprimer un vœu ?

– Certainement. Lequel ?

– Winnetou désirerait entendre encore une fois le cantique que les hommes blancs ont chanté tout à l'heure sur le rocher. Après quoi, il leur expliquera où ils pourront trouver des pierres brillantes.

La réponse de l'Apache me causa une surprise très vive. *L'Ave Maria* dont les sons nous avaient accueillis à notre arrivée dans la vallée avait-il fait sur Winnetou une impression si forte, si profonde, qu'il se montrât prêt, pour l'entendre une fois de plus, à trahir le secret des Montagnes Rocheuses ?

– Notre chœur vous le chantera bien volontiers, fit Hillman.

– Que les hommes blancs prospectent la Montagne de l'Aigle, et ils y trouveront des pépites d'or en quantité. Quant aux pierres, il en existe un grand nombre dans la vallée du Beaverdam River, à l'endroit où cette rivière se jette dans le lac Yellowstone.

Tandis que je traduisais à mes hôtes les indications du chef apache et leur expliquais la manière la plus simple de gagner ces deux endroits, des voisins vinrent nous rendre visite, et force nous fut d'interrompre cette conversation.

Le repas fut simple, mais copieux, et la soirée qui suivit devait me laisser un souvenir inoubliable. Les colons étaient presque tous de fervents musiciens, et ils chantaient remarquablement. Ils nous firent entendre un véritable concert de chansons populaires, d'airs anciens et même quelques morceaux de musique classique.

Winnetou écouta, silencieux, ces flots de mélodies. Soudain il me demanda en langue apache :

– Quand ces hommes voudront-ils exécuter leur engagement ?

Je rappelai à Hillman la promesse faite au chef apache. Le vieillard pria alors les membres du chœur d'entonner l'Ave Maria. Mais à peine avaient-ils commencé que l'Apache leva la main et s'écria :

– Non, pas ici. Entre ces murs, le chant ne résonne pas bien. Winnetou vous prie de le lui faire entendre du haut de la montagne.

– Votre ami a raison, dit Bill. Ce cantique demande à être chanté au sein de la nature. Venez, sortons tous.

Les chanteurs se mirent à gravir la colline, tandis que nous demeurions dans la vallée.

Winnetou resta un moment à mes côtés, puis disparut dans les ténèbres.

Tout à coup, la douce et pure mélodie s'éleva au sommet de la colline :

La lumière du jour s'efface,
La nuit descend avec lenteur.
Ah ! si la souffrance du cœur
Pouvait aussi mourir sans trace !

Nous écoutions ce chant sublime dans un silence recueilli. Les voiles de la nuit avaient enveloppé les chanteurs, et ainsi, sous la voûte étoilée du firmament, le cantique semblait couler du ciel.

Lorsque les derniers accords se furent évanouis, nous demeurâmes encore longtemps immobiles, profondément émus, et ne reprîmes le chemin de la maison de Hillman que lorsque les chanteurs, descendus de la colline, nous appelèrent. Cependant je cherchai en vain Winnetou parmi nous.

Tout d'abord je ne m'inquiétai pas de son absence, pensant qu'il ne tarderait pas à revenir ; mais comme, au bout d'une heure, il n'était toujours pas de retour, je pris mon fusil et partis à sa recherche, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque fâcheuse aventure.

En quittant la maison, je priai mes hôtes de ne point me suivre, quand bien même ils entendraient un coup de feu. En effet, il n'était pas impossible que Winnetou ait été victime d'un accident, mais, au fond de moi-même j'avais formulé une tout autre hypothèse sur l'absence prolongée de l'Apache.

Me tournant dans la direction où j'avais vu disparaître l'Apache, j'arrivai bientôt au bord du petit lac. Celui-ci était dominé par une falaise qui projetait une ombre épaisse sur l'eau sombre. Au sommet de cette falaise, j'aperçus la silhouette de celui que je cherchais. Immobile comme une statue, Winnetou

semblait perdu dans la contemplation de la nappe scintillante de l'eau.

À pas feutrés je grimpai sur la falaise, m'approchai de lui, sans troubler sa méditation. Un très long moment se passa avant que Winnetou sortît de son immobilité. Enfin il leva lentement le bras, désigna l'eau et dit avec tristesse :

– *Ti pa-apu chi itchi.* (Ce lac est comme mon cœur.)

Je ne répondis rien. Il y eut un nouveau silence, et ce n'est qu'après une longue pause que Winnetou reprit :

– *Ntcha-nha Manitou ncho : ehi aguan t'enese.* (Le Grand Manitou est bon. Je sens que je l'aime.)

Je savais que la moindre réflexion de ma part aurait immédiatement rompu le fil, de ses pensées et troublé ses sentiments. Je continuai donc à me taire. Cependant Winnetou poursuivait, le regard perdu au loin :

– Mon frère Charlie est un grand guerrier, mais il est aussi un homme de bon conseil. Mon âme est pareille à la sienne, et pourtant je ne le retrouverai jamais quand je serai arrivé aux territoires de chasse éternelle.

Cette pensée semblait l'affliger sincèrement. C'était là une nouvelle preuve de la profonde affection qu'il me portait. Il continua :

– J'ai entendu dire que, quand un blanc a eu une vie sans tache, son âme va au ciel. Mais où est le ciel de mon frère ?

– Où sont les territoires de chasse éternelle de Winnetou ?

– Le Grand Manitou règne sur toute la terre et sur les étoiles, dit Winnetou.

– Mais pourquoi accorde-t-il une si petite partie de cette terre à ses fils rouges, alors qu'il est si généreux pour ses enfants

blancs ? Que sont les territoires de chasse éternelle auprès de ce paradis merveilleux qui attend, dans l'au-delà, les blancs bons et justes ? Le Grand Manitou aimerait-il donc moins ses enfants rouges ?

Et comme l'Apache ne répondait pas, je repris :

– Mais ce n'est pas là la question. Le fait est que mes frères rouges commettent une terrible erreur. La foi des hommes blancs proclame : le bon Manitou est le père de tous les enfants, au ciel et sur la terre. Par contre, la foi des hommes rouges déclare : le grand Manitou n'est que le dieu des hommes rouges. Il leur ordonne de tuer tous les blancs. Mon frère Winnetou est sage et juste, qu'il réfléchisse.

Pas de réponse. Je me tus un instant, puis :

– Le Manitou des rouges est-il le même que celui des Visages-Pâles ? S'il en est ainsi, pourquoi permet-il que les hommes rouges disparaissent de la terre, alors que les blancs se multiplient et étendent leur domination sur toute la planète ? Supposons maintenant que le Manitou des rouges ne soit pas celui des Blancs. Alors ce dernier est infiniment plus puissant, et aussi plus miséricordieux que votre Dieu rouge. Le Dieu des Visages-Pâles leur donne ici-bas la terre et toutes ses richesses et, dans l'au-delà, la vie éternelle au paradis. Le Manitou des rouges, par contre, ne donne à ses fils que la savane désolée, les montagnes désertiques peuplées d'animaux féroces, où le meurtre fait loi. Et même dans les sombres territoires de chasse éternelle, c'est encore le règne du meurtre.

» Les guerriers rouges ajoutent foi à leurs sorciers qui leur promettent le pouvoir d'exterminer, dans l'au-delà, les âmes des blancs. Pourtant, si l'âme de Winnetou rencontrait sur ces territoires baignés de sang l'âme de son frère Charlie, voudrait-il le tuer ?

– *Uff !* s'écria l'Apache d'une voix rauque. Winnetou défendrait l'âme de son frère blanc contre tous les guerriers rouges. *Howgh !*

– En ce cas, que mon frère Winnetou veuille bien réfléchir. Ce qu'il vient de dire n'est pas en accord avec ce que lui racontent les sorciers.

Winnetou et moi, nous nous connaissions depuis de longues années. Nous avions partagé les périls et les triomphes de la vie aventureuse de la savane. Mais, durant toutes ces années d'amitié fraternelle, nous n'avions jamais abordé la question de nos croyances respectives, et cela sur la demande même de Winnetou. Je m'étais toujours gardé de faire la moindre réflexion qui, même indirectement, pût porter atteinte à sa foi. Je savais qu'il appréciait ma discrétion à ce sujet, et les paroles que je venais maintenant de prononcer devaient avoir d'autant plus de poids.

Il réfléchit longtemps, puis me posa cette question :

– Pourquoi tous les blancs ne sont-ils pas comme mon frère Charlie ? S'ils lui ressemblaient tous, Winnetou aurait confiance en leurs prêtres.

– Pourquoi tous les hommes rouges ne sont-ils pas comme mon frère rouge ? ripostai-je. Il y a des bons et des méchants, aussi bien parmi les Visages-Pâles que parmi les Indiens. La terre est grande, et l'on peut voyager mille journées sans revenir à son point de départ. Mon frère ne connaît qu'une toute petite partie de l'univers. Or, c'est précisément là où vit mon frère, dans la savane, que viennent se cacher ceux des blancs qui doivent fuir la justice de leurs frères de race parce qu'ils ont des crimes sur la conscience Voilà pourquoi Winnetou s'est fait une idée fausse sur la nature des blancs... Mon frère parcourt, solitaire, la prairie et la montagne, en chassant le buffle et en livrant combat à ses ennemis. Mais en retire-t-il une vraie joie ? La mort ne le guette-t-elle pas derrière chaque arbre, derrière

chaque rocher ? Son existence n'est-elle pas faite uniquement de soucis, d'efforts et de déceptions ? A-t-il jamais pu accorder toute sa confiance, toute son affection à un homme de sa race ? Son âme tourmentée trouve-t-elle le repos et la consolation dans son wigwam, orné d'horribles scalpes ? Or le Sauveur des hommes blancs a dit à tous ceux qui souffrent : « Venez vers moi, je vous donnerai le calme et la paix. » Je suis venu vers Lui et il a apaisé mon cœur. Pourquoi mon frère n'imiterait-il pas mon exemple ?

– Winnetou ne connaît pas celui que son frère blanc appelle le Sauveur.

– Je pourrais le lui faire connaître. Winnetou veut-il m'écouter ?

Il fit oui de la tête et dit :

– Mon frère Charlie a raison. Winnetou n'aime personne autant de lui. Il lui a donné toute sa confiance, il lui a ouvert son cœur plus qu'il ne l'a fait pour aucun de ses frères rouges. Oui, Winnetou n'a qu'un seul ami, et le sort a voulu que cet ami fût un Visage-Pâle et un chrétien. Mon frère connaît les pays de ce monde et leurs habitants ; il a voyagé partout et a lu les livres des blancs. Il est sage au conseil, courageux au combat et clément pour les vaincus. Il aime les hommes rouges et leur veut du bien. Il n'a jamais menti à son frère Winnetou, et aujourd'hui encore il lui dit la vérité. Winnetou ajoute plus de foi à ses paroles qu'à celles de tous les sorciers rouges et de tous les savants blancs. Les hommes rouges hurlent et font du tapage ; les hommes blancs chantent des cantiques qui résonnent délicieusement dans le cœur de l'Apache. Je prie mon frère de me répéter les paroles du cantique que je viens d'entendre ce soir.

Je lui récitai les paroles de *l'Ave Maria*, en lui en expliquant le sens. Je lui parlai ensuite de la religion du Christ en essayant de lui en faire comprendre la beauté et la grandeur. Ce n'est pas tant à sa raison que j'en appelais qu'à son cœur, et

j'employais un langage simple, mais sincère. Je ne terminai mon discours par aucune conclusion, laissant Winnetou maître de son jugement et de sa décision.

Il ne m'interrompit pas une seule fois et, lorsque j'eus terminé, il resta silencieux, plongé dans ses pensées. Enfin il se leva et me tendit la main.

– Mon ami Charlie a prononcé des paroles que l'Apache n'oubliera jamais. Les pensées de Winnetou vont maintenant vers le glorieux Manitou des blancs, fils du Créateur mort en croix, qui a enseigné aux hommes la bonté et le pardon. La foi des hommes rouges, c'est la haine et la mort ; celle des hommes blancs est l'amour et la vie. De la mort et de la vie, Winnetou sait maintenant ce qu'il devra choisir. Que mon frère Charlie soit remercié. *Howgh !*

Nous retournâmes au settlement, où nos amis commençaient déjà à s'inquiéter de notre absence. La conversation roulait sur les railtroublers et les Ogellalahs. Je fis remarquer aux colons que leur settlement, situé loin de tout centre civilisé, aurait dû être depuis longtemps fortifié. S'ils n'avaient pas été inquiétés jusque-là, c'était uniquement parce que la colonie était à l'écart des principales pistes suivies par les Peaux-Rouges. Il aurait suffi qu'un éclaireur rouge s'avisât de pousser ses recherches jusque-là pour que le fruit des trois années de labeur fût compromis et la vie même des colons mise en danger. Les quatorze chefs de famille et leurs femmes, quoique bien armés, n'auraient pu prétendre repousser l'attaque d'une tribu rouge ou d'une bande de pirates de la savane. Les colons en convinrent bien volontiers et décidèrent d'entreprendre sans tarder les travaux de fortification indispensables.

Je leur conseillai d'établir quelques ouvrages défensifs avec des troncs d'arbres équarris et des barres de fer, non point sur l'emplacement même de la colonie, mais un peu plus loin, sur une langue de terre avançant dans le lac. Cette disposition leur

permettrait de mettre à profit la défense naturelle que leur offrait le lac.

D'après mes calculs, le chemin que devaient emprunter les railtroublers pour se rendre à Echo Cañon passait assez loin du settlement, néanmoins je recommandai aux colons de se tenir sur leurs gardes et de procéder aussitôt à l'édification du barrage.

Lorsque, après le départ des autres colons accourus pour nous tenir compagnie, nous pûmes enfin nous coucher, l'heure était fort avancée. Pour la première fois depuis de longs jours, nous goûtâmes le plaisir d'un lit confortable. Le lendemain matin, nous nous levâmes de bonne heure et, après avoir remercié encore nos aimables hôtes de l'excellent accueil qu'ils nous avaient fait, nous nous mîmes en route.

Les colons nous accompagnèrent un bout de chemin, et nous dûmes leur promettre de ne pas oublier de leur rendre visite au cas où le hasard nous ramènerait dans la région. Je leur dis que cette occasion pourrait se présenter prochainement, à notre retour d'Echo Cañon.

Par une délicate attention, avant de nous quitter, les huit chanteurs formèrent un cercle et exécutèrent une dernière fois pour nous l'Ave Maria qui avait fait une si profonde impression sur Winnetou. L'Apache s'en montra touché et, le chant terminé, il serra vigoureusement la main de tous les membres du chœur.

– La mélodie des hommes blancs continue à résonner dans le cœur de Winnetou, dit-il. Le chef des Apaches a pris cette nuit une importante décision. Quels que soient les combats qu'il lui faudra livrer, il n'enlèvera plus jamais le scalpe d'un homme blanc, car il sait maintenant que les Visages-Pâles sont les enfants du Grand Manitou, qui est aussi le père de tous les hommes rouges. Voilà la promesse que Winnetou vous fait aujourd'hui.

Cette résolution était, certes, le premier fruit de notre entretien de la veille. Mais mes paroles ne susciteraient-elles pas d'autre écho dans l'âme, noble et sensible, du chef des Apaches ? J'avais de bonnes raisons pour croire que, bientôt, cette première décision serait suivie d'autres, plus importantes encore. Les questions que j'avais soulevées devaient depuis longtemps tourmenter l'esprit de l'Indien. Ainsi le grain met longtemps à mûrir au sein de la terre, mais, dès qu'il a germé, il croît rapidement sous l'effet bienfaisant du soleil et s'épanouit en fleur.

Nos bêtes s'étaient complètement remises des fatigues que nous avions dû leur imposer la veille. Elles avançaient maintenant au grand trot et nous pouvions espérer gagner Echo Cañon, dont les colons nous avaient indiqué le chemin le plus court, avant la tombée de la nuit. Durant toute la journée, Winnetou ne se départit pas de son silence, ne répondant à mes questions que par des monosyllabes. Pourtant, tandis qu'il chevauchait à notre tête, nous devançant tous deux de plusieurs longueurs de cheval, je crus l'entendre fredonner la douce mélodie de l'Ave Maria. Cela me frappa d'autant plus que, d'une manière générale, les Indiens ne sont guère musiciens. Dans l'après-midi, les contours des montagnes se firent plus nets. Nous avancions maintenant dans un véritable labyrinthe de gorges et de défilés. Enfin, le soir, arrivés au sommet d'une haute colline, nous aperçûmes, au loin dans la vallée, des bâtiments éparpillés autour de la voie ferrée. La station d'Echo Cañon et ses paisibles habitations ouvrières, que nous avions résolu de sauver d'une sauvage agression, se trouvaient à nos pieds.

CHAPITRE VII

HÉROS MALGRÉ LUI

Par cañon, terme d'origine espagnole, les Américains désignent une gorge sinueuse et profonde, creusée par un cours d'eau. Ce nom convenait parfaitement à Echo Cañon, situé au fond d'un vaste ravin parcouru par une rivière.

Depuis plusieurs années déjà la petite localité était desservie par une ligne de chemin de fer. Cependant la voie n'était que provisoire, et sa reconstruction figurait dans le plan des grands travaux. Ceux-ci se heurtaient, cependant, à de grosses difficultés dans cette région accidentée et ne progressaient que lentement. La direction avait même dû faire appel à un grand nombre de spécialistes.

Nous descendîmes dans la vallée par un petit sentier de montagne, au bas duquel nous rencontrâmes une équipe d'ouvriers occupés à faire sauter à la dynamite un bloc de granit. Notre arrivée causa un vif étonnement parmi les travailleurs : deux blancs armés jusqu'aux dents et conduits par un Indien, c'était là certes un spectacle assez insolite et plutôt inquiétant. Ils déposèrent aussitôt leurs outils et saisirent leurs armes.

D'un geste, j'essayai de les rassurer, puis en m'approchant d'eux :

– *Good day, gentlemen,* dis-je en les saluant. Laissez vos armes en repos, nous venons vers nous en amis.

– Mais qui êtes-vous ? demanda l'un d'eux.

– Nous sommes des chasseurs, et nous vous apportons un message important. Qui commande actuellement le poste d'Echo Cañon ?

– C'est le colonel Rudge. Mais il est en voyage, et il faut vous adresser à l'intendant Ohlers, qui le remplace.

– Le colonel Rudge sera-t-il bientôt de retour ?

– Nous n'en savons rien. Il est parti à la poursuite des rail-troublers qui avaient attaqué un convoi.

– Où peut-on joindre son remplaçant.

– Descendez dans le village, on vous y renseignera.

Nous quittâmes les ouvriers et nous dirigeâmes vers le village. Celui-ci se composait de quelques blockhaus, de baraquements et de deux grandes bâtisses de pierre construites à la hâte. Il avait plutôt l'aspect d'un camp fortifié que d'une banale station de montagne. Une enceinte de pierre assez rudimentaire, mais solide, haute d'environ cinq pieds, accentuait encore cette impression.

On accédait au camp par une large porte de chêne qui était grande ouverte.

M'adressant à un ouvrier qui travaillait sur la voie, je lui demandai où se trouvait l'intendant. Il désigna une des deux maisons de pierre. Je m'y dirigeai aussitôt. Chemin faisant, je ne rencontrai que quelques cheminots occupés à décharger un wagon de marchandises contenant des rails.

Ayant mis pied à terre, nous pénétrâmes dans le bâtiment. C'était un vaste hangar qui servait visiblement de dépôt et où s'entassaient tonneaux, caisses et sacs. Un petit homme sec était en train d'ouvrir une caisse. À notre vue, il eut un mouvement de surprise.

– Que me voulez-vous ? demanda-t-il sur un ton rude.

Tout à coup, en remarquant Winnetou, il recula, effrayé.

– Un *Indsman* ! s'écria-t-il.

– Rassurez-vous, Monsieur, dis-je poliment, nous ne vous voulons pas de mal. Nous désirons parler à l'intendant.

– C'est moi-même, fit-il, en nous lançant un regard méfiant de derrière ses grosses lunettes.

– Excusez-nous, Monsieur, de vous déranger dans vos occupations, dis-je. Notre intention était d'abord de nous adresser au colonel Rudge, à qui nous apportons un message, mais on vient de nous dire qu'il est absent.

– C'est bien, je vous écoute, dit-il en jetant un regard furtif vers la porte.

– Il paraît que le colonel est parti à la poursuite d'une bande de railtroublers ?

– C'est exact.

– A-t-il emmené avec lui une nombreuse escorte ?

– Je ne puis répondre à cette question. Cela ne vous regarde pas.

– Sans doute, fis-je conciliant. Mais pourriez-vous nous dire au moins si vous êtes restés nombreux à Echo Cañon ?

– Vous êtes bien curieux, fit le petit homme sec en reculant insensiblement dans la direction de la porte. Pourquoi voulez-vous savoir tout cela ?

– J'allais justement vous le dire. Nous venons de...

Ce n'était plus la peine de continuer. Le petit intendant venait de nous fausser compagnie, ayant finalement gagné la sortie. Le grincement d'un verrou poussé précipitamment nous apprit que nous étions prisonniers.

Je me retournai vers mes amis. Winnetou répondit à mon regard interrogateur par un haussement d'épaules. Quant à Fred, il fit une grimace dégoûtée. Pour ma part, j'éclatai tout bonnement de rire. La situation était en effet assez cocasse.

– Nous voilà dans une souricière, dit Fred, furibond. Cet imbécile nous prend manifestement pour des bandits.

À ce moment, un coup de sifflet retentit à l'extérieur et, m'approchant de la fenêtre, je vis des ouvriers accourant de toutes parts vers le bâtiment où nous nous trouvions. La grande porte de chêne, l'unique issue du camp, était fermée. Je comptai les hommes qui s'étaient rendus à l'appel de l'intendant. Ils étaient seize. Celui-ci jeta quelques ordres.

– L'exécution va bientôt commencer, dis-je en riant. En attendant qu'on nous tue, essayons de notre côté de tuer le temps.

– Je vais vous offrir le cigare du condamné à mort, plaisanta Fred, que ma bonne humeur avait gagné. Dommage qu'il n'y ait pas de rhum.

Il s'empara d'une boîte de cigares ouverte placée sur une chaise et me la présenta. Je pris un cigare, frottai une allumette et donnai du feu à Fred.

Sur ces entrefaites, la porte grinça dans ses gonds et nous entendîmes la voix grêle de l'intendant.

– Ne tirez pas, bandits, sans quoi vous êtes perdus !

L'instant d'après, quelques ouvriers, armés jusqu'aux dents, firent irruption dans le hangar, suivis de l'intendant, qui se réfugia immédiatement derrière un tonneau. De là, il essaya de nous tenir en respect en brandissant vers nous un gros rifle.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il lorsque, protégé par ses gens, son arme et le tonneau, il se sentit enfin en sécurité.

– Drôle de question ! fit Fred amusé. Vous commencez par nous traiter de bandits, puis vous nous demandez de nous présenter. Sortez donc de votre cachette pour que nous puissions vous renseigner.

– Je ne suis pas fou, répondit l'homme. Il faut d'abord que je sache à qui j'ai affaire.

– Demandez-le gentiment et vous le saurez, mais nous n'avons pas d'ordre à recevoir de vous.

– Pour la dernière fois, je vous somme de me répondre : qui êtes-vous ?

– Allons, allons, ne vous mettez donc pas dans cet état-là, dit Fred. Je vois que vous allez faire une maladie si je ne vous réponds pas tout de suite, et j'en serais navré. Eh bien ! nous sommes des chasseurs de la prairie.

– Et quel est votre nom ?

– Notre nom n'a vraiment aucun intérêt pour vous.

– Dites donc ! cria l'intendant, au comble de la rage. Vous vous moquez de moi, je crois, mais ça ne va pas se passer comme ça ! Puisque que vous refusez de me révéler votre nom, dites-moi ce que vous venez chercher à Echo Cañon.

– Nous sommes venus ici pour vous mettre en garde.

– Nous mettre en garde ? Et contre quoi, s'il vous plaît ?

– Contre une bande d'Indsmen et de railtroublers qui se propose d'attaquer la station.

– Quelle histoire abracadabrante ! On ne me donne pas le change aussi facilement. J'ai tout de suite deviné que vous apparteniez vous-mêmes à cette bande de railtroublers. Vous êtes venus ici pour nous espionner, hein ?

– Si vous le prenez sur ce ton-là, dit Walker, j'ai bien peur, monsieur l'Intendant, que nous nous fâchions.

– Taisez-vous ! Je perds mon temps à vous écouter.

Et se tournant vers ses hommes :

– Arrêtez ces bandits, cria-t-il en enflant sa voix, et ligotez-les.

Les ouvriers ne manifestèrent pas un grand enthousiasme à exécuter cet ordre. Trois ou quatre à peine esquissèrent un pas vers nous, mais un geste énergique de Fred suffit à les arrêter à mi-chemin.

– Minute, les gars ! cria le gros Walker en levant la main.

Excédé, il avait décidé de mettre fin à cette scène stupide et plongeait la main dans sa poche pour en tirer son portefeuille contenant sa carte de policier, lorsque je l'arrêtai à mon tour :

– Laissez vos papiers tranquilles, Fred. Je serais bien curieux de savoir si dix-sept railroaders[24] suffisent à avoir raison de trois Westmen. Allez-y donc, Messieurs, si le cœur vous en dit. Mais je vous préviens charitablement : qui s'y frotte s'y pique.

D'un air menaçant, je m'armai de mes deux pistolets et me précipitai vers la porte. Winnetou et Walker, imitant mon exemple, braquèrent leurs armes sur les railroaders. Ceux-ci n'essayèrent même pas de bouger.

Cette petite démonstration avait suffi pour faire perdre à l'intendant sa superbe assurance. Avec une vitesse vertigineuse, il avait déjà disparu derrière son tonneau, et seul le canon de

---

[24] Cheminots.

son fusil, pointé vers le toit du hangar, indiquait encore l'endroit probable où pouvait se cacher son propriétaire.

La poltronnerie de leur chef n'était évidemment pas faite pour stimuler le courage des cheminots. Tous avaient visiblement envie de se mettre à l'abri et ne manifestaient pas la moindre intention de nous opposer résistance.

Négligeant le chef invisible, je m'adressai directement à eux :

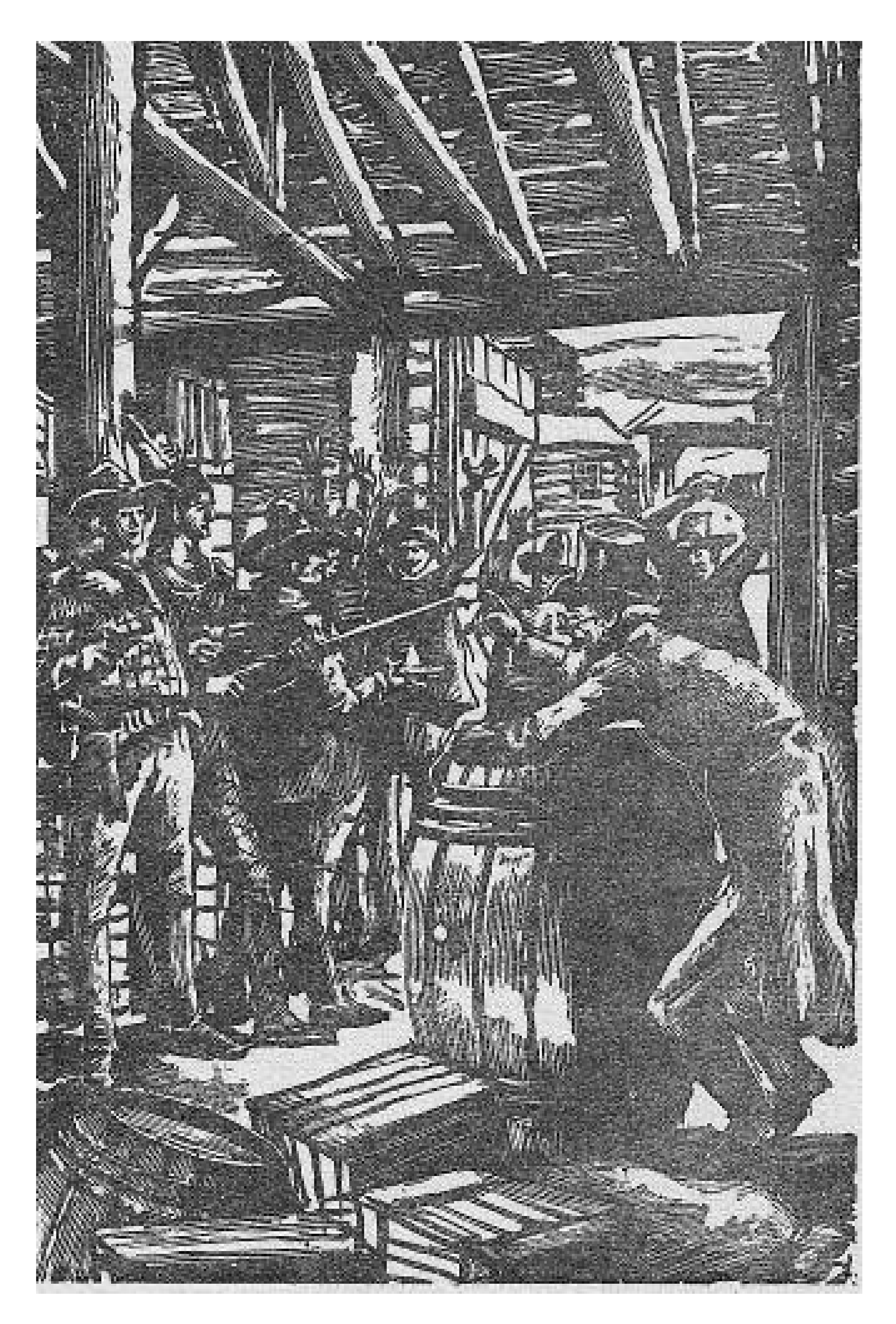
– Nous pourrions maintenant vous enfermer à notre tour dans ce hangar, mais nous n'en ferons rien. J'ai une communication à faire à ce courageux M. Ohlers, et je vous prie de me le retrouver. C'est dans votre intérêt que j'insiste pour lui parler, car, si vous m'obligez à partir sans vous avoir parlé, vous allez être tous égorgés par les Ogellalahs et leurs alliés.

Après quelques instants d'hésitation, le pusillanime remplaçant du colonel Rudge, toujours derrière son fût, consentit à montrer le bout de son nez. Voyant que rien de terrible ne lui arrivait, il finit par surgir tout entier de sa cachette. Je lui exposai alors la situation en quelques phrases succinctes. Lorsque j'eus terminé, l'intendant était blanc comme de la craie. Littéralement effondré par mes révélations, il alla, les jambes flageolantes, s'asseoir sur un bloc de pierres et balbutia d'une voix blanche :

– Je vous fais mes excuses, Sir. Ce que vous venez de me dire est sûrement vrai. D'ailleurs les voyageurs de votre train m'ont raconté que deux chasseurs n'étaient pas remontés dans leur compartiment pour continuer le voyage. C'était donc vous, Messieurs ?

» Et vous dites que ce gentleman qui vous accompagne est Mr. Winnetou. Soyez les bienvenus !

Puis se tournant vers Walker :



– J’ai déjà entendu parler de vous, monsieur Walker, et je suis heureux de recevoir votre visite. Et vous, Monsieur, pourrai-je savoir votre nom ?

Je me nommai sans révéler, cette fois encore, le surnom sous lequel j’étais connu dans le Wild.

– Enchanté de faire votre connaissance, dit-il. Et maintenant nous pourrons peut-être parler de choses utiles. Croyez-vous que le colonel ait pu prendre connaissance du message que vous lui avez laissé dans la forêt ?

– J’en suis persuadé.

– Alors, il va sans doute se hâter pour revenir ici, n’est-ce pas ?

L’homme cherchait, visiblement, à être rassuré.

– Certainement, fis-je.

– Cela me fait plaisir, un très grand plaisir même. Vous ne pouvez pas vous imaginer combien je serais content s’il pouvait déjà être là.

Je l’assurai que j’étais parfaitement capable de l’imaginer et lui demandai ce qu’il comptait faire.

Fort embarrassé, il se gratta longtemps le menton avant de me répondre :

– Voyez-vous, je n’ai à ma disposition que quarante hommes, qui travaillent sur la voie pour la plupart, dit-il d’une voix hésitante. Nous ne sommes pas assez nombreux et je crains fort...

– Eh bien ! insistai-je, voyant qu’il ne parvenait pas à terminer sa phrase.

– Je crains fort qu’il ne nous soit pas possible de nous défendre ici. Je me demande donc si nous ne ferions pas mieux...

Cette fois encore, il n'osa pas aller jusqu'au bout de sa pensée.

– Quoi ? Que voulez-vous faire ?

– Évacuer complètement Echo Cañon, dit-il dans un souffle honteux, mais soulagé d'avoir enfin exprimé son idée... qui n'avait rien d'héroïque.

– Vous n'y pensez pas ! protestai-je. Ce serait une lâcheté. Vous consentiriez à abandonner toutes les installations à ces bandits, leur laisser toutes vos réserves ? Mais ce serait briser votre carrière irrévocablement.

– Que voulez-vous que je fasse ? fit-il piteusement. J'aime mieux sauver ma peau que ma situation. On arrive toujours à s'employer dans la vie, mais on ne vit qu'une fois, n'est-ce pas ?

– Pourquoi ne pas chercher à sauver l'une et l'autre, et votre honneur par-dessus le marché ? À propos, combien d'hommes le colonel a-t-il emmenés avec lui ?

– Une centaine, et ce sont précisément les plus vaillants.

– Je m'en aperçois.

Le petit homme feignit de n'avoir pas compris mon allusion et me demanda à son tour :

– Et combien sont les Indiens ?

– Plus de deux cents, en comptant les railtroublers.

– Sapristi ! Ils ne feraient qu'une bouchée de nous. Décidément, la seule solution raisonnable, c'est de nous écarter de leur chemin.

– *Pshaw !* En vous enfuyant, vous ne résoudrez rien. Dites-moi plutôt quelle est la station la plus proche disposant d'une forte garnison.

– Promontory. Il y a là environ trois cents hommes armés, y compris les ouvriers de la voie.

– Parfait. Lancez immédiatement un télégramme au commandant de Promontory pour lui demander de vous envoyer sur-le-champ une centaine de robustes et courageux gaillards.

Ce conseil, pourtant d'une grande simplicité, eut pour effet de plonger notre homme dans une profonde perplexité. Mais bientôt son visage s'éclaira :

– Après tout, vous avez raison. Vous venez de me donner là une excellente idée.

– Je suis enchanté qu'elle vous convienne. Demandez aussi à Promontory des provisions et des munitions. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Bien entendu, ce renfort doit arriver dans le plus grand secret, car, si les espions des Ogellalahs prennent vent de cela, l'attaque n'aura pas lieu.

– Tant mieux, alors ! s'écria le pacifique intendant, ravi par cette perspective.

– Ce n'est pas mon avis. S'ils renonçaient à vous attaquer pour le moment, ce ne serait que partie remise, et il serait à craindre que, la prochaine fois, ils tombent sur vous à l'improviste. Mieux vaut cent fois leur enlever une fois pour toutes le goût de ce genre d'aventures.

– Ce serait pourtant bon de gagner un peu de temps ! soupira Ohlers.

– Ce n'est pas certain. En tout cas, votre télégramme doit partir immédiatement. À quelle distance d'ici se trouve Promontory ?

– À quatre-vingt-onze milles.

– Y a-t-il là-bas une locomotive et des wagons ?

– Certainement.

– Parfait. Alors, demandez que le secours nous soit expédié demain dès la tombée de la nuit, afin qu'il arrive ici après-demain avant le jour. Les éclaireurs indiens ne pourront être ici que demain soir. D'ici là, nous aurons tout le temps nécessaire pour renforcer les fortifications du camp.

– C'est ça. Fortifions-nous ! s'exclama Ohlers.

– Rassemblez donc vos hommes et ordonnez-leur de relever partout le niveau de l'enceinte de trois pieds. Les hommes de Promontory vous donneront un coup de main dès qu'ils seront arrivés. Il faut que les murs soient assez hauts pour empêcher les Indiens de voir ce qui se passe à l'intérieur du camp.

– Allons donc ! De la montagne, ils verront quand même tout ce qu'ils voudront, objecta Ohlers.

– Ils ne verront que ce que nous voudrons bien leur montrer, rectifiai-je. J'irai moi-même au-devant des Ogellalahs, et vous serez avertis à temps de leur approche. Et maintenant, autre chose : tout le long de l'enceinte, à l'intérieur, il faudra élever une sorte de rempart avec des troncs d'arbres et des planches, d'où les défenseurs pourront faire le coup de feu au moment de l'attaque.

– Pourquoi pas, après tout, dit Ohlers. D'accord !

– Si mes estimations sont exactes, le colonel et ses hommes seront de retour avant l'attaque des Peaux-Rouges. Ainsi donc, en comptant les renforts de Promontory, nous serons deux cent quarante contre environ deux cents. De plus, nous serons protégés par des fortifications, tandis que l'adversaire sera exposé à nos balles. Enfin, l'élément surprise jouera entièrement en notre faveur. Dès la première salve, les assaillants seront décimés.

– Ils s'enfuiront en désordre et nous leur donnerons la chasse comme à des bêtes sauvages, dit en jubilant le petit in-

tendant, que la perspective d'un triomphe facile remplissait d'enthousiasme. Pif, paf ! quelques coups de feu et voilà l'ennemi mis en déroute !

– Espérons-le, dis-je en souriant. Mais, pour le moment, il ne s'agit pas de nous endormir sur nos lauriers futurs. Des tâches urgentes nous attendent. Avant tout, soyez assez aimable pour nous faire servir quelque chose à manger, car nous mourons de faim. Ensuite, vous aurez à lancer le télégramme à Promontory. Enfin, il faut immédiatement donner des ordres pour relever la hauteur de l'enceinte.

– C'est entendu, Sir, je vais faire le nécessaire. D'ailleurs, je n'ai plus aucune envie de m'en aller, car j'ai la conviction la plus absolue que les Ogellalahs seront battus à plate couture. Laissez-moi faire et vous verrez ce dont je suis capable. Quant à votre dîner, comptez sur moi, je m'en charge personnellement. Je suis ce qu'on appelle ici un *self-made man*, un homme qui s'est fait lui-même, et j'ai commencé ma carrière comme cuisinier.

Effectivement, M. Ohlers semblait bien plus familiarisé avec le maniement des casseroles qu'avec celui des armes, car le souper auquel nous fûmes conviés ne laissait rien à désirer.

Dès qu'ils eurent reçu des ordres, les ouvriers d'Echo Cañon se mirent à l'œuvre avec une véritable rage. Les travaux de fortification se poursuivirent sans relâche toute la nuit, et le lendemain, à l'aube, en me réveillant, je fus enchanté de voir combien ils avaient progressé.

Ohlers m'apprit alors que, non content d'avoir expédié la dépêche convenue la veille, il avait envoyé en outre à Promontory un message oral par le chef du train régulier de nuit. Mais cette précaution s'avéra bientôt superflue, car, vers la fin de la matinée, bien avant l'heure prévue par moi, le convoi de secours, formé dès la réception du télégramme, arriva à Echo Ca-

ñon. Il amenait une centaine de cheminots armés, des munitions et des vivres.

Les nouveaux venus se joignirent immédiatement à l'équipe travaillant aux fortifications et, grâce à leur concours, vers une heure de l'après-midi, le relèvement de l'enceinte était terminé.

Sur mon initiative, tous les tonneaux vides qui se trouvaient dans l'entrepôt furent remplis d'eau et placés derrière l'enceinte. Il n'était pas impossible, en effet, que nous ayons à soutenir un siège en règle, et une provision d'eau potable, qu'il fallait chercher assez loin, pouvait s'avérer nécessaire. En outre, il était prudent de parer contre un éventuel danger d'incendie.

Les stations voisines furent informées qu'aucune modification ne devait être apportée à l'horaire habituel des trains, afin de ne donner aucun soupçon à l'ennemi.

– Après le déjeuner, je partis avec Winnetou et Walker en exploration. Nous étions bien mieux qualifiés que les braves cheminots pour remplir cette mission, et d'ailleurs personne de la garnison d'Echo Cañon ne s'offrit à nous accompagner.

Il fut convenu que, dès que l'un de nous trois reviendrait au camp avec la nouvelle que les espions rouges étaient en vue, on ferait sauter une cartouche de dynamite, signal destiné à rappeler les deux autres... Une explosion de ce genre, courante dans ces chantiers, où il était souvent nécessaire de faire sauter des rocs, ne pouvait, en aucun cas, donner l'éveil à nos ennemis.

Après avoir fait quelques centaines de mètres ensemble, nous nous séparâmes. Certes, nous savions que les éclaireurs ennemis devaient venir du nord, mais des explications de l'intendant il ressortait qu'il existait trois sentiers au nord d'Echo Cañon. Rien ne nous permettait de deviner lequel de ces trois sentiers les espions des Ogellalahs allaient emprunter.

Je pris le sentier du nord-ouest, Winnetou celui du nord et Walker tourna vers le nord-est, s'engageant dans le chemin que nous avions suivi nous-mêmes la veille.

Il fallait nous tenir sur nos gardes, car, d'un moment à l'autre, l'ennemi pouvait surgir en face de nous…

CHAPITRE VIII

LE COMBAT

Après avoir escaladé un rocher, je m'enfonçai dans la forêt vierge traversée par un étroit sentier. Suivant toujours la direction du nord-ouest, j'atteignis, après trois quarts d'heure de marche, un endroit excellent pour me servir de poste de guet. Au sommet d'une hauteur couverte d'une végétation épaisse se dressait un immense chêne, au pied duquel croissait un sapin. Je grimpai en haut de ce dernier, saisis une branche du chêne, dont le tronc, à partir de ce niveau, n'était plus trop épais pour me permettre d'y grimper à son tour.

L'observatoire où j'étais juché était assez confortable, et surtout je me félicitai en constatant qu'il offrait en outre une excellente cachette. En effet, des frondaisons épaisses me dissimulaient parfaitement, alors que moi-même je pouvais embrasser du regard tout le panorama.

Je restai là plusieurs heures sans que rien ne vînt attirer mon attention, mais je ne relâchai pas pour cela ma vigilance.

Tout à coup j'aperçus au loin une dizaine de corbeaux s'élever en même temps des arbres. Cela pouvait n'être qu'un simple hasard ; cependant le fait que les oiseaux ne se formèrent pas pour un vol en groupe, mais, après avoir plané quelques minutes dans l'air, allèrent se poser, en décrivant des cercles, sur d'autres branches, plus proches de moi, me persuada du contraire. Nul doute qu'ils n'aient été effrayés par quelque apparition insolite.

Quelques minutes après, le même phénomène se répéta un peu plus près de moi : des hommes venaient sans doute du nord, effarouchant les oiseaux sur leur passage.

Je descendis de l'arbre et, prenant soin d'effacer mes empreintes, je repris mon chemin vers le nord. Je fis plusieurs centaines de mètres, puis, avisant un fourré épais, j'y pénétrai pour guetter l'arrivée des hommes, qui ne pouvaient être que les espions que j'attendais. Au bout de quelque temps, je vis, en effet, un groupe d'Indiens avançant à la file, tout près de ma cachette. Ils étaient six et, tels des fantômes, glissaient sans bruit sur le sol couvert de bruyère, en évitant soigneusement le moindre branchage dont le craquement risquait de les trahir.

C'était bien les éclaireurs Ogellalahs. Leurs visages étaient peints des couleurs de guerre.

À peine m'avaient-ils dépassé que je me redressai et me glissai hors du fourré. Il était évident que, par mesure de prudence, les éclaireurs continueraient à avancer là où le sous-bois était le plus dense et que cela les obligerait à effectuer de nombreux détours. Pour ma part, je pouvais me permettre d'emprunter un chemin plus direct, moins encombré d'obstacles, ce qui me permettrait de prendre de l'avance sur eux.

Je repris donc sans tarder le chemin du camp, en me glissant en bas du rocher abrupt qui fermait, au nord, la vallée d'Echo Cañon...

J'étais encore à un bon quart d'heure du camp, quand je m'aperçus qu'une activité intense y régnait. Le nombre des travailleurs avait dû augmenter considérablement pendant mon absence.

Au moment où je franchissais le remblai de la ligne de chemin de fer, j'aperçus Winnetou qui se dirigeait, lui aussi, à

grandes enjambées vers la station. Il me rejoignit bientôt, et je lui demandai :

– Mon frère rouge a-t-il rencontré, lui aussi, l'avant-garde des Ogellalahs pour être si vite de retour ?

– Winnetou est revenu parce qu'il sait qu'il n'y a plus rien d'intéressant à voir là-haut. Son frère Charlie a découvert les espions Ogellalahs.

– Qu'est-ce qui le fait croire à Winnetou ?

Le chef des Apaches sourit :

– Winnetou était assis sur un arbre, sa longue-vue à la main, quand il a aperçu, au loin, un autre grand arbre du côté où son frère blanc était parti. Et Winnetou a compris que Charlie, qui est un excellent éclaireur, avait choisi cet arbre comme poste d'observation. Après un certain temps, des points noirs apparurent dans le ciel. C'étaient des oiseaux alertés par l'approche des éclaireurs. Mon frère Charlie n'a pas pu manquer de remarquer l'envol des oiseaux et d'en comprendre la signification, et, peu après, il a dû voir aussi passer les hommes rouges.

Une fois de plus, Winnetou faisait preuve d'une perspicacité étonnante.

À l'entrée du camp, nous rencontrâmes un homme vêtu à la manière des trappeurs, que nous n'avions pas rencontré précédemment à Echo Cañon.

– Vous voilà de retour ! s'écria-t-il à notre vue. Les sentinelles vous ont vus descendre du rocher, et ils m'ont annoncé votre arrivée. Je suis le colonel Rudge, et je tiens à vous remercier tout de suite de l'inestimable service que vous nous avez rendu.

– Ne nous remerciez pas, colonel, nous n'avons fait que notre devoir. Voulez-vous maintenant donner l'ordre de faire

sauter une cartouche de dynamite afin d'avertir notre ami Walker, resté là-haut, qu'il est temps de descendre. Les espions Ogellalahs ne sont en effet plus très loin.

– Déjà ? s'étonna Rudge.

– Je viens de les voir de mes propres yeux. Il est temps aussi de donner l'ordre à vos hommes de gagner les baraquements, car, dans un quart d'heure, les espions auront gagné leurs postes de guet.

– *Well*, je vais m'en occuper sans retard. Je vous rejoins tout à l'heure.

Quelques minutes plus tard, une explosion retentit, assez forte pour donner l'alarme à Walker. La plupart des cheminots se retirèrent à l'intérieur des blockhaus et des baraquements. Le camp sembla se vider, et un observateur placé en haut de la colline n'aurait pu apercevoir que quelques ouvriers restés sur la voie.

Le colonel Rudge revint vers nous, l'air satisfait.

– Tout est en ordre. J'espère que, grâce à ce petit stratagème, nous réussirons à leur donner le change. Je n'oublie pas d'ailleurs que c'est à vous que nous devons d'avoir pu si bien organiser notre défense. C'est la Providence qui vous a envoyés dans ces parages. Nous vous sommes tous profondément reconnaissants.

– N'en parlons plus, je vous en prie ! Ainsi donc, vous avez bien trouvé notre message ?

– Comment ne l'aurions-nous pas remarqué ? Vous l'avez mis aussi en évidence que possible. Aussitôt, nous avons rebroussé chemin, et je vous prie de croire que nous ne nous sommes pas endormis en route. Et nous sommes arrivés à point nommé, comme vous voyez. Pour quand prévoyez-vous l'attaque ?

– D’après mes calculs, répondis-je, elle devrait avoir lieu demain, dans la nuit.

– D’ici là, nous aurons le temps de faire plus ample connaissance, dit le colonel Rudge en souriant. Et maintenant, si vous voulez bien m’accompagner chez moi et accepter un verre de bière, vous me feriez grand plaisir.

Il nous introduisit dans l’autre bâtiment, où se trouvait son bureau, meublé d’une façon rudimentaire, mais pratique et confortable.

Le colonel Rudge me faisait l’effet d’un homme énergique et résolu, que l’idée d’une bataille contre les Indiens ne devait pas effrayer, comme son peu courageux second. La glace fut vite rompue entre nous, et bientôt nous causâmes comme de vieux amis. Winnetou, dont il connaissait la réputation, gagna visiblement sa sympathie, bien que, fidèle à son habitude, l’Apache se fût montré peu loquace.

– J’ai quelques bouteilles de véritable *stout*, dit le colonel, je vais en ouvrir une. Mettez-vous à l’aise en attendant l’arrivée de M. Walker. Je pense qu’il ne tardera plus beaucoup.

Quelques minutes plus tard, en effet, Walker était de retour au camp. Il n’avait pas vu les éclaireurs des Ogellalahs : ceux-ci étaient passés loin de son chemin. Par contre, il avait fort bien entendu le signal et avait pris aussitôt le chemin du retour.

Nous passâmes deux ou trois heures chez le colonel à bavarder et à déguster sa bière : Rudge était un homme d’une grande expérience et un brillant conteur. Il nous relata avec beaucoup de verve quelques-unes de ses aventures.

Enfin, la nuit vint. Nous n’avions plus à craindre la curiosité des espions Ogellalahs, car ils ne pouvaient rien voir dans l’obscurité complète qui régnait. Sous la protection d’une garde importante, les ouvriers reprirent les travaux de fortification. Certes, en gros, les ouvrages étaient terminés, mais, dans ce

genre de travail, le mieux n'est jamais l'ennemi du bien. J'étais content de voir que le colonel tenait compte de mes suggestions et que mes conseils étaient suivis à la lettre.

Comme, cette nuit-là, notre présence n'était pas indispensable, nous nous rendîmes à l'invitation du colonel qui nous engageait à aller nous coucher, d'autant plus que quelques heures de repos n'étaient pas à dédaigner à la veille de la bataille. Pour permettre à tous les membres de la garnison de se préparer à la lutte dans de parfaites conditions physiques, un système de roulement fut organisé, et les diverses équipes se relayèrent aux travaux.

La nuit se passa ainsi en préparatifs, de même que la journée suivante. La nuit était sans lune, le ciel couvert de nuages, l'obscurité était totale. Mais, vers onze heures du soir, les nuages se dissipèrent et, à la lueur des étoiles, le terrain au delà des fortifications devint parfaitement visible.

Les défenseurs d'Echo Cañon étaient munis chacun d'un fusil et d'un couteau. Plusieurs possédaient en outre un revolver et un pistolet. Sachant que les Indiens attaquent de préférence après minuit, peu avant les premières lueurs de l'aube, il suffisait, pour l'instant, de laisser à leur poste les sentinelles, tandis que les combattants se reposaient, étendus sur l'herbe.

Un silence profond régnait sur la vallée, mais c'était un silence lourd de menaces.

À minuit, le colonel Rudge lança l'ordre à ses hommes d'occuper leurs postes de combat. Tandis que ceux-ci gagnaient les remparts circulaires élevés à l'intérieur de l'enceinte, nous allâmes, Winnetou et moi, nous placer près de la grande porte du camp. Je n'étais armé que de ma carabine Henry à répétition, ayant laissé mon tueur d'ours dans la chambre que le colonel Rudge avait mise à notre disposition.

Deux cents hommes environ étaient répartis le long des murs de l'enceinte. Une dizaine montaient la garde auprès des chevaux et une trentaine d'autres, choisis parmi les meilleurs, destinés à former la « masse de manœuvre », demeuraient en réserve au milieu du camp, prêts à se porter là où une intervention rapide pourrait faire pencher la balance en notre faveur.

Le temps nous semblait couler avec une lenteur désespérante. Déjà, certains commençaient à se demander si l'attaque aurait bien lieu cette nuit-là, lorsque, tout à coup, un léger bruit nous parvint. On aurait dit la chute d'un caillou sur le rail. L'instant d'après, un murmure, qu'une oreille non exercée aurait pu confondre avec le souffle du vent, parcourut la savane. Les Ogellalahs s'avançaient vers le camp, à pas de loup, prêts à l'attaque.

– Attention ! glissai-je à l'oreille de mon voisin.

Selon les ordres reçus, celui-ci transmit l'avertissement au combattant le plus proche qui le transmit à son tour à son voisin et, bientôt, tout le camp fut en état d'alarme.

Pendant ce temps, au delà de l'enceinte du camp, des ombres silencieuses glissaient toujours plus près de nous. L'attaque allait être déclenchée d'une seconde à l'autre.

Les ombres étaient maintenant toutes proches. Quelques pas les séparaient à peine de l'enceinte, lorsqu'une voix sonore et ferme s'éleva dans la nuit :

– *Selkhi Ogellalahs* ! *Ntsage sisi Winnetou natan Apaches ! Shne ko*. (Mort aux Ogellalahs ! Winnetou, le chef des Apaches, est là. Feu !)

Il leva son fusil orné de clous d'argent, le coup partit et, dans une lueur brève comme un éclair, nous vîmes les Ogellalahs se ruer à l'attaque de notre camp. L'instant d'après, une salve puissante, tirée par deux cents fusils, retentissait.

L'espace d'une seconde, le silence, un silence impressionnant, retomba dans la vallée, mais aussitôt après un vacarme infernal s'éleva, mettant les nerfs à nu et déchirant les tympans. Les Ogellalahs, surpris par notre salve, poussaient un cri de terreur que les parois du canon répercutaient en mille échos.

– Feu ! commanda à son tour le colonel Rudge, dont la voix puissante arriva à dominer ces clameurs d'épouvante.

Lorsque l'écho de la seconde salve se fut dissipé, la voix du colonel s'éleva de nouveau :

– Allons-y, les gars ! En avant !

Prestement, les hommes escaladèrent les murailles et se jetèrent sur l'ennemi, devançant ainsi l'attaque des assaillants.

Je restais seul à mon poste : Winnetou avait disparu depuis un moment. Je n'avais pas encore tiré un seul coup de feu, préférant attendre la suite des événements.

Un combat furieux s'engageait maintenant au dehors de l'enceinte. Mais quelques minutes suffirent pour affirmer la supériorité écrasante des défenseurs d'Echo Cañon. Les deux salves avaient à ce point clairsemé les rangs de l'adversaire que celui-ci ne pouvait plus espérer de salut que dans la fuite. Bientôt ce fut, effectivement, la débandade.

De mon poste, je pus voir les ombres noires glisser vers la forêt. Tout à coup, je crus reconnaître la silhouette d'un homme blanc, suivie d'une autre qui ne pouvait pas non plus être celle d'un Ogellalah. Dans leur fuite, les railtroublers passaient devant la porte de l'enceinte où j'étais posté.

J'estimai le moment venu d'épauler ma carabine. Tirer vingt-cinq coups de suite, sans avoir à recharger mon arme, c'était là un privilège redoutable ! Huit fois de suite, j'appuyai sur la gâchette et je cherchai du regard les autres bandits blancs. Mais je ne vis personne ; ceux qui avaient réussi à se sauver ne

devaient pas être nombreux, tous les autres étaient abattus ou faits prisonniers.

Quelques minutes plus tard, conformément à notre plan de combat, les défenseurs victorieux allumèrent plusieurs feux de camp, à la clarté desquels je pus voir la terrible moisson que la mort avait faite dans la vallée en l'espace de quelques minutes. Ce spectacle affreux me remplit de tristesse. Je m'en détournai instinctivement et me dirigeai vers le bureau du colonel. À peine y avais-je pénétré que la porte s'ouvrit, livrant passage à Winnetou. Je le regardai, étonné.

– Mon frère rouge est déjà de retour ? fis-je. Pourquoi n'apporte-t-il pas les scalpes de ses ennemis Ogellalahs ?

– Winnetou ne prendra plus le scalpe d'aucun ennemi, répondit l'Apache. Depuis qu'il a entendu la musique du ciel, il a pris la résolution de ne plus pratiquer cette coutume cruelle. *Howgh !*

– Combien d'ennemis le chef des Apaches a-t-il tué ? demandai-je.

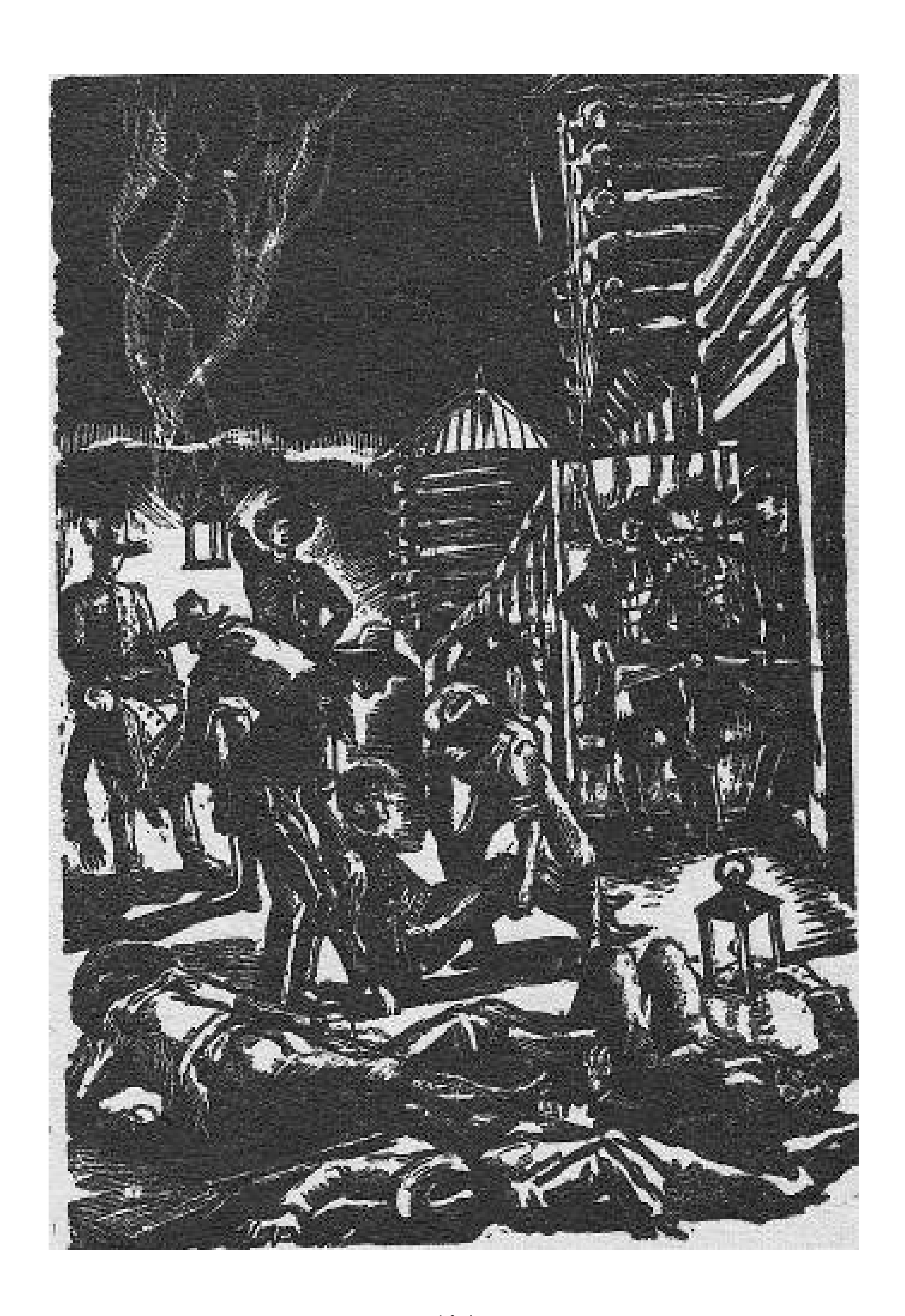
– Winnetou ne les a pas comptés. Son frère blanc, lui, n'a tué personne.

– Comment Winnetou le sait-il ?

Le chef des Apaches sourit.

– Pourquoi l'arme de mon frère blanc s'est-elle tue pendant toute la bataille ? Je n'ai entendu retentir sa voix qu'à la fin, lorsque les bandits blancs cherchaient à s'enfuir. Et pourquoi Charlie s'est-il contenté de les blesser ? Winnetou en a compté huit, qui sont tombés devant la porte, incapables de se relever. Tous ont été faits prisonniers.

Ainsi donc, chacun de mes coups avait porté, permettant de capturer une partie des railtroublers. J'espérais que leur chef se trouvait parmi eux.



À ce moment, Walker fit irruption dans la pièce :

– Charlie ! Winnetou ! venez vite ! Nous le tenons.

– Qui donc ? demandai-je. Haller ?

– Lui-même. Il a été blessé et n'a pas pu s'enfuir. C'est étrange ! Huit railtroublers portent des blessures absolument identiques. Ils ont tous été touchés à la hanche, ce qui les a immobilisés sur le coup.

– C'est effectivement étrange, Fred, dis-je sans rien laisser paraître.

– Aucun des Ogellalahs blessés n'a accepté de se rendre, alors que les blancs, eux, ont tous demandé grâce.

– Leurs blessures sont-elles graves ? demandai-je.

– Difficile à dire. Ils n'ont pas encore été examinés. Mais pourquoi restez-vous ici ? Venez avec moi. Sur deux cents agresseurs, c'est à peine si quatre-vingts ont pu s'enfuir. Cela mérite d'être vu.

Je me laissai entraîner par lui, sans grand enthousiasme, il est vrai. Le spectacle qu'offrait le champ de bataille aux premières lueurs de l'aurore était vraiment épouvantable. Cette phrase de je ne sais quel savant me revint à l'esprit : l'homme est le plus féroce des carnassiers. L'horreur de certains détails dépassait toute imagination, et je renonce à les décrire.

Je ne m'attardai pas à contempler cette lugubre vision. La pensée que ces bandits avaient mérité cette cruelle leçon ne me calmait qu'à moitié.

Les blessés furent pansés provisoirement par des infirmiers improvisés, et ce n'est que dans l'après-midi qu'ils furent examinés à fond par un médecin arrivé par le train. J'appris alors que l'état de Haller était sans espoir : la balle qui avait pénétré dans la hanche avait fracturé l'os du bassin et touché des or-

ganes vitaux. Bien qu'il se rendît compte que sa fin était proche, Haller ne manifestait pas le moindre repentir.

Je me trouvais dans ma chambre, vers la fin de l'après-midi, quand, tout à coup, la porte s'ouvrit, et Walker, l'air terrifié, entra :

– Venez vite, Charlie ! Nous devons partir immédiatement.

– Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

– Helldorf Settlement vient d'être attaqué par les Ogellalahs.

– Comment l'avez-vous appris ?

– C'est Haller qui l'a dit. J'étais à son chevet, en train de l'interroger, quand le colonel est entré dans la pièce. Nous avons échangé quelques phrases, et je ne sais plus comment j'ai été amené à mentionner le nom de cette colonie. Là-dessus Haller m'a dit en ricanant qu'à l'heure qu'il était Helldorf Settlement devait être rasé. Le reste de la bande des Ogellalahs a attaqué ces braves gens au retour.

– C'est épouvantable ! Allez avertir immédiatement Winnetou et faites seller nos chevaux. Pendant ce temps, je vais tâcher de tirer d'autres renseignements de Haller.

Je me dirigeai donc vers l'entrepôt, transformé en infirmerie. Je n'avais pas revu le bandit depuis le jour où j'étais allé épier les railtroublers dans leur camp. Il était maintenant pâle comme un linge, mais ses yeux brillaient toujours d'un éclat féroce. Le colonel était toujours auprès de lui.

– Vous êtes bien Haller, dit Rollins ? demandai-je au blessé.

– Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? répondit-il, hargneusement.

Je compris aussitôt que je ne tirerais rien de lui par un interrogatoire direct. Malgré ma répugnance, force m'était de changer de méthode.

– Cela m'intéresse plus que vous ne pensez, ripostai-je. La balle qui vous a blessé, c'est moi qui l'ai tirée.

Il écarquilla les yeux et, d'une voix étouffée par la rage, il cria :

– Chien maudit ! Tu te vantes ! Ce n'est pas toi !

– Si fait, c'est bien moi qui t'ai blessé.

Une bordée d'injures grossières accueillit cette affirmation. Je gardai cependant mon sang-froid.

– Mon intention était seulement de vous blesser et, quand j'ai appris la gravité de votre état, je l'ai regretté sincèrement. Mais, puisque je vois que vous êtes un criminel invétéré, je n'ai plus de remords. Du moins, votre bande et celle de vos complices, les Ogellalahs, ne commettront plus de crimes.

– Ah ! vraiment ! Eh bien ! va faire un tour du côté de Helldorf Settlement et tu verras.

– *Pshaw !* Je ne verrais rien du tout... Il n'y a pas de danger qu'il y soit rien arrivé.

– Pas de danger, vraiment ? Pauvre imbécile ! Sache qu'il n'y reste plus pierre sur pierre. J'avais inspecté moi-même les lieux, et nous avions décidé d'attaquer le Settlement dès que nous aurions pillé Echo Cañon. Ici, nous n'avons pas eu de chance, mais les autres se sont sûrement rattrapés là-bas.

– C'est justement ce que je voulais savoir avec certitude. Merci du renseignement. Vous êtes bien à plaindre, Haller, car même cette vengeance vous sera refusée. Nous allons immédiatement à Helldorf Settlement porter secours aux colons.

Haller écumait.

– Vous pouvez toujours y aller. Les Ogellalahs ont entraîné tous les survivants, s'il y en a, pour leur faire subir des tortures. Nos morts seront vengés.

– Voilà un autre renseignement précieux, fis-je. Puisque vous m'apprenez que les Ogellalahs avaient l'intention de faire des prisonniers, nous les délivrerons.

– Vous ne savez pas ce que vous dites. Les Ogellalahs ne se laissent pas reprendre leurs captifs par le premier venu, ricana Haller.

Le voisin de lit du chef des railtroublers, qui me dévisageait depuis un moment, l'interrompit alors :

– Ce n'est pas le premier venu, Rollins. Il tiendra sa parole. Je le reconnais. C'est Old Shatterhand.

– Old Shatterhand ! s'écria le bandit. *All devils !* Je comprends maintenant pourquoi nous avons tous été blessés au même endroit. Eh bien ! je te souhaite...

Je n'entendis pas la suite de ses vociférations, car j'avais tourné les talons, et j'étais sorti de l'infirmerie. Tout à coup, quelqu'un me héla par mon nom. C'était le colonel Rudge qui m'avait suivi.

– Dites donc, cher ami. Est-ce vrai ce que je viens d'entendre ? Seriez-vous Old Shatterhand ?

– Oui, mon colonel... Le bandit qui m'a reconnu, je me souviens vaguement de l'avoir rencontré un jour, dans l'Ouest, au cours d'une partie de chasse. Mais, au fait, puisque vous êtes là, je vais en profiter, j'avais justement à vous parler.

– Je vous écoute.

– Nous allons immédiatement à Helldorf Settlement. Je voudrais vous demander de mettre à notre disposition quelques dizaines d'hommes courageux et résolus.

Le colonel réfléchit une seconde.

– La chose n'est pas facile. J'irais moi-même volontiers avec vous, et j'emmènerais toute la garnison. Malheureusement, je suis un soldat et en service commandé.

– Mais, si vous me refusez votre aide, que deviendront ces infortunés colons ? fis-je. Attaquer à trois un village sioux, c'est courir au-devant d'un échec.

– En tant que soldat, je ne puis absolument pas abandonner mon poste sans ordre. Si j'ai pu me mettre à la poursuite des railtroublers, c'est qu'il s'agissait d'une affaire en rapport avec mon service. Il m'est impossible d'ordonner à mes hommes de vous accompagner. Par contre, je vous autorise à parler à mes cheminots et à mes gardes et, si vous parvenez à recruter des volontaires, ce dont je ne doute pas, je ne m'opposerai pas à leur départ. Je mettrai naturellement à votre disposition autant de chevaux, d'armes et de munitions qu'il vous en faudra, à la condition que vous me retourniez le tout.

– Je vous en remercie infiniment, mon colonel. Je ne pouvais souhaiter davantage. Et maintenant, excusez-moi de vous quitter si brusquement, je n'ai plus une minute à perdre.

Deux heures plus tard, Winnetou, Walker et moi, nous nous trouvions à la tête d'une quarantaine d'hommes armés, sur la route de Helldorf Settlement. Quatorze heures s'étaient passées depuis que les Ogellalahs avaient fui en débandade la vallée d'Echo Cañon. Arriverions-nous à temps à Helldorf Settlement pour les empêcher de mettre à exécution leur funeste projet ?

CHAPITRE IX

LA PRAIRIE SANGLANTE

Nous parcourûmes la distance entre Echo Cañon et Helldorf Settlement d'une seule traite, sans la moindre halte. Connaissant parfaitement le chemin, c'est à peine s'il nous fallut un peu ralentir notre allure pendant la nuit. Je ne crois pas que nous ayons échangé, au cours de tout le trajet, plus de cent mots.

Winnetou, en particulier, ne desserra pas les lèvres une seule fois. Mais dans ses yeux brillait une flamme plus éloquente que n'importe quelle parole. Gare aux Ogellalahs si vraiment ils avaient attaqué la petite colonie !

Le lendemain, peu après midi, nous arrivâmes en vue de Helldorf Settlement. Lorsque nous eûmes grimpé en haut de la côte raide qui dominait la vallée, l'écume apparut à la bouche de nos montures que cette course avait épuisées.

Un coup d'œil nous suffit pour nous rendre compte que Haller avait malheureusement dit vrai et que nous arrivions trop tard. Des paisibles habitations de bois, il ne restait plus que des ruines fumantes.

– *Uff !* s'écria Winnetou en désignant le pitoyable spectacle. Les enfants du bon Manitou ont disparu. Winnetou écrasera ces coyotes d'Ogellalahs.

En pénétrant dans la vallée, nous vîmes que la petite chapelle n'avait pas non plus échappé à l'incendie qui avait dévasté la colonie : la croix gisait maintenant tristement dans la poussière.

Nous mîmes pied à terre, et les railroaders allaient se précipiter vers les restes des maisons quand, d'un geste, je les arrêtai : il ne fallait pas détruire les empreintes avant que nous ayons eu le temps de les examiner.

Malgré des recherches minutieuses, nous ne trouvâmes pas le corps d'un seul blanc dans le hameau ni aux environs. Avec l'aide de mes braves cheminots, j'écartai les débris fumants qui encombraient l'emplacement des maisons, mais, là non plus, nous ne découvrîmes pas de restes humains. Ce fut pour moi un grand soulagement.

Après être descendu de son cheval, Winnetou s'était précipité vers la colline, où il ne restait plus de la chapelle que des ruines. Il revenait maintenant, portant une petite cloche à la main.

– Winnetou a retrouvé la messagère du ciel, dit-il. Il va l'enfouir sous terre pour la mettre en sécurité jusqu'au moment où il reviendra victorieux.

Cependant Walker avait fouillé les bords du lac, pour voir si les habitants du settlement n'avaient pas été jetés à l'eau. Mais aucun indice ne vint confirmer cette crainte. L'examen des empreintes ne tarda d'ailleurs pas à me révéler que la colonie avait été attaquée en pleine nuit, que les colons n'avaient pu opposer aucune résistance aux assaillants et que les Ogellalahs, après ce triomphe facile, ayant fait main basse sur tout ce qui représentait quelque valeur, étaient partis dans la direction des États Idaho et Wyoming.

– Nous n'avons pas une minute à perdre, m'écriai-je. Il faut reprendre la poursuite et ne pas nous arrêter, aussi longtemps que les traces seront visibles. Nous aurons bien le temps de nous reposer quand la nuit sera tombée.

Ce disant, je sautai en selle, suivi par tous nos camarades. L'Apache, qui menait notre cavalcade à une allure d'enfer, ne

détachait pas son regard de la piste. Son visage exprimait une farouche résolution, qui s'était communiquée à chacun de nous. Certes, nous n'étions que quarante contre quatre-vingts, mais, quand on éprouve ce que nous ressentions tous, le nombre des ennemis ne compte plus.

Après une course ininterrompue de quatre heures, le crépuscule nous força à arrêter la poursuite. Nous dressâmes hâtivement un camp de nuit, et nous nous endormîmes aussitôt. Mais les premiers rayons du soleil nous trouvèrent déjà réveillés.

L'examen de la piste nous révéla que les Ogellalahs, qui avaient poursuivi leur course durant toute la nuit, avaient alors sur nous une avance d'une vingtaine d'heures. La raison de cette hâte était facile à deviner : ils savaient qu'ils allaient être poursuivis et, qui plus est, qu'ils le seraient par Winnetou, puisque celui-ci leur avait-révélé sa présence parmi nous lors de l'agression d'Echo Cañon.

Nos chevaux se ressentaient encore des fatigues de la course effrénée de la veille ; il nous fallut donc les ménager ; aussi la distance entre les bandits et nous ne diminuait-elle qu'insensiblement.

– Des heures précieuses passent, dit Walker dépité, et je crains fort que, cette fois encore, nous arrivions trop tard.

– J'espère bien que non, dis-je. Les Ogellalahs destinent certainement leurs captifs au poteau de tortures. Et leur village, où ils se proposent de se livrer à cette lugubre cérémonie, est encore loin.

– Savez-vous où il se trouve exactement ?

– Au delà du Quakingasp Ridge, répondit Winnetou. Nous aurons rattrapé ces chiens galeux bien avant.

Le troisième jour de la poursuite, une grosse surprise nous attendait. La piste se dédoublait : une partie des cavaliers, la plus nombreuse, avait continué sa marche vers le nord, tandis que l'autre se dirigeait vers l'ouest.

– Ils cherchent à nous dérouter, opina Walker.

– Nous allons voir cela, fit Winnetou. Que mes compagnons restent ici.

Là-dessus, il me fit un signe que je compris aussitôt. Cependant qu'il s'élançait sur la piste menant vers l'ouest, je continuai dans la direction du nord. Aussitôt que l'un de nous aurait trouvé un indice intéressant, il reviendrait sur ses pas.

Pendant un quart d'heure, je chevauchai sans rien apercevoir d'intéressant. La nature de la piste était telle qu'il m'eût été impossible d'en déduire le nombre des cavaliers qui avaient avancé à la queue leu leu chacun marchant dans les traces du précédent. Toutefois, la profondeur des empreintes des sabots semblait indiquer que le groupe ne comptait guère plus d'une vingtaine de bêtes.

Tout à coup je m'arrêtai. Je venais d'apercevoir sur le sol une traînée provenant sans doute de la chute d'un corps ou d'un objet assez volumineux. Près de là, une petite tache sombre sur le sable attira mon attention. J'en avais assez vu. Immédiatement, je remontai en selle et retournai au galop auprès de mes compagnons. Winnetou m'y attendait déjà.

– Mon frère Charlie a-t-il découvert quelque chose ? me demanda-t-il.

– Oui, en avant ! répondis-je.

Et sans perdre de temps en vaines explications, je me précipitai de nouveau sur la piste qui, je n'en doutais plus, était la bonne.

– *Uff !* s'écria l'Apache qui, sans réclamer de précisions, s'était lancé à mes côtés. Il ne doutait pas que j'avais acquis la certitude que les prisonniers avaient été entraînés vers le nord.

Arrivé à l'endroit où j'avais rebroussé chemin, l'Apache sauta à terre et examina la piste. Walker et moi, nous imitâmes son exemple.

– Eh bien ! Fred, dis-je, vous qui êtes un chasseur émérite, vous allez sans doute nous expliquer ces traces.

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire, dit Walker. Le vent a éparpillé un peu le sable, voilà tout.

– Je ne pense pas que Winnetou partage votre avis, dis-je.

Le chef des Apaches leva la tête et dit :

– Mon frère Charlie a raison : cette piste est la bonne. C'est par ici que sont passés les Ogellalahs qui escortent les prisonniers blancs.

– Qu'est-ce qui vous le fait croire ? demanda Fred, moitié incrédule, moitié irrité de n'avoir rien deviné.

– Que mon frère blanc veuille bien se donner la peine d'examiner la piste. Cette petite tache sombre provient de quelques gouttes de sang ; à droite et à gauche, là où le sol semble être labouré, on peut reconnaître la trace de deux mains, et cette traînée a été laissée par un corps d'enfant...

– Tombé malencontreusement d'un cheval, et qui a dû saigner un peu du nez.

– Ah ! s'écria, étonné, le gros Walker.

– Tout cela est nettement inscrit sur le sol, mais il est fort à craindre que les traces se montrent moins éloquentes un peu plus loin.

Mes prévisions, malheureusement, étaient justes. Une dizaine de minutes plus tard, le chemin devint rocailleux, et les traces disparurent brusquement.

Nous mîmes immédiatement pied à terre et examinâmes attentivement le sol. Bientôt Winnetou poussa un bref *uff !* de satisfaction et revint près de moi, un gros fil à la main.

– Qu'en dites-vous, Fred ? demandai-je.

– Ce fil provient d'une couverture, constata au premier coup d'œil Walker.

– Très juste. Ces rusés Ogellalahs ont coupé une couverture en morceaux pour en entourer les sabots de leurs montures, afin de camoufler complètement leur piste. Nous aurons du mal, dorénavant, à les filer.

Nous continuâmes nos recherches et, à une centaine de pas plus loin, le gros Fred découvrit la trace, mal effacée, d'un mocassin indien. La position du pied indiquait approximativement la direction qu'avaient dû prendre les Ogellalahs.

Effectivement, à quelque distance de là, les traces des poursuivis se dessinèrent à nouveau. Les sabots des chevaux avaient été débarrassés de leurs chiffons. Quelle ne fut pas cependant notre surprise en voyant, auprès des empreintes des bêtes, celles des hommes : les cavaliers menaient maintenant leurs chevaux par la bride.

Winnetou arrêta sa monture et jeta un regard circulaire, qui amena sur son visage une expression soucieuse. Il s'exclama :

– *Uff !* l'Apache a compris.

Je l'interrogeai du regard.

– Ces coyotes d'Ogellalahs ont conduit leurs prisonniers aux cavernes du mont Hancock. Dans ces antres, les guerriers

de toutes les tribus sioux ont l'habitude d'offrir leurs captifs en holocauste au Grand Esprit.

– Mais pourquoi se sont-ils partagés en deux groupes ? demanda Walker.

– Le gros des Ogellalahs se dirige vers l'ouest, afin d'inviter tous les guerriers sioux des campements voisins à assister à ce grand sacrifice. Ils ont estimé que vingt hommes suffisaient pour escorter les captifs jusqu'aux cavernes. Ces derniers sont ligotés sur les chevaux, que les hommes rouges conduisent par la bride.

– Si mes souvenirs sont exacts, objecta Walker, le mont Hancock est situé entre les rivières Snake et Yellowstone. Nous en sommes encore à de longues journées de marche.

– Il existe deux monts de ce nom, répondit Winnetou, et celui vers lequel tendent les Ogellalahs n'est plus très loin d'ici. Nous y arriverons avant la tombée de la nuit.

– Mon frère Winnetou connaît-il cette région ? demandai-je.

– Winnetou connaît bien ce mont et aussi ses cavernes. Il a conclu jadis là-bas un traité d'alliance avec le père de Ko-Itche, que l'Ogellalah a rompu par la suite. Que mes frères blancs me suivent.

Ce disant, il éperonna son cheval et reprit sa course à notre tête. Notre chemin menait à travers des vallées et des défilés, puis, laissant les montagnes derrière nous, nous vîmes apparaître un vaste plateau s'étendant à perte de vue.

– Voici Jakom Akono, la prairie ensanglantée, me dit Winnetou sans ralentir son allure.

Nous foulions donc le sol de cette fameuse prairie du sang, de sinistre réputation. Je la connaissais pour avoir maintes fois entendu conter son histoire par les chasseurs de l'Ouest. C'est là

que les diverses peuplades de la tribu Dakota avaient l'habitude d'amener leurs prisonniers afin de les exterminer au cours de tournois sanglants. Le sol de cette prairie était imprégné du sang de milliers de victimes, frappées par les flèches ou les couteaux de leurs bourreaux indiens, brûlées sur le bûcher ou mortes au poteau de tortures. Aucun Indien étranger à cette tribu, et à plus forte raison aucun blanc, n'osait s'aventurer dans cette région tragique, que nous parcourions maintenant résolument, bravant tous les dangers. Il est vrai que notre guide s'appelait Winnetou.

Bientôt nous vîmes se profiler les contours d'une montagne isolée. Nous pénétrions dans la forêt qui s'étendait à ses pieds. Winnetou descendit alors de cheval et nous imitâmes son exemple.

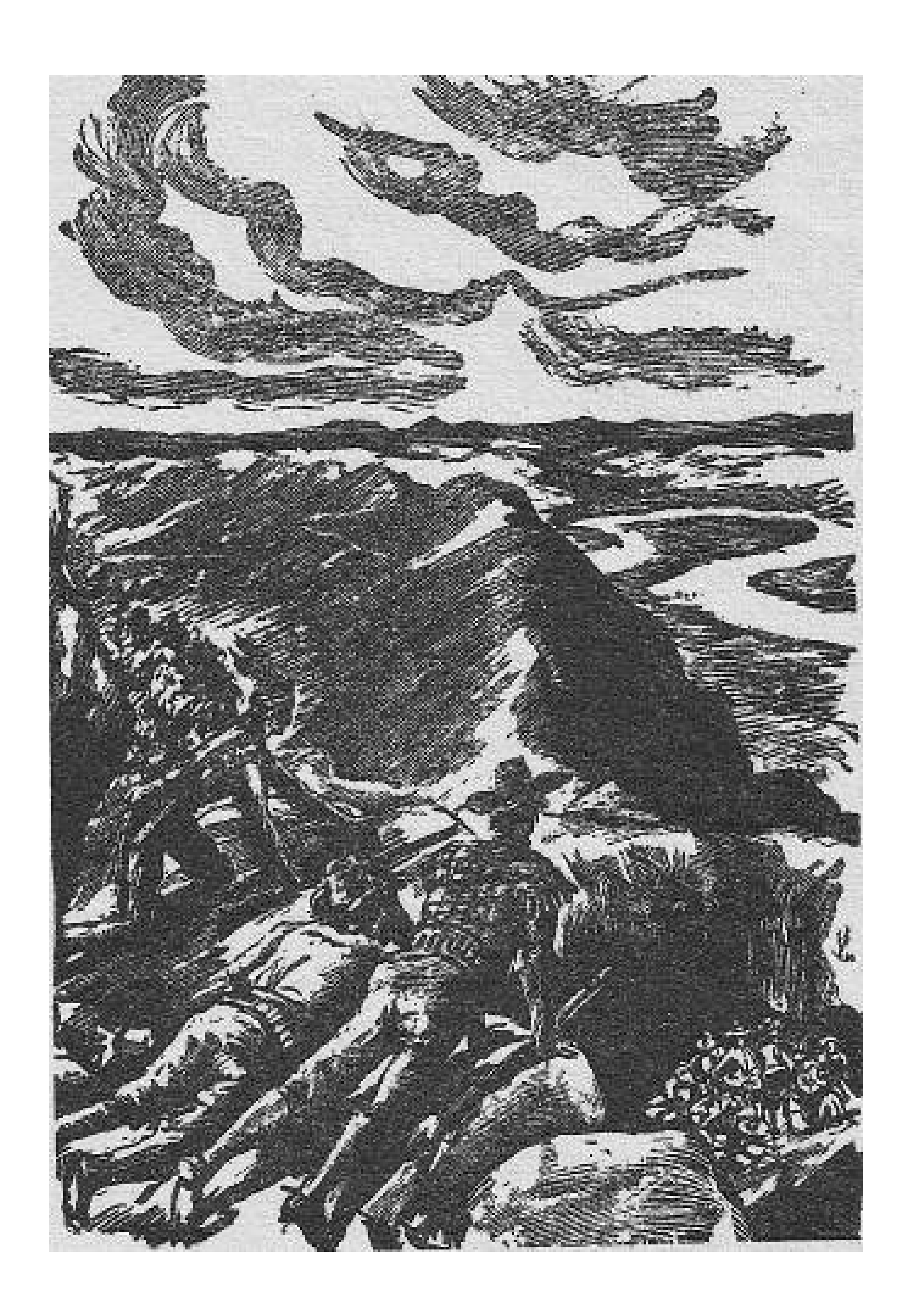
– Nous voici devant le mont Hancock, fit le chef des Apaches.

– Et où sont les cavernes ? demandai-je.

– Sur le versant opposé de la montagne. Que mon frère blanc m'accompagne, nous allons faire une reconnaissance. Les autres nous attendrons cachés dans la forêt.

Je confiai à Fred mes deux fusils, qui n'auraient pu que me gêner dans l'ascension, et je suivis Winnetou. Au bout d'environ trois quarts d'heure de marche, nous avions contourné la montagne, dont l'aspect trahissait son origine volcanique. Puis nous commençâmes l'ascension vers le sommet, à travers des sentiers sinueux, par endroits glissants et dangereux.

Pendant une demi-heure nous grimpâmes sans échanger une parole, en posant nos pieds avec précautions dans les crevasses du sol ou entre deux pierres et en prenant garde à ne pas déplacer les cailloux qui, en glissant, auraient pu donner l'éveil à l'ennemi. Enfin nous arrivâmes au sommet, couvert d'une épaisse végétation.



– Chut ! me glissa Winnetou, cependant qu'il se couchait sur le ventre et se mettait à ramper avec mille précautions.

Prenant la même position que mon guide, je me mis à glisser à travers les arbustes. Soudain, j'étouffai un cri d'étonnement. Au delà des broussailles qui m'en séparaient, béait un précipice en forme d'entonnoir : le cratère d'un volcan éteint. D'un diamètre de quarante pieds environ, il s'enfonçait dans le flanc de la montagne sur une profondeur de cent cinquante pieds au moins. En me penchant en avant, je pus fouiller du regard le fond du cratère. Quelle ne fut pas ma joie lorsque j'y aperçus les colons de Helldorf Settlement. Je les comptai un à un : personne ne manquait. Ils étaient entassés là sous la garde de quelques Ogellalahs.

Un coup d'œil me suffit pour comprendre combien il nous serait difficile de délivrer nos amis. Pourtant, pour délicat et périlleux qu'il fût, notre dessein n'était pas irréalisable. Trois conditions étaient indispensables pour s'attaquer à cette tâche : il fallait pouvoir compter sur l'aide de quelques hommes intrépides, disposer de cordes solides, puisque la paroi du cratère présentait plusieurs points d'appui possibles, enfin trouver un moyen expéditif d'éloigner les gardes.

Cette brève inspection avait amplement suffi à Winnetou. Il se retira et je le suivis.

– Cette caverne a-t-elle une autre issue ? demandai-je.

– Certainement, répondit Winnetou. Ce n'est pas par ici qu'on a introduit les prisonniers à l'intérieur. La véritable entrée se trouve sur le versant est de la montagne, mais il ne faut pas compter passer par là. Quelques hommes suffiraient à en interdire l'accès à toute une armée.

– C'est parfait, répondis-je. Il ne nous reste qu'à descendre par ici. Nous avons des lassos, et les railroaders ont, eux, d'excellentes cordes.

L'Apache acquiesça de la tête, et nous nous mîmes à descendre la montagne. Je m'étonnais de l'imprudence des Indiens, qui n'avaient pas jugé utile de poster des sentinelles sur le versant ouest de la montagne que nous venions de traverser dans les deux sens sans être inquiétés. Il est vrai que nous n'étions qu'au début de notre expédition.

CHAPITRE X

PRESSENTIMENTS

Lorsque nous rejoignîmes, Winnetou et moi, notre petite armée de cheminots volontaires, le soleil se couchait déjà à l'horizon.

Nous commençâmes immédiatement nos préparatifs, et notre premier soin fut de réunir tout ce que nous possédions en fait de cordages, afin de confectionner une longue échelle. Winnetou procéda alors à la sélection de notre corps d'expédition, choisissant vingt gaillards parmi les plus hardis et les plus robustes. Les autres auraient pour tâche de garder nos montures. Deux de ces derniers devaient, cependant, une heure après notre départ, s'engager à cheval dans la savane, contourner la montagne dans la direction de l'Est, puis allumer plusieurs grands feux, en évitant soigneusement de provoquer un incendie de la prairie. Dans notre plan, ces feux étaient destinés à détourner l'attention des gardes Ogellalahs et faciliter ainsi notre approche. Une fois leur tâche accomplie, les deux hommes devaient rentrer immédiatement au camp.

Le soleil disparut derrière les montagnes, et les nuages qui moutonnaient dans le ciel, à l'ouest, s'empourprèrent pour se décolorer peu à peu, puis se confondirent avec les ombres du crépuscule. Je regardai autour de moi. Winnetou avait disparu. Au cours de ces dernières heures, une étrange métamorphose s'était opérée en lui. L'expression, d'habitude si ferme de son regard, s'était adoucie ; une sorte de langueur mélancolique s'était répandue sur ses traits virils, et un pli barrait son front jadis si pur. Tout cela révélait pour moi une âme tourmentée et un esprit en proie à de graves préoccupations.

Je savais que Winnetou souffrait, et je souffrais avec lui. Peut-être était-il en mon pouvoir de l'apaiser un peu, pensais-je ; et je décidai de lui parler.

Je trouvai le chef des Apaches à la lisière de la forêt, adossé à un arbre et contemplant fixement les nuages qui pâlissaient à l'ouest. Bien que j'eusse marché sur la pointe des pieds, et malgré les pensées qui l'absorbaient, il m'entendit approcher et même reconnut mon pas. Sans se retourner, il me dit :

– Mon frère Charlie vient voir ce que devient son ami. Il a raison, car bientôt il ne pourra plus le voir.

Je posai la main sur son épaule et lui répondis :

– Des nuages épais semblent peser sur l'âme de mon frère Winnetou. Il faut les chasser.

Il leva la main et désigna la direction de l'ouest.

– Là, il y a un instant encore, brillait la flamme radieuse de la vie, mais maintenant elle a disparu et il fait sombre. Regarde peux-tu chasser les ombres qui se répandent sur le monde ?

– Non, je ne puis les chasser, mais demain matin la lumière renaîtra, et tout sera de nouveau baigné de clarté.

– Le soleil qui se lèvera demain éclairera de nouveau le mont Hancock, mais il ne brillera plus pour Winnetou. Son soleil à lui sera éteint, et plus jamais il ne montera à l'horizon. Les lueurs de l'aube le trouveront déjà dans l'autre monde !

– Mon frère Winnetou a tort de parler ainsi, dis-je d'un ton énergique. Ses sombres pensées sont sans raison.

Il secoua doucement la tête et ne répondit pas. Je repris :

– Mon frère Winnetou ne doit pas s'abandonner à ces tristes pressentiments. Certes, notre entreprise de ce soir s'annonce assez dangereuse, mais n'avons-nous pas affronté

plus d'une fois des périls plus redoutables ? Nous avons appris à regarder sans trembler la mort en face. Mon frère doit surmonter ce découragement passager, dû uniquement aux efforts que nous nous sommes imposés ces derniers jours.

– Mon frère se trompe : Winnetou ne se laisse jamais abattre par la fatigue, et jamais la lassitude de son corps ne parvient à détruire la tranquillité de son âme.

Comme je l'écoutais sans mot dire, il poursuivit :

– Mon frère Old Shatterhand me connaît et sait combien mon esprit est assoiffé de connaissance. Il m'a tendu la coupe du savoir, et j'y ai bu à longs traits. J'ai beaucoup appris, plus peut-être qu'aucun de mes frères, mais je suis resté, malgré tout, un homme rouge.

– C'est tout naturel, observai-je.

– Certes, mais il y a une chose qu'Old Shatterhand ne peut comprendre. Les blancs sont semblables à ces animaux domestiques dont les sens se sont peu à peu émoussés, tandis que les Indiens sont restés comme les bêtes de la savane, qui ne suivent que la voix de leur instinct. Les bêtes sauvages sentent bien la mort venir, et elles vont alors se cacher au plus épais des fourrés pour y vivre, dans la solitude, leurs derniers instants. C'est ce pressentiment, qui ne trompe jamais, que Winnetou éprouve en ce moment !

Je secouai la tête en protestant.

– Les sentiments humains ne sont pas infaillibles. D'ailleurs, Winnetou n'a-t-il encore jamais connu cette sensation ?

– Non, jamais.

– Il la ressent donc pour la première fois ?

– Oui.

– Eh bien ! comment peut-il la reconnaître ? Comment peut-il affirmer qu'elle annonce vraiment la mort ?

Mes pauvres arguments ne produisirent aucun effet sur Winnetou.

– C'est pourtant si clair ce que j'éprouve, dit-il doucement. Je sais que la mort est proche, et je ne peux pas me tromper. Mon frère blanc doit me croire : cette nuit même, l'âme de Winnetou s'en ira vers les territoires de chasse é...

Il allait dire « territoires de chasse éternelle », selon la croyance des Indiens. Mais il s'était tu soudain sans achever sa phrase. Et je compris ce qui se passait en lui.

Il posa sa main sur mon épaule et rectifia :

– J'irai là où le fils du Grand Manitou nous a précédés, afin de pouvoir nous accueillir dans le royaume de son père. C'est là qu'arrivera aussi un jour, un jour qui est encore bien loin, l'âme de mon frère Old Shatterhand. Nous nous retrouverons là-bas, et il n'y aura plus aucune différence entre hommes blancs et hommes rouges. Nous vivrons dans la paix éternelle : il n'y aura plus d'assassinats, plus de luttes fratricides, mais l'amour et la joie. Le bon Manitou jettera dans la balance les actes des blancs et ceux des rouges, et il saura combien de sang innocent il a été versé. Winnetou sera auprès de lui et lui demandera pitié pour les bourreaux de son peuple, les meurtriers de ses frères.

J'étais profondément ému par ces paroles, et quelque chose en moi me disait que Winnetou, que son instinct n'avait jamais trompé, ne devait pas être trompé cette fois non plus par ses pressentiments. Je me gardai cependant bien de lui laisser deviner l'affreuse inquiétude qui s'emparait de moi et dis d'une voix calme :

– Oui, Winnetou, nos âmes se retrouveront un jour, un jour lointain, dans l'au-delà, mais nous avons encore de longues années à vivre... Je le répète, mon frère rouge a dû surestimer

ses forces. Il a beau être le guerrier le plus résistant et le plus intrépide de son peuple, il n'en est pas moins un homme, et il est des limites que le corps humain ne peut dépasser. Aussi mon frère rouge a-t-il absolument besoin de repos. Il ne prendra pas part à l'attaque, cette nuit, mais restera ici, avec les hommes qui garderont nos montures.

Le chef des Apaches eut un sourire indulgent et secoua lentement la tête.

– Mon frère Charlie ne parle pas sérieusement.

– J'assure mon frère rouge que c'est exactement ce que je pense. Il m'a conduit tout à l'heure au bord du cratère éteint, au fond duquel se trouve notre ennemi, et Old Shatterhand a eu largement le temps d'examiner le terrain. Le plan de bataille est dressé, et je peux fort bien l'exécuter sans l'aide de Winnetou.

– Mon frère Charlie voudrait donc que je n'assiste pas au combat ? demanda-t-il les yeux brillants.

– Mon frère Winnetou a déjà fait son devoir. Il n'est pas indispensable que, dans l'état où il est, il s'expose à de nouvelles fatigues.

– Pourtant Old Shatterhand a fait, lui aussi, son devoir, et il insiste cependant pour combattre. Winnetou ne restera pas en arrière.

– Même si je le lui demandais au nom de notre amitié ? En m'écoutant, il m'en donnerait une nouvelle preuve.

– L'amitié que Winnetou porte à Old Shatterhand n'a plus besoin de preuves. Elle a été scellée mille et mille fois.

– C'est vrai, mais, précisément pour cela, j'ai le droit de demander à Winnetou d'exaucer mon désir.

– Que mon frère blanc ne me demande pas l'impossible. Il ne faut pas que l'on puisse dire que Winnetou, le chef des Apaches, a eu peur de la mort.

– Qui donc oserait émettre pareille supposition ?

– Et quand bien même il n'y aurait personne pour me reprocher ma lâcheté, il restera toujours quelqu'un pour me rappeler cette honteuse défaillance.

– De qui Winnetou parle-t-il ?

– De lui-même. Il sent que jamais il ne pourrait se pardonner cette faiblesse et ne serait plus digne d'être le chef d'un peuple courageux. Je suis convaincu d'ailleurs, que, malgré son insistance, Old Shatterhand serait le premier à me blâmer au fond de lui-même, si je l'écoutais. Plutôt que de mériter le nom de lâche, Winnetou préfère cent fois la mort.

Qu'aurais-je pu lui répondre ? Je restais silencieux, tandis que l'Apache continuait :

– Mon frère a raison, nous avons souvent bravé ensemble la mort. Old Shatterhand était prêt à l'accueillir à tout instant, et il m'a confié qu'il avait consigné ses dernières volontés dans son carnet de notes. S'il était venu à disparaître, ç'aurait été à moi de veiller à ce que sa volonté fût exécutée... C'est ce que les Visages-Pâles appellent un testament. Winnetou, lui aussi, a fait son testament, mais, jusqu'ici, il n'en a parlé à personne. Aujourd'hui que ses heures sont comptées, le moment est venu de demander à Old Shatterhand s'il veut accepter de recueillir son testament et d'exécuter ce qui y est écrit ?

– Certainement. Je crois que les pressentiments du chef des Apaches sont vains et qu'il verra encore de nombreuses saisons se succéder avant de quitter cette terre, mais, si le sort voulait qu'il mourût avant moi, ce serait pour moi un devoir sacré que d'accomplir sa volonté.

– Même si Winnetou demandait à son ami Charlie une chose difficile et liée à de terribles dangers ?

– Mon frère rouge sait qu'en toute circonstance il pourra compter sur moi.

– J'en étais sûr, Charlie. Mon frère blanc fera tout ce que Winnetou lui demande. Il est d'ailleurs le seul homme que je connaisse qui soit capable de s'en acquitter. Old Shatterhand se souvient-il du jour où, alors que nous nous connaissions à peine, nous échangeâmes nos idées sur la richesse ?

– Je m'en souviens parfaitement.

– Old Shatterhand m'a dit alors qu'il ne considérait pas l'or comme la seule richesse et qu'il n'était pas attaché aux trésors de la terre. Cependant j'ai cru deviner qu'il n'exprimait pas, ce jour-là, toute sa pensée. L'or gardait encore à ses yeux une très grande valeur, encore qu'il ne fût pas la seule qui ait eu prix à ses yeux. Avais-je raison de penser ainsi ?

– Winnetou ne se trompait pas entièrement.

– Old Shatterhand a-t-il changé depuis ?

– Je crois pouvoir affirmer que oui. Certes, comme tous les blancs, je connais la valeur de l'argent, mais la richesse matérielle et les jouissances faciles et éphémères qu'elle procure me tentent infiniment moins. Aujourd'hui, je sais que seuls les trésors du cœur peuvent donner le vrai bonheur.

– J'étais sûr d'avance de la réponse que mon frère Charlie allait me donner. Mon frère blanc sait que Winnetou connaît beaucoup d'endroits où on trouve de l'or en *nuggets* et en poussière, et il lui aurait suffi d'en indiquer un seul pour faire de Charlie un homme très riche. Mais cet homme riche aurait-il été un homme heureux ? Winnetou ne le pense pas. Le destin de Charlie n'est pas d'amasser des trésors qui lui permettraient de mener une existence oisive et molle. Son corps vigoureux et son

âme noble le destinent à une vie plus rude et plus élevée. C'est pourquoi Winnetou a préféré ne pas l'exposer à de vaines tentations en lui révélant les filons d'or. Mon frère m'en veut-il pour cela ?

– Non, nullement, répondis-je avec une entière sincérité.

J'étais auprès de mon ami le plus cher, qui se préparait à la mort et me transmettait ses dernières volontés. Comment aurais-je pu, à cet instant, être gagné par la convoitise de l'or ?

– Et pourtant, poursuivit-il, mon frère Charlie verra bientôt de l'or, beaucoup d'or. Mais cet or ne lui sera pas destiné. Quand Winnetou sera rayé du nombre des vivants, Old Shatterhand ira sur la tombe d'Intchou-Tchouna, le père de Winnetou. Il sait où la trouver, puisqu'il a accompagné le grand chef des Apaches à sa dernière demeure. Au pied du tombeau, du côté ouest, il creusera le sol et il y trouvera le testament de Winnetou.

– La volonté de mon frère sera faite, dis-je, dominant à grand'peine mon émotion. Nul danger n'est assez grand pour m'empêcher d'exaucer le vœu de Winnetou.

– Merci. J'ai terminé. Et maintenant il est temps de partir. Nous allons livrer un combat qui sera le dernier dans la vie de Winnetou. Faisons nos adieux, mon cher, mon très cher Charlie. Que le Grand Manitou te récompense de tout ce que tu as fait pour moi. Mon cœur est plein de sentiments que ma parole est impuissante à exprimer. Mais nous n'allons pas pleurer, n'est-ce pas, Charlie ? Nous sommes des hommes. Je souhaite que mon corps repose au pied de la montagne qui domine la vallée du Metsur, monté sur mon cheval et portant toutes mes armes, en particulier mon fusil à clous d'argent, qui m'a été si fidèle. Et quand mon frère retournera ensuite parmi les hommes, dont aucun ne l'aimera comme je l'ai aimé, qu'il pense parfois à Winnetou, qui fut son ami et son frère.

Sa voix était étranglée par les larmes, mais il se maîtrisa. Quant à moi, j'ai senti malgré moi mes yeux se voiler, tandis qu'une douleur indicible m'étreignait.

– Winnetou, Winnetou, mon ami, dis-je, ce n'est qu'un pressentiment, ta place est ici ! Reste, je t'en supplie !

– Non, je ne le peux pas, répondit-il d'une voix douce, mais ferme.

Puis, se dégageant de mon étreinte, il s'élança vers le camp.

Je le suivis à pas lents, en cherchant désespérément dans mon esprit un argument qui pût le retenir. J'aurais, à ce moment, donné volontiers ma vie pour en trouver un, mais, aujourd'hui, je sais qu'un tel argument n'existait pas.

De retour au camp, je trouvai Winnetou entouré de volontaires. D'une voix encore vibrante d'émotion, il donnait ses derniers ordres :

– La nuit est complète, dit-il. Il est temps de partir. Que mes frères nous suivent, Old Shatterhand et moi !

Ce disant, il s'engouffra le premier dans les ténèbres de la forêt.

CHAPITRE XI

KA-UT-SKAMASTI !

À la queue leu leu, nous grimpâmes prudemment vers le sommet de la montagne que nous avions, Winnetou et moi, explorée quelques heures auparavant. Cependant, étant donnée l'obscurité qui régnait, notre progression se heurtait alors à des difficultés bien plus considérables que pendant le jour. Nous réussîmes pourtant à atteindre sans encombre le bord du cratère.

Un grand feu de camp illuminait l'intérieur du précipice. Les prisonniers et leurs gardes, étendus sur le sol, semblaient dormir au milieu d'un profond silence.

Nous attachâmes une extrémité de l'échelle de cordages à un rocher solide et attendîmes le signal convenu. Quelque temps après, en effet, plusieurs lueurs jaillirent dans la savane. C'étaient nos hommes qui avaient allumé des feux, donnant ainsi l'impression qu'il y avait là un camp important. Une rumeur s'éleva dans le cratère, les gardes sautèrent sur leurs pieds et se précipitèrent vers la sortie pour voir ce qui se passait.

C'est ce que nous attendions précisément pour passer à l'action. Je saisis l'échelle, voulant descendre le premier, mais Winnetou m'écarta d'un geste ferme.

– C'est le chef des Apaches qui conduit, me dit-il. Mon frère blanc me suivra.

Et déjà il posait le pied sur l'échelle et commençait la descente. Je le suivis, précédant Walker. Il était convenu qu'à aucun moment le nombre de ceux qui se trouvaient sur l'échelle ne devait dépasser quatre. Au fur et à mesure que nous descen-

dions, nos hommes déroulaient lentement la corde, la laissant s'enfoncer dans le cratère. Par malheur, l'obscurité était totale et nous ne pûmes éviter de heurter quelques cailloux, qui glissèrent dans le précipice. L'un d'eux avait dû blesser un enfant, car un cri aigu nous parvint aussitôt du fond. L'instant d'après, la tête d'un garde indien apparut dans l'entrée éclairée par le feu de camp. Il chercha du regard la cause de la chute des cailloux et, apercevant l'échelle, il poussa un cri.

– Plus vite ! lançai-je aux hommes, qui continuaient à dérouler l'échelle.

Quelques secondes plus tard, Winnetou touchait le sol et je sautai à mon tour à terre.

Au même moment, des coups de feu retentirent à l'entrée de la caverne. L'une des balles m'effleura la joue, une autre frappa Winnetou, qui s'écroula.

Je m'élançai vers lui.

– Winnetou, mon ami ! criai-je. Es-tu blessé ?

– Winnetou va mourir, murmura-t-il.

Une sourde rage, comme je n'en avais jamais éprouvée auparavant, s'empara de moi. Déjà Walker, qui venait d'atteindre le bras de l'échelle, atterrissait à un pas de moi.

– Winnetou est blessé ! criai-je. En avant !

Sans même prendre la peine de saisir ma carabine et mon couteau, les poings nus, je me ruai sur les cinq Peaux-Rouges qui venaient d'apparaître dans l'entrée de la caverne. Ils étaient conduits par le chef, que je reconnus sans peine.

– Ko-Itche, ton heure a sonné !

Je lui assénai un coup de poing à la tempe, et il s'écroula comme une bûche. Le guerrier qui le suivait levait déjà son to-

mahawk sur moi, mais à ce moment la flamme du feu de camp projeta une vive clarté sur mon visage, et le Peau-Rouge recula, épouvanté.

– *Ka-ut-skamasti !* La Main-qui-frappe !

– Oui, Old Shatterhand est là ! Tu es perdu !

Je n'étais plus maître de moi-même. Une force irrésistible me poussait à semer la destruction autour de moi. Je voyais rouge. À son tour, l'Indien qui m'avait reconnu, s'écroula, comme foudroyé.

– *Ka-ut-skamasti !* hurlèrent les autres, en proie à la panique.

– Old Shatterhand ! s'écria Walker. Maintenant, je comprends tout. Nous avons gagné. En avant !

Un coup de couteau m'avait blessé à l'épaule, mais je ne le sentais même pas. Cependant que mon agresseur tombait à mes pieds, inanimé, Fred abattait deux autres Indiens à coups de revolver. Entre temps, les volontaires étaient tous descendus. La bataille était gagnée : sous la direction de Walker, ils parviendraient facilement à anéantir le reste des Ogellalahs. Ils n'avaient donc plus besoin de moi.

Je me penchai sur Winnetou, qui, étendu sur le sol, respirait avec peine :

– Où mon frère a-t-il été blessé ? demandai-je.

– *Ttsage-tche*, à la poitrine, répondit-il, en posant sa main gauche sur sa poitrine qui commençait à se couvrir de sang.

À l'aide de mon couteau, j'arrachai vivement la couverture qu'il portait toujours enroulée autour de son torse. Un coup d'œil me suffit pour constater que la balle avait pénétré dans le poumon droit. Je sentis mon cœur se serrer affreusement.

– Winnetou, Winnetou, murmurai-je, du courage ! Il y a encore de l'espoir !

– Que mon frère Charlie me soulève la tête. Je désire voir la fin du combat.

Mais la bataille était pratiquement terminée. La plupart des Indiens qui avaient tenté de regagner le cratère étaient mis immédiatement hors de combat.

Les autres avaient préféré s'enfuir, poursuivis par une partie de nos hommes.

Les colons enchaînés furent libérés au milieu d'exclamations de joie et de gratitude. Je voyais tout cela comme à travers un voile. Rien n'existait plus maintenant pour moi en dehors de mon ami que j'allais perdre. Sa blessure ne saignait plus, mais, sans doute, avait-elle provoqué une hémorragie interne.

– Que puis-je faire pour mon frère ? demandai-je angoissé.

Winnetou avait les yeux fermés et ne répondait pas.

Entre temps, les colons avaient saisi les armes abandonnées par leurs gardiens et s'étaient joints aux volontaires. Un long moment se passa.

Un peu plus tard, Walker revint. La joue éraflée par un coup de couteau. Tout joyeux, il m'annonça :

– Pas un Ogellalah n'a échappé. Cela a été mené rondement.

L'Apache gisait, immobile ; les railroaders qui s'étaient si courageusement battus et les colons formèrent un cercle muet autour de lui. Enfin Winnetou ouvrit les yeux.

– Mon frère a-t-il un désir à exprimer ? demandai-je.

Il fit oui de la tête et murmura :

– Mon frère blanc doit conduire ces hommes à l'endroit où le fleuve Metsur prend sa source. Ils trouveront là-bas les pierres qu'ils aiment tant ; ils les ont méritées.

– Mon frère a-t-il encore un autre vœu ?

– Que mon frère Charlie n'oublie pas sa promesse ! Qu'il prie pour l'âme de l'Apache ! Le bon Manitou l'écoutera.

Et après un bref silence :

– Winnetou serait heureux s'il pouvait entendre encore une fois le cantique de la reine des cieux.

Les colons entendirent la prière de Winnetou et, sur un signe du vieux Hillman, ils se mirent à monter l'échelle afin de pouvoir exaucer le dernier vœu du mourant. Winnetou les suivit du regard, mais, dès qu'ils furent au bord du cratère, il referma les yeux. Il prit ma main, et les premières mesures de l'*Ave Maria* retentirent au-dessus de nos têtes.

La lumière du jour s'efface,
La nuit descend avec lenteur.
Ah ! si la souffrance du cœur
Pouvait aussi mourir sans trace !
Je dépose à tes pieds mon cœur.
Emporte-le jusqu'à ce trône,
Où Dieu reçoit, rouge couronne,
Les épines de mes douleurs.
Ave, ave Maria !

Winnetou entr'ouvrit les paupières. Un bonheur ineffable se répandit sur son visage. Il murmura :

– Et maintenant viennent les paroles qui chantent la mort, n'est-ce pas, Charlie ?

Les yeux voilés de larmes, j'acquiesçai, tandis que retentissait la dernière strophe de l'Ave Maria.

La lumière du jour s'efface,
La mort s'approche avec lenteur.
S'élargisse la prison du cœur
Puisque doit mourir l'âme lasse.
Prends, Madone, en tes pures mains,
Au bord de ce pas difficile,
Mon cœur sauvé des heures viles
Pour qu'il ressuscite demain.
Ave, ave Maria !

Lorsque les derniers sons se furent évanouis, l'Apache voulut parler. Il n'y parvint pas. Mais, en approchant mon oreille de ses lèvres, je l'entendis murmurer :

– Charlie, Winnetou croit au Sauveur. Winnetou est chrétien. Adieu, Charlie !

Un spasme convulsif le secoua, un flot de sang s'écoula de sa bouche. Le chef des Apaches me serra une dernière fois la main, puis son corps se détendit. Je sentis se desserrer soudain l'étreinte de sa main. Winnetou était mort.

Dois-je encore poursuivre mon récit ? Les grandes, les vraies douleurs ne se racontent pas !

Toute la nuit durant, je veillai son corps, muet, les yeux brûlants et secs. Dès les premières lueurs de l'aube, nous quittâmes le mont Hancock, car le gros des Ogellalahs pouvait arriver d'un moment à l'autre. Le corps de l'Apache fut enveloppé dans des couvertures et placé sur son cheval.

Le soir du lendemain, nous arrivâmes à la source du Matsur. Là, nous ensevelîmes le chef des Apaches, ainsi qu'il en avait exprimé la volonté, selon la coutume chrétienne, mais avec les honneurs dus à un grand chef indien. Il repose assis sur son cheval, tué d'une balle de fusil, avec toutes ses armes, dans les flancs d'un tertre que nous avons élevé. Mais ce ne sont pas les lugubres trophées indiens, les scalpes des ennemis, qui domi-

nent son tombeau, mais le symbole de la foi chrétienne : la Croix du Christ.

Dans le sable de la grève, nous trouvâmes non seulement des pierres précieuses, mais aussi une quantité importante de poudre d'or, qui récompensèrent largement les railroaders de leur aide courageuse. Plusieurs d'entre eux, d'ailleurs, décidèrent de se joindre aux colons pour reconstruire leur settlement. Ils allaient élever une nouvelle chapelle, mais en lui gardant l'âme de l'ancienne : la petite cloche d'argent sauvée par Winnetou.

Quant aux autres cheminots, ils retournèrent à Echo Cañon, où ils devaient trouver Haller mort des suites de ses blessures. Ses complices qui avaient survécu allaient être livrés à la justice.

Pour ma part, il ne me restait qu'à prendre congé de Fred, qui se proposait de regagner Saint-Louis, et à me mettre en route vers le tombeau d'Intchou-Tchouna, le père de Winnetou, pour exécuter les dernières volontés de mon frère rouge.